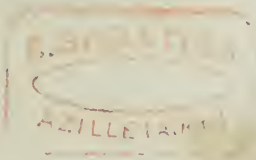
Universitas
BIBLIOTHECA

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DU REGNE
DE LOUIS XIV.



SE TROUVE

A Amsterdam,	chez J. Changuion.	libraires.
Berlin,	chez Lagarde et Frédéric.	
Florence,	chez J. Molini,	
Genève,	chez Barde, Manget et compagnie ;	
	chez Didier,	
Hambourg,	chez P. F. Fauche.	
Londres,	chez P. Elmsly, dans le Strand ;	
	chez S. Hayes, rue d'Oxford, n.° 332.	
Paris,	chez Th. Barrois le jeune, quai des Augustins ;	
	chez Buisson, rue Hautefeuille.	
Varsovie,	chez F. Pfaff.	
Vienne,	chez J. Stahel ;	
Et chez les principaux libraires de l'Europe.		

Aux adresses ci-dessus, l'on trouve aussi :

La Vérité rendue aux lettres par la liberté, du même auteur.

TABLEAU
PHILOSOPHIQUE
DU RÈGNE
DE LOUIS XIV,
OU
LOUIS XIV
JUGÉ PAR UN FRANÇOIS LIBRE.

PAR M. DE LA VALLÉE,

ANCIEN CAPITAINE AU RÉGIMENT DE BRETAGNE.

A STRASBOURG,

CHEZ AMAND KŒNIG, LIBRAIRE.

1791.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

DC
125
.L39
1791
Coll spec.

http://www.archive.org/details/tableauphilosoph00lava

PRÉFACE.

Le temps est venu d'écrire l'histoire pour instruire les hommes, et non pour flatter les rois.

Les filles de Mémoire, en se partageant l'existence des humains, contractent la teinte des habitudes, des penchans, de la contrainte même des mortels qui les accueillent. Si l'homme est esclave, par exemple, les unes cachent sous les fleurs les chaînes qui contrarient l'essor de son génie; d'autres, en arrachant son ame aux souffrances de la terre, lui font oublier, par l'étude des

cieux, ou la magie des spéculations métaphysiqnes, la honte de croupir sous le joug des tyrans; et elles rendent, pour ainsi dire, l'homme tellement étranger à la société qui l'entoure, que ce n'est qu'à l'aide d'une longue observation que l'on peut discerner, si tel poëte, tel tragique, tel astronome, tel sculpteur, tel peintre, vivoient dans un siècle de liberté ou dans un climat souillé par le sceptre d'un despote.

De là la fausseté des jugemens portés sur la plupart des hommes célèbres; Virgile, par exemple, mis au-dessous d'Homère: le

reproche est injuste; c'est l'époque qu'il faut juger, et non le génie. Homère chante sous l'œil de la nature, et Virgile sous les lambris du premier tyran de l'univers ; il faut nécessairement que le génie d'Homère soit plus robuste que celui de Virgile. Dira-t-on que Phidias, en sculptant sa Némésis, eut plus de talens que Girardon en ciselant Richelieu ? erreur ; c'est que l'ame de Phidias s'agrandissoit par la composition d'un monument capable d'abaisser l'orgueil des Perses, et que l'ame de Girardon se rétrécissoit en trans-

mettant à la postérité l'image de l'oppresseur de sa patrie.

Mais cette nuance imperceptible, que l'œil de l'observateur saisit seul dans les travaux des artistes ou libres ou esclaves, est fortement prononcée dans les écrits des historiens. L'histoire, en descendant les siècles, traîne avec fracas les fers de l'homme dont les mains ont tenu ses crayons; et l'on reconnoît sans peine à son front humilié, à sa marche embarrassée et timide, à son sein déchiré par les préjugés, à son bras enfin qui jette en tremblant un voile sur

la vérité, l'esprit d'asservissement qui présida souvent à la rédaction des annales du monde.

C'est de la liberté seule que l'histoire tient sa couronne d'étoiles ; que cette liberté donc lui rende aujourd'hui, aux regards de la France, sa majesté céleste : qu'elle soit impartiale, c'est son devoir ; qu'elle soit simple, c'est son caractère ; qu'elle soit l'effroi des tyrans, c'est sa mission.

Quand Louis XIV reçut le jour, Louis XIII s'écria : *laissez entrer le peuple, cet enfant appartient à tout le monde.* Il disoit beaucoup plus qu'il ne s'imagi-

noit dire : cet enfant devoit régner, il appartenoit ainsi non-seulement à son siècle, mais encore à la postérité. Cette postérité n'en a pas joui. Il étoit de la destinée de Louis XIV d'être grand, il étoit donc de sa destinée de devenir la propriété de la flatterie : la liberté l'a forcée à relâcher sa proie ; et si dans ce moment la postérité s'en empare pour l'apprécier à sa juste valeur, elle ne fait que rentrer dans ses droits.

Tel est le but de cette histoire : Louis XIV fut de tous les rois le plus célébré peut-être, et

Louis XIV est de tous les rois le moins connu, sans doute. Faire de grandes choses pendant sa vie, est le moyen le plus sûr de se cacher à son siècle, et d'échapper encore aux regards plus perçans de l'avenir. Souvent la gloire, loin de mettre en lumière un grand homme, est un nuage épais qui le dérobe à tous les yeux; la génération contemporaine le juge sans comparaison, et la génération suivante le juge par comparaison. Ainsi, le fameux Alexandre fut sans égal aux yeux des hommes de son temps, et ses successeurs le ren-

dirent sans pareil au jugement de la postérité. Ainsi, l'hypocrite vainqueur d'Antoine fut le premier des humains pour les premiers des esclaves de Rome, et les crimes des Césars en firent un dieu pour les sujets des Domitien. Ainsi, toutes les années de Louis XIV furent marquées au coin de l'immortalité, et les passions du régent et la foiblesse de Louis XV ratifièrent son apothéose; et tel est le prestige de l'erreur, qu'il n'est pas un bon roi dont l'oreille ne se crût caressée par les épithètes d'Alexandre, d'Auguste et de Louis le grand.

TABLEAU

PHILOSOPHIQUE

DU RÈGNE

DE LOUIS XIV.

La nature combla Louis XIV de dons; elle oublia celui qui pouvoit faire valoir tous les autres : une naissance obscure, et Louis eût été le premier des humains. Il naquit pour le trône, il fut despote; et, disons-le à sa gloire, il ne fut que cela. Combien d'autres princes à sa place, avec le même génie, les mêmes ressources dans l'esprit, le même goût pour la domination, mais dépourvus de l'ame vraiment

sublime qui l'anima, n'eussent été que des tyrans féroces et barbares !

En effet, c'est peut-être le seul homme dont le despotisme puisse trouver une excuse, quand on réfléchit que la tyrannie environna son berceau. Louis XIII, son père, joignoit à toute la foiblesse des petites ames cette insensibilité si commune dans les grands ; un certain ennui répandu sur sa vie, étendoit sur son extérieur le vernis des grands remords. Sans ressort, sans énergie, mélancolique, farouche même, il fut l'homme le moins digne de porter le poids du nom de fils d'Henri IV. Mauvais frère, insensible époux, roi sans plaisir comme sans faste ; faisant le mal par autrui, ne faisant jamais le bien par lui-même ; jouet des circonstances, de ses sujets, de ses ministres ; terrible dans ses projets, nul dans

l'exécution; haï des protestans, indifférent aux catholiques; ami sans amitié, souverain sans volonté, religieux sans piété, Louis XIII approcha de la tombe sans coûter une larme; et n'ayant hérité ni des vertus paternelles, ni des crimes maternels, il ne marqua sur le trône que par la tyrannie des foibles.

Louis XIV, trop jeune encore quand il mourut, ne put le connoître: mais quand l'âge vint l'éclairer, son esprit naturellement juste, en portant ses regards sur l'état de son royaume, lui fit aisément connoître son prédécesseur. Cette observation lui apprit à juger dans son père, quel avoit été le roi, et la conduite d'Anne d'Autriche sa mère, lui apprit à juger quel avoit été l'homme dans Louis XIII.

Cette fille de Philippe III étoit fière, hautaine, impérieuse; pendant la vie de

son époux, sans cesse entourée de ses soupçons, on fut presque tenté de la plaindre. Espion fidelle de la reine d'Angleterre, du duc de Lorraine et du roi d'Espagne; ce rôle qui sembloit moins criminel, par cela même qu'il inquiétoit Louis XIII, communément injuste dans ses soupçons, ne la rendoit point odieuse aux François, et la haine du cardinal de Richelieu achevoit presque de répandre de l'intérêt sur une vie en apparence malheureuse: mais le dernier soupir de son époux rendit Anne d'Autriche à la vie, et dès-lors elle se montra toute entière à la France, qu'elle mit à deux doigts de sa perte. Plutôt chef de cabale que régente du royaume; esclave de Mazarin plus par desir d'opprimer tous les partis, que par goût pour la politique; persécutrice des princes du sang; trop amante de l'argent

pour ouvrir les yeux sur le danger de la multiplication des impôts ; trop ambitieuse elle-même pour mettre un frein à l'ambition des grands ; trop femme enfin pour être au-dessus des petites rivalités de son sexe ; despote par pénurie de moyens, par l'ascendant du sang qui couloit dans ses veines, par la longue fatigue de la contrainte où son époux l'avoit retenue, par les principes inhumains d'une dévotion mal entendue, par ce goût de domination qui s'incarcère dans l'ame d'une femme que la galanterie dessèche : telle fut la mère de Louis XIV, et sa première institutrice dans l'art de gouverner ; telle fut cette régente à qui la France ne dut d'autres bienfaits que d'avoir garanti ses destins de l'ascendant du cardinal de Retz, que sa générosité rendoit peut-être moins dangereux que Mazarin.

. . .

Ce prêtre ultramontain auroit achevé de corrompre le cœur de Louis XIV, si son ame ne l'avoit réellement garanti de la bassesse de la tyrannie. Ainsi donc, un père qui n'avoit obtenu quelque lustre qu'en s'humiliant lui-même sous le joug de fer de Richelieu; une mère qui ne conservoit quelque gloire au sceptre confié à ses mains, que par l'intrigue, l'astuce et la dévastation de l'empire; un ministre qui soumettoit le régime des états aux désastreuses combinaisons du politique Machiavel; les conseils du fanatisme, que l'ineffaçable honte de la ligue et les opiniâtres vertus des protestans n'avoient pas encore étouffé; les échafauds fumans du sang des Chalais, des Montmorency, des Detson, des Saint-Marc, et les fers plus modernes du grand Condé: que d'exemples de tyrannie pour le roi dont nous écrivons

l'histoire ! exemples d'autant plus dangereux que l'impunité les avoit couronnés. Convenons avec vérité que si Louis XIV n'y puisa que l'insatiable orgueil du pouvoir souverain, il falloit nécessairement que Louis XIV fût un homme au-dessus du vulgaire.

Louis XIV rentre dans la foule des rois par l'éducation ; c'est-à-dire que, suivant l'usage, la sienne fut mauvaise. Mais cette négligence, monstrueuse dans l'ordre social, fut un bien pour ce roi : il eût été dangereux peut-être de trop agrandir ses idées ; j'entends les idées que malheureusement même les gens instruits croient devoir inspirer à l'homme qu'un trône attend. Aristote n'a pas garanti le monde des fureurs d'Alexandre.

Hardouin de Beaumont de Perefixe, son précepteur, et Nicolas de Villeroi,

. . . .

son gouverneur, ne lui apprirent rien : les vertus d'un honnête homme, et des mœurs douces et paisibles ne sont pas des titres suffisans pour élever un homme de la trempe de Louis XIV. C'est un Fénélon qu'il lui eût fallu pour précepteur, un Cincinnatus pour gouverneur : l'un lui eût appris à commander à des hommes, et l'autre à se commander à lui-même ; et Louis XIV ne sut jamais ni l'un ni l'autre.

Ce fut le 5 septembre 1638 qu'il vint au monde : premier fruit, ou, pour mieux dire, fruit tardif d'un hymen stérile pendant vingt-deux ans. L'événement de sa naissance, qu'une trop longue attente avoit fait regarder comme impossible, lui fit donner le surnom de *Dieu-donné*, et la flatterie qui le lui conféra se cacha sous la joie publique ; et telle est l'inconsé-

quence de l'esprit humain quand la liberté ne l'éclaire pas. Eh ! peut-être aussi que dans Rome, Héliogabale au berceau eût reçu le nom de *Dieu-donné,* si le sceptre de l'empire eût été héréditaire. Ridicule méprise de l'adulation ! attendons les funérailles des rois pour leur donner des surnoms.

A la naissance de Louis XIV, l'état politique de l'Europe n'avoit presque point varié depuis Charles V. L'énorme puissance de la maison d'Autriche s'étendoit sur cette partie de l'ancien continent, et les mines du nouveau monde n'avoient produit d'autre effet que d'ajouter un anneau d'or à la chaîne de fer qui pesoit sur les Européens. L'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, une grande partie de l'Italie, l'Espagne, le Portugal, étoient devenus l'heureux et fertile partage des

princes Autrichiens. La fureur de la domination universelle étoit l'esprit de cette maison ; et l'on ne concevroit pas trop comment, avec la possibilité de se prêter réciproquement la main et d'acheter des auxiliaires avec les trésors du Mexique, le reste des puissances leurs voisines ne se brisa pas contre le colosse de leur grandeur, s'il n'étoit pas dans la nature que l'amour du despotisme dans les hommes couronnés, produit deux effets très-contraires dans les différens individus, la cruauté dans les uns, et la foiblesse dans les autres. Ces deux vices bien opposés les conduisent cependant à la même catastrophe, et font tomber de leurs mains ce pouvoir, unique objet de leurs desirs. Ainsi, les bourreaux de Philippe II coupèrent le fil qui retenoit le Batave à son char, et la foiblesse de ses descendans

prépara des amis et des protecteurs au petit-fils de Louis XIV, contre les véritables héritiers du trône de l'Espagne.

Cette race orgueilleuse auroit été moins chancelante sur le trône de l'empire d'Occident, par cela même que sa puissance plus circonscrite, et sans cesse balancée et contredite par cette multitude de petites couronnes électorales qui s'agitent autour d'elle en sens contraire, a moins d'action, et n'a d'influence sur les peuples que par l'impulsion que tant de souverains de la seconde classe lui donnent; et peut-être un Autrichien porteroit-il encore l'inutile titre d'Auguste, si Dieu, qui se rit des titres et des hochets de l'orgueil, n'eût pour jamais enchaîné dans la tombe de Charles VI, la mensongère immortalité de la maison d'Hapsbourg.

Quoi qu'il en soit, la puissance de la

maison d'Autriche étoit plus gênante pour la maison de France que pour toute autre ; et par conséquent elle étoit presque la seule qui fût sans cesse occupée à lutter contre elle. L'Angleterre plus éloignée, mais ennemie naturelle de toutes deux, voyoit avec complaisance s'éterniser cette grande querelle qui minoit insensiblement ses rivaux ; et plutôt témoin que complice de leurs débats, leur abandonnoit volontiers l'empire de l'Europe, pour en fonder un plus riche et plus inébranlable sur les flots orageux de l'Océan, cette éternelle barrière qu'elle reçut de la nature, et que son ambition a depuis long-temps franchie.

La Pologne, ce temple immuable de la discorde, ce monument éternel des désastres attachés au gouvernement des nobles quand le peuple et le roi sont

esclaves, étoit alors ce qu'elle fut toujours : un théâtre de rapines, de brigandage et d'oppression ; une vaste salle où une orgueilleuse assemblée de gens titrés, la dissension dans le cœur, la dispute sur les lèvres, parlent du bonheur public en se menaçant, de l'intérêt du peuple en l'écrasant, et de la gloire de leur empire en le déchirant. Les peuples du Nord et le Croissant l'inquiétoient beaucoup plus que les descendans de Charles V. La Suède surtout, dans sa constitution populaire, attachoit la victoire à sa couronne et la prospérité sur ses champs ; tandis que la Russie, encore engourdie sous les glaces de l'ignorance et des siècles, et le Dannemarck, immobile dans la contemplation de son ancienne gloire, n'étoient d'aucun poids dans la balance de l'Europe.

Au midi, les papes n'avoient conservé

de leurs anciennes foudres que l'alarmante lueur de quelques éclairs impuissans. La cour de Rome, insensiblement plus éclairée sur la foiblesse de sa puissance spirituelle, par la défection de Henri VIII, avoit enfin senti que la fureur de distribuer les couronnes pouvoit contrarier son avarice; et préférant l'avantage plus utile de dixmer sur les trésors des nations, à l'orgueilleuse fanfaronade de mettre le pied sur la gorge de leurs rois, avoit embrassé ce genre de politique artificieuse, qui, ménageant tous les partis, décèle la foiblesse, et n'est d'aucune prépondérance. Rome, par son essence souveraine de l'opinion du culte, n'est donc vraiment redoutable que dans les guerres de religion, parce qu'alors le fanatisme est inséparable du parti qu'elle embrasse; mais quand il ne s'agit que

de querelles ambitieuses de rois à rois, qu'importe Rome? Qu'elle suivît la fortune de l'Autriche, ou qu'elle se déclarât pour la France, son choix étoit à peu près égal au sort de l'Europe; et les libertés de l'église gallicane, la facilité d'intercepter toute communication entre elle et les trésors du Vatican, la rendoient moins redoutable à la France qu'à toute autre puissance: Louis XIII l'éprouva par la manière adroite avec laquelle cette cour le ménagea.

On voit donc qu'il n'y avoit vraiment que la France à qui la grandeur autrichienne pesât réellement; et les affronts de François I, demeurés jusqu'alors sans vengeance, ajoutoient encore au motif pressant des haines ambitieuses. Depuis le captif de Pavie, jusqu'à la naissance de *Dieu-donné,* l'abaissement de la maison

d'Autriche avoit été le mobile et l'ame du conseil et de la politique de nos rois. Henri II avoit eu la douceur de voir les campagnes de Metz flétrir les derniers jours de Charles V ; mais les défaites de Saint-Quentin et de Graveline lui avoient fait payer bien cher cette gloire passagère, et après lui la politique cruelle et réfléchie de Philippe II, avoit adroitement servi à mettre plus en lumière encore la sanglante foiblesse de ses trois fils. Henri IV, le plus grand des rois, parce qu'il fut le plus humain des hommes, en dessinant le plan de la république européenne, que le couteau de Ravaillac l'empêcha d'exécuter, avoit pour but de porter un coup terrible à cette maison ; et si ce projet conçu par le plus vaste génie eût réussi, ç'eût été la première fois que le bonheur du monde eût été le fruit de la haine des

rois.

rois. Les dissipations de Marie de Médicis semblèrent éloigner pour jamais la destruction de la maison d'Autriche, lorsque la foiblesse de Philippe IV fit plus en quelques années, que tout un siècle de politique et de combats n'avoit opéré; et bientôt l'Artois, la Catalogne, le Portugal, une partie du Brézil, Macao, Goa, Mosambique et les Açores échappèrent à ce sceptre qui menaçoit l'univers.

Telle étoit la situation politique de l'Europe, quand *Dieu-donné* monta sur le trône, et que la France reçut dans un maître de cinq ans, l'homme dont la vanité, l'ambition, l'orgueil, les dépenses insensées, et la grandeur du génie, devoient préparer de longue main les jours de la liberté. A sa vanité l'on dut les arts, précurseurs heureux de la philosophie, ce flambeau des hommes; à ses conquêtes

dispendieuses, les premières fatigues d'un peuple, symptômes de son indignation future ; à son orgueil, les monumens de sa gloire désastreuse, instruction profonde pour une nation qui s'éclaire. Voilà les bienfaits de Louis XIV.

Il hérita de l'inquiétude que la maison d'Autriche causoit à ses prédécesseurs, et, comme eux, il eut l'aveuglement et l'inhumanité de croire que les combats et l'astuce diplomatique pouvoient seuls le servir dans cette grande cause. L'unique moyen qui pouvoit opérer l'abaissement de cette maison, et la perdre peut-être sans retour, étoit le seul auquel non-seulement tant de rois n'avoient pas pensé, mais qu'ils eussent même rejeté avec indignation, si on le leur eût offert ; c'étoit la tolérance pour les protestans. Par quelle fatalité la religion, faite pour

consoler les humains, pour répandre le calme sur leurs jours, pour les rassembler à l'ombre de l'olivier de paix comme un grand peuple de frères, fut-elle dans tous les temps une hydre sans cesse renaissante, dont les têtes nombreuses ont toujours soufflé la discorde et la mort? Religion sainte! religion, ouvrage auguste du plus doux des hommes, et de l'unique Dieu de l'univers! ce n'est point ta faute; c'est celle des hommes coupables qui t'eurent en dépôt. En eux l'entêtement de l'opinion se couvrit toujours de ton masque sacré; en eux l'ambition à jamais se ceignit de ton écharpe sainte; et les peuples qui t'aiment, qui te cherchent et qui croient te voir dans les mains mortelles qui portent l'encensoir, ou gémissent sous un joug que tu n'as pas fondé, ou se livrent en aveugles aux forfaits que ton esprit déteste.

En effet, l'occasion avoit été belle, lorsqu'à la mort de l'empereur Mathias les protestans s'étoient ligués pour enlever l'empire à la maison d'Autriche : si la cour de France, cette cour qu'avoit honorée le génie du protestant Sully; si cette cour l'avoit voulu, c'étoit là l'instant; la majesté césarienne échappoit peut-être pour jamais à l'autrichien Ferdinand, et le sang d'un million d'hommes n'eût pas coulé. La ligue tardive et maladroite de Louis XIII avec les princes protestans, quand l'heure de la cimenter étoit passée, n'eût pas attiré sur l'Allemagne le glaive destructeur de Gustave; la mémoire de Ferdinand n'eût pas été souillée du meurtre de Walstein; l'humanité n'eût pas été outragée, et l'ennemi naturel de la France eût été humilié. Mais ce petit nom de fils aîné de l'église, si grand aux yeux

d'un prince bigot; l'intérêt temporel des prêtres qui l'entourent; tout cela n'est-il pas d'une assez grande importance pour embrasser le parti le plus impolitique? Il est vrai qu'en descendant dans la tombe on emporte le nom de juste que vous valent des processions fondées. O murs de la Rochelle! est-ce bien là le nom qu'à sa mort mérita Louis XIII?

Cette mort, en laissant le trône à un enfant que les désastreuses couronnes de la guerre attendoient, sembla rappeler la victoire qui depuis un siècle avoit fui la fortune de la France; et Turenne et Condé sont les premiers noms que l'aurore des jours de Louis XIV mit en lumière. Turenne, sage, prudent, aimable; Fabricius par la simplicité des mœurs, Scipion par la profondeur du génie de la guerre; Turenne, dis-je, jeune encore,

...

rassembloit déjà dans ses mains les palmes suprêmes que les héros poursuivent ; et maréchal de France à trente-deux ans, il eut l'avantage, sans exemple, de paroître digne de cet honneur avant de l'obtenir, et de ne sembler le mériter qu'après l'avoir obtenu. Condé, vif, téméraire, bouillant, Annibal aux combats, Coriolan dans le cœur, commençoit des jours plus funestes peut-être qu'utiles à sa patrie, et dans les champs de Rocroi s'enhardissoit à vaincre. Cette guerre impolitique, entreprise maladroitement par Louis XIII, comme je viens de le dire ; cette guerre dont le but apparent étoit d'affoiblir l'empereur Ferdinand II, mais dont la naissance n'étoit due qu'aux alarmes de Richelieu, lorsque, dans sa disgrace préparée par une cabale puissante, il eut l'art d'amener cette fameuse

journée des dupes, dont son maître fut la première : cette guerre, dis-je, se continuoit, et les victoires de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens, les siéges de Thionville et de Dunkerque heureusement terminés, le vaste pays qui sépare Mayence de Landau, entièrement conquis ; l'honneur, plus grand encore, d'avoir réparé la défaite de Turenne à Marienthal ; tous ces trophées enfin où la gloire de Condé sembloit être gravée en caractères ineffaçables, ne laissoient pas présumer qu'un jour ce héros connoîtroit la honte de vaincre à la tête de ceux que son bras avoit vaincus, et qu'il auroit besoin que le traité des Pyrénées devînt un monument de ses fautes, en le reconciliant avec sa patrie. Tel est le malheureux effet des factions ; momens de crise où l'erreur souvent commande

....

en souveraine, où le plus honnête homme en s'endormant, n'est pas sûr de se réveiller avec sa vertu : ou, pour mieux dire, telle est l'inévitable et déplorable suite du pouvoir ministériel, celui de tous les abus dont le crime inconstitutionnel entraîne le plus vîte les empires vers leur chute, parce qu'il donne aux rois même, des despotes dont ils n'évitent le joug qu'en souriant à leurs forfaits.

Ces factions naquirent avec la régence d'Anne d'Autriche ; le germe en étoit dans le cœur de Mazarin, et l'aliment dans le sein du parlement de Paris. Ce corps, qui dans tous les temps ne s'est cru quelque chose que quand il a cessé d'être quelque chose, troqua tout-à-coup l'antique majesté que les Harlai et les Potier avoient imprimée sur lui, contre le masque ridicule des enfans de Thespis. Magistrats

saltimbanques, ils s'agitent sans savoir pourquoi ; ils s'imaginent que tout le royaume doit s'agiter comme eux, par cela seul qu'il leur plaît de s'agiter. Dans tous les temps, opposés à la raison, ils veulent que tout ordre émané des rois, n'ait force de loi qu'approuvé par eux, et ne s'aperçoivent pas que, d'après ce principe, leur coupable foiblesse donne force de loi à toutes les décisions que la force leur arrache : incroyable esprit de ce corps, toujours en contradiction avec le raisonnement, et que l'on ne pourroit expliquer, si l'orgueil et l'intérêt n'expliquoient vraiment toutes les contradictions de la plupart des hommes. Usurpateurs du nom de pères du peuple, les droits de ce peuple sont soudain sacrifiés, dès que l'appareil menaçant du pouvoir souverain les enveloppe ; et la première chose

qu'ils oublient, est que le premier devoir qu'exige ce nom, qu'ils prennent avec faste, est toujours le sacrifice de la vie, et jamais celui de la volonté. Dépositaires prétendus de l'autorité royale, un roi descend-il dans la tombe, ils sont les premiers à violer sa volonté dernière. Véritable troupeau d'esclaves, dont la main oisive s'amusa long-temps à graver le mot de liberté sur les chaînes qu'elle portoit; sans cesse déchaînés contre les abus, et ne se lassant jamais d'en arroser les racines vigoureuses; sans cesse au nom du peuple criant à l'injustice, et toujours occupés à épaissir la trame du voile qui lui couvroit les yeux; sans cesse entourés des grands mots d'équité, de lois, de probité, tandis que d'une main ils prostituoient la justice à l'or du criminel puissant, et de l'autre, aiguisoient les

poignards des bourreaux pour l'indigent innocent ; sans cesse déclamant contre les ordres arbitraires du pouvoir despotique, et dépensant à eux seuls plus de lettres de cachet dans un an, qu'un la Vrillière n'en dépensa toute sa vie ; sans cesse enfin se conduisant avec le monarque comme des écoliers avec leur régent, c'est-à-dire, lui faisant des niches quand il a le dos tourné, et prosternés devant lui dès qu'il s'avance vers eux.

Fidelles à ces disparates de raison, ces magistrats, qui toujours se sont prétendus les représentans de la royauté, la violent en cassant de bonne volonté le testament de Louis XIII, et la violent encore en décernant par force la régence à Anne d'Autriche. Mazarin les connoissoit bien, et le cardinal de Retz mieux encore. Si l'histoire pouvoit s'abaisser jusqu'à sourire,

elle échangeroit ici ses burins contre les pinceaux grotesques de Scarron. Mais elle abandonne au mépris, et le nom de Broussel, et le roi des halles, et le foible Gaston, et les plattes équivoques à pleines mains versées sur les chefs et les soldats de la fronde; et si, plus sévère aujourd'hui parce que l'homme est devenu plus auguste, elle daigne un moment s'occuper de l'effervescence où le peuple de Paris se vit alors livré, c'est qu'elle y reconnoît avec complaisance les premières étincelles de ce feu, qui depuis devoit consumer en un clin d'œil les odieuses tours de la Bastille : c'est qu'elle y reconnoît ce ver solitaire des empires, cet esprit de corps, dont l'unique effet est d'isoler, au sein de la patrie commune, tous les pelotons d'hommes que la même profession réunit; cet esprit de corps qui fit débourser avec

joie à la robe parisienne, dix millions pour embraser la France, tandis qu'elle refusoit le foible secours de cent mille écus pour la pacifier peut-être, à peu près comme nous avons vu de nos jours l'assemblée du clergé affecter, au sein de possessions immenses, une indigence mensongère, pour dénier un modique subside à la patrie, et dix-huit mois après, offrir l'énorme somme de quatre cents millions, pour conserver des biens qui ne lui appartenoient pas : c'est qu'elle y reconnoît l'éternelle adresse des puissans à se couvrir de l'intérêt du peuple, pour faire de ce peuple le champion passif, qui vide dans l'arène une querelle dont lui seul sera victime, quel que soit le vainqueur : c'est qu'elle y reconnoît enfin cette immortelle leçon émanée de la nature, que dans toute société humaine il

ne peut exister ni liberté ni paix, partout où l'égalité n'existe pas.

Le coadjuteur de Retz haïssoit Anne d'Autriche ; cela ne prouve point que ses mœurs fussent pures : il haïssoit Mazarin ; cela ne prouve pas non plus qu'il eût l'amour du bien. Cela démontre tout uniment son insatiable desir de parvenir au ministère, et d'avoir le chapeau ; et pour l'obtenir, l'esprit de cabale étoit plus dans son caractère que le manège de courtisan. Conspirateur du grand genre, si, comme le prétend le président Hénault, il eut toujours l'air d'intriguer sans objet, ce n'est point sa faute, mais celle des acteurs mis en scène avec lui. C'est leur éternelle jactance, leur constante étourderie, leur perpétuelle oscillation, leur hebdomadaire fluctuation entre l'audace et la niaiserie, entre la consternation et

la fanfaronade ; c'est un duc de Beaufort, une duchesse de Chevreuse, un Gaston et sa cour, un parlement de frondeurs, qui répandent sur ses projets cet air d'instabilité qu'ils n'auroient pas, s'il n'eût eu, par exemple, que des Guise pour complices ; c'est enfin le Kain en scène avec des bateleurs de la foire.

Cet homme cependant, inconséquent ou non dans ses desseins, fit trembler la cour, et peut-être le grand Condé, qui se vit obligé de fuir avec elle à Saint-Germain. Un esprit de démence, non pas de cette démence qui conduit aux grands crimes, mais de cette folie qui n'enfante que des caricatures, avoit pénétré dans toutes les têtes ; l'état penchoit vers sa ruine, et la noblesse, la lance au poing, la cuirasse sur le dos, s'assembloit gravement pour prononcer sur la validité du

tabouret d'une femme de la cour. D'Hoquincourt, sur la brêche de Péronne, écrivoit des billets doux à sa dame : la Rochefoucault scandoit des vers au sifflement des balles de la porte Saint-Antoine : le grand Condé abandonnoit la fronde qu'il aimoit, pour défendre une reine et son ministre, qu'il détestoit : la grand'-chambre étoit transformée en conseil de guerre ; des conseillers de vingt ans y nommoient les généraux, traçoient des plans de bataille, et les bras énervés dans les caresses de leurs courtisannes, ne parloient que de murailles à renverser, tandis que Longueville, Bouillon, Beaufort, Conti demandoient à genoux l'honneur de périr pour cette toge qu'ils persiffloient dans leurs orgies nocturnes. Il n'y eut pas jusqu'à l'incorruptible Turenne qui ne se ressentît de l'épidémie générale,

et

et qui n'abandonnât un moment ses lauriers, sa gloire et son armée, pour venir s'abreuver des mépris de la duchesse de Longueville ; et comme si les vertus morales eussent voulu se montrer de moitié dans cet exil de la raison, l'infortune elle-même, cette grande institutrice des rois, s'y prit gauchement pour instruire Louis XIV, en se présentant à ses regards lorsque ses yeux, trop jeunes encore, ne pouvoient lire les leçons qu'elle offre à tous les hommes.

Cependant ce nuage prit insensiblement une teinte plus sombre : Condé passe dans le parti de la fronde, et le coadjuteur dans celui de la cour. Celui-ci trouva près de la régente le chapeau de cardinal qu'il attendoit, et celui-là près des frondeurs, la trahison qu'il n'attendoit pas : les tours de Vincennes engloutirent

le héros, et les délices de la cour enchaînèrent le prêtre. Mais tous deux rendus bientôt à leur destinée, l'un revole aux combats, et l'autre aux cabales. Mazarin, plus adroit qu'eux, eut l'air d'être la victime de tous les partis, et ne le fut d'aucun. Le Poitou, l'Anjou, la Guienne se soulèvent à l'aspect du vainqueur de Lens; les Espagnols s'arment pour lui; la rébellion flétrit tant de lauriers: Turenne, à la gloire rendu, soutient la patrie chancelante. Louis XIV, à la suite d'un ministre odieux, va traîner de province en province les charmes de sa jeunesse intéressante, et le tableau de l'entêtement de sa mère. L'errant duc de Lorraine, Charles VI, ce trafiquant en armées, vient offrir à l'enchère ses funestes secours, et se dédommage de l'or qu'on lui refuse, par le brigandage qu'on lui tolère.

Tout s'arme, tout se confond ; tous sont foibles, et tous se disent forts : le coadjuteur, au fond de son palais, attend l'événement ; d'Orléans, incertain, tremble dans le Luxembourg ; le parlement en tumulte prépare des arrêts, et la journée du faubourg Saint-Antoine s'approche.

Journée mémorable, où les deux plus grands guerriers de la France luttèrent de talent et de courage, et dont l'inconséquence d'une fille détermina le succès, pour ne pas déroger au ridicule empreint sur cette guerre. Mademoiselle, plutôt amante du sceptre que du roi, perdit la tête comme toute la France, et fit tonner contre les troupes de celui qu'elle brûloit d'épouser, ces bronzes de la Bastille, que le perfide de Launai devoit depuis faire entendre pour la dernière fois à la Seine indignée.

Pendant cette série d'événemens, Louis étoit devenu majeur : renfermé jusqu'alors dans le palais de sa mère, l'amour avoit embelli son aurore inutile ; elle le sut. Soit que, dissimulé par caractère, il craignît d'alarmer et la régente et le ministre, et qu'habile déjà dans l'art des cours, il prévît le danger de se montrer trop tôt ce qu'il vouloit être un jour, et qu'il sût déjà qu'un crime coûte peu à une reine ambitieuse et à un prêtre italien, pour se défaire du mortel qui peut les faire trembler ; soit que plutôt son ame, trop foible encore, n'eût pas embrassé ce plaisir de domination dont elle fut dévorée par la suite : Louis XIV sembloit, aux genoux de l'aimable Mancini, dédaigner et le trône et les devoirs qu'il impose. Il eut, dit-on, envie de l'épouser, et fut assez maître de lui pour ne pas

succomber à ce desir. Cette anecdote est-elle bien vraie ? et quoique tous les écrivains la rapportent, ne seroit-elle pas, comme tant d'autres, l'ouvrage de la flatterie, dont l'idole est toujours entourée de merveilleux ? au moins est-il vrai qu'elle est une contradiction dans le caractère de ce roi. Comment ! dans l'âge où les passions sont amorties, où l'on pouvoit calculer en lui le dégoût des jouissances amoureuses, par la somme de celles que le trône procure ; dans le temps enfin qu'affaissé sous le poids des préjugés de la grandeur et d'une gloire acquise, tout sembloit l'enchaîner aux inviolables égards que ces préjugés réclament, il épousa bien madame de Maintenon, dont le front abandonné des ris, étoit peu fait pour ranimer les ressorts du cœur usé d'un monarque vieilli : et dans la

saison où le cœur tout de feu unit à l'illusion d'un premier goût, les impérieuses et enchanteresses lois de la nature et de la jeunesse, cet homme couronné eût résisté au pouvoir de la beauté et de l'esprit! Ce problème se conçoit-il aisément? J'avoue que la fausseté de cet hymen projeté m'a toujours paru tacitement consignée dans le contrat de mariage de la veuve Scarron. Sans doute, il aima Mancini : s'il ne l'épousa point, c'est qu'il n'y pensa pas; c'est que des goûts nouveaux, le tumulte des plaisirs dont on avoit intérêt de l'inonder pour l'endormir dans la mollesse, l'inconstance peut-être, si naturelle dans un jeune homme et surtout dans un roi, entraînèrent ses vœux vers d'autres objets. Que l'on réfléchisse bien : c'est un monarque amoureux de la nièce du plus ambitieux des

ministres ; quelle puissance romproit un semblable hymen ? sa mère, a-t-on dit. Eh ! si Mazarin eût été sûr du cœur de son gendre futur, le pouvoir d'Anne d'Autriche eût été, je crois, un bien foible obstacle.

Si cette oisiveté passagère polit son esprit par le commerce agréable de la connétable Colonne et de ses sœurs ; si la nécessité de consumer le temps, forma son goût par la lecture des premiers chef-d'œuvres de Corneille et du peu de bons livres existans alors : ces jours obscurs de sa jeunesse n'en furent pas moins funestes à la France, par l'habitude qu'il contracta de cette magnificence inséparable de la galanterie des rois. Cette magnificence fut un véritable fléau pour le royaume ; et, quelque lustre que son règne ait répandu sur son siècle, c'est

un fardeau trop pesant pour un empire, qu'un souverain, Alexandre dans la guerre et Sésostris dans la paix. Quand il parvint au trône, l'état avoit plus besoin d'un roi sagement économe, que d'un roi fameux. Le bonheur des peuples est plus précieux que l'intérêt des arts : ce ne sont pas les arts qui amènent la philosophie, c'est la douce prospérité, c'est la modeste opulence de tous les individus d'un empire ; c'est d'une sorte de parité dans les fortunes, que peut renaître l'égalité, cette loi première de la nature. Le moins riche des rois est le roi le plus fastueux, et la misère des peuples se calcule par les diamans des couronnes.

Louis XIV étoit de tous les maîtres celui qui convenoit le moins à Colbert, et leur fierté réciproque ensabla souvent la roue du bien public. Un homme comme

Colbert étoit nécessaire à la France ; Louis XIV ne l'étoit pas. Après les déprédations de Marie de Médicis ; après les folles dépenses de Richelieu, en créatures, en cachots et en armées catholiques ; après les coûteuses rixes d'Anne d'Autriche avec le royaume, et son prodigue entêtement pour Jules Mazarin ; c'étoit un homme comme Charle V dont le peuple auroit eu besoin : mais quand les peuples renoncent au droit de se choisir un roi, Dieu ne fait pas un pacte avec eux de leur en donner toujours un suivant leur cœur.

L'honorable traité de Munster, en honorant la signature encore sans vigueur de Louis XIV, avoit précédé sa majorité ; et, mêlant quelques consolations aux désastres intérieurs, présageoit d'avance l'ascendant que ce roi, dans la suite,

auroit sur ses voisins. Par ce traité conclu entre Louis, Ferdinand, la reine de Suède, et les cercles de l'Empire, l'Alsace et les Trois-évêchés furent incorporés à la France. Bientôt après Louis fut majeur, mais non pas roi : Mazarin vivoit encore, et par conséquent les inconséquences désastreuses de la cour, de la fronde et de Condé. Les Espagnols, seuls raisonnables, s'il est vrai qu'une nation le soit quand elle n'est pas généreuse dans ses procédés, profitoient de cette anarchie de pouvoirs, et pénétroient en Picardie, en Champagne, en Lorraine, en Guienne et en Bourgogne ; et tandis que l'évêque de Soissons perpétuoit à Rheims l'absurde usage que s'arrogea l'église, de consacrer les rois, ils étoient presque à la porte du temple où Louis recevoit des mains d'un prêtre une cou-

ronne que les peuples seuls ont le droit de donner. Cette cérémonie parut éveiller sa fortune ; et la prise de Stenai, et la levée du siége d'Arras, dues aux talens de Fabert, de Turenne, de la Ferté et d'Hocquincourt, présagèrent aux Espagnols des revers, et à Condé le besoin d'un pardon.

Alors parut en France cette reine célèbre, cette Christine, la seule de son sexe capable peut-être de renoncer à l'empire. Fille du grand Gustave, née dans les camps, il ne lui manqua que le spectacle d'une bataille pour mettre sa valeur à côté de celle de son père. Unissant à l'énergie de Sémiramis la martiale extravagance de Zénobie, elle eut plutôt l'appareil que la propriété des vertus. Une sorte d'inquiétude, inhérente à son caractère, la fit descendre du trône :

ce fut, non comme elle s'en vanta, l'amour de l'étude et de la philosophie qui l'arrachèrent au sceptre, mais un besoin de changer de place, un véritable appétit de l'inconstance. Elle fut homme dès l'enfance; mais cet homme ne fut pas un héros, cet homme non plus ne fut pas un savant: il fut un aventurier; et, dans toute sa vie, fidelle à ce rôle, elle ne fut femme qu'un quart d'heure, et ce quart d'heure fut marqué par un crime. On peut la classer cependant parmi ces êtres rares, dont l'apparition sur la terre agrandit les idées des hommes. Cromwel le sentit en lui défendant de paroître en Angleterre; mais dans cette occasion, la politique de Cromwel fut puérilement gigantesque. Christine étoit faite pour servir d'étude au philosophe, de spectacle au vulgaire, et non d'exemple aux souverains.

Paris lui rendit des honneurs inouis : vingt mille bourgeois en armes s'offrirent à son passage ; les rues furent tendues et sablées ; le dais qu'elle refusa marcha devant elle. Cet enthousiasme pour les rois, bons ou mauvais, fut long-temps une maladie de la capitale ; c'étoit à la liberté de l'en guérir.

Cette fille de l'humanité, cette liberté étoit loin encore ; et le premier acte de Louis XIV, qu'on décora du nom de bienfait, fut l'hôpital général destiné à renfermer les pauvres, que la nécessité des temps répandoit dans les rues. Les regards dédaigneux des femmes de la cour et des petits-maîtres du temps, qui n'avoient vu dans Christine qu'une femme de mauvais ton, coëffée horriblement, et dansant à contre mesure, étoient sans doute blessés de ces tableaux multipliés

de la misère publique ; et la main qui délivroit leur ame de boue d'une leçon fatigante, dut être pour eux la main d'un Dieu. Mais quel Dieu que celui qui ne trouve dans son cœur d'autre ressource pour soulager l'infortune que des cachots, tandis qu'il occupe sur la terre une superficie de quelques milliers de lieues, dont le quart est inculte !

Cependant la paix des Pyrénées approchoit, et Mazarin, tour-à-tour banni et rappelé, mais toujours en possession d'une grandeur qui l'étonnoit lui-même, alloit jeter la première pierre de ce grand édifice que son génie avoit depuis longtemps dessiné dans sa tête, et se placer enfin au rang des grands ministres, en applanissant les degrés du trône des Espagnes aux descendans de la maison de Bourbon, par le mariage de son maître avec l'Infante.

Quand l'homme d'état monte au ministère, s'il savoit ce qu'il en doit coûter peut-être à sa probité pour obtenir ce nom de grand ministre, il n'en est point qui voulût de cette gloire ; c'est une humiliante vérité pour les humains. Il est donc des emplois parmi les grandes sociétés, où une haute réputation dépend de l'oubli ou du mépris de tous les principes de justice et d'équité; et ces emplois sont le ministère. C'est un vice inhérent aux monarchies, et c'est peut-être le seul vice de cette forme de gouvernement, et l'origine de la dégradation des mœurs. Partout où il y aura des hommes, il y aura des passions. Il en est plusieurs qui tiennent aux siècles, mais l'ambition est celle de tous les âges. Il n'est point de places où les vertus ne puissent ennoblir, justifier même l'ambition ; le ministère

est la seule où les vertus la dégraderoient : et que deviennent à la longue les mœurs d'une grande réunion d'hommes, toutes les fois qu'il existe chez elle un poste, où l'oubli de toutes les vertus ouvre le temple de la renommée? Disons-le à la gloire de l'humanité : si les grands ministres sont rares, c'est que les honnêtes gens sont communs. C'est un phénomène dans la nature qu'un génie sublime, compagnon d'un cœur corrompu. Il est douloureux de le dire ; la gloire d'un ministre est fondée sur toute l'énergie des grands hommes, et toute la roideur des grands scélérats.

Que de maux n'a pas causés ce grand œuvre de Mazarin? que de sang n'a-t-il pas coûté? quels fleuves de finance n'a-t-il pas taris? quelles inquiétudes, quelles angoisses n'a-t-il pas attirées, même sur le front

front de son superbe maître ? Mazarin avoit trop de sagacité pour ne pas le prévoir ; mais cet ouvrage éternisoit sa gloire, et tous les droits de l'humanité sont sacrifiés à cette idole : et le sceptre d'Espagne, aux mains de Philippe V, le place au rang des plus grands politiques ; tandis que dom Louis de Haro, le plus honnête homme de son temps, le plus facile à tromper parce qu'il ne trompoit jamais, le plus crédule aux paroles d'autrui parce qu'il étoit avare de la sienne, le plus digne enfin d'être ministre si la franchise n'étoit pas le plus grand vice d'un ministre, signe, sans s'en douter, l'irrévocable abaissement de la maison d'un maître dont il étoit l'ami et le sujet le plus fidelle.

Tandis que Mazarin préparoit ainsi des trônes à la maison de Bourbon, des

larmes à la France, et des batailles à l'Europe, la mort vengeoit le monde en proscrivant Cromwel. Si le meurtre de Charles I fut le plus grand de ses forfaits, le viol du génie de la liberté fut le plus atroce sans doute. Horrible mélange de la rudesse de Brutus, de la perfidie de Catilina, de la noirceur de Séjan, de l'hypocrisie de Mahomet, son ame fut un abyme où toutes les vertus des grands hommes se précipitèrent pour s'y métamorphoser en crimes. Le seul des tyrans de son genre, il est aussi le seul dont la tombe n'ait pas délivré l'univers : son souvenir est un fléau détestable qui s'est attaché sur les libérateurs des hommes ; il commettra, jusqu'à la fin des siècles, l'épouvantable forfait de semer les soupçons entre les peuples et leurs vengeurs. Dans tous les temps, Cromwel retardera

la liberté des nations ; et c'est le seul tyran dont la mémoire est assez criminelle pour échapper au mépris d'un peuple libre.

Maître par le trépas de Cromwel, et plus encore par les vertus de Richard son fils, de faire revivre des droits presque oubliés, Charles II, légitime héritier des trois sanglantes couronnes de l'infortuné Charles I, vint étaler sous les yeux des ministres de France et d'Espagne, ses titres et son indigence. L'Espagne cacha, sous son épuisement apparent, son indifférence réelle ; la France, dont Mazarin étoit l'organe, ne se donna pas la peine de dissimuler son mépris pour le vaincu de Dumbar et de Vorchester. Charles II, abandonné, n'avoit donc plus de ressource que le ciel, et le ciel le servit : son rappel en Angleterre est une de ces révolutions bizares, que l'esprit humain ne peut

prévoir. Sans autre suite que son infortune, souvent plus puissante que les armes sur un peuple généreux, il repasse les mers à la voix de Monck ; et toute l'Angleterre en larmes l'attend sur le rivage. Cet attendrissant tableau, cette expiation vraiment digne des mânes irrités de Charles I ; cette leçon sublime, où les rois devroient apprendre qu'ils gouvernent des hommes, et dont Jacques II, qui la reçut à côté de son frère, ne sut pas profiter, ressemblent à ces catastrophes théâtrales, dont le mouvement inopiné repose délicieusement le spectateur d'une tragédie pénible.

Pendant que les Anglois fondoient leur liberté, en accoutumant le populaire Charles II à ce mot étranger à l'oreille des rois ; qu'ils promulguoient la loi du *test*, dont la révocation coûta le trône

à Jacques, et qu'ils mettoient des bornes à la profusion des cours, en pensionnant leurs monarques; les François resserroient leurs chaînes, en faisant respirer, pour la première fois, à Louis XIV, l'enivrante fumée de l'encens. Son entrée dans Paris après son mariage, fut un triomphe: Mazarin partagea les honneurs de cette fête, où la flatterie, l'hymne dans la bouche et la bassesse dans le cœur, se vautra sur la pourpre étendue sur les pavés encore fumans du sang que son ambition avoit fait répandre à la journée de Saint-Antoine. Il étoit puissant, tout étoit oublié. Mais les arcs triomphaux couvroient le sentier dont le cercueil étoit le terme: il y descend, le ministre n'est plus, et Louis XIV règne.

Son caractère entier, aigri peut-être par la longue contrainte où Mazarin

l'avoit retenu, s'exhala par ce propos célèbre : « s'il eût vécu plus long-temps, » je ne sais pas ce que j'aurois fait. » Ce qu'il falloit faire, Louis XIV ? éloigner de la France, dès que vous en fûtes le maître, l'insolent étranger, dont l'ambition fut une pomme éternelle de discorde entre les grands de votre empire ; délivrer vos peuples de l'homme qui les avoit pris pour le marche-pied de sa grandeur, dont l'avarice les ruina, et dont le faste arrogant étoit un outrage et pour eux et pour vous ; et puisque vous aviez eu la foiblesse de ne pas être juste, vous garder de parler, après sa mort, comme eût parlé Néron après celle de Burrhus.

Mais Mazarin avoit dit au maréchal de Grammont, qu'il y avoit en lui de l'étoffe pour faire quatre rois. Quatre rois ! le mot est effrayant ; quatre rois, suivant

les principes de Mazarin, seroient quatre Tibère. Je le dis, ce propos dans la bouche de Mazarin seroit une honte pour Louis XIV, s'il n'eût ajouté, *et un honnête homme;* et en cela il avoit raison : Louis XIV, simple particulier, l'eût été. Sa fière vanité égara son cœur. Quelques-uns de ses établissemens sont marqués au coin de la justice, et quelquefois même de l'humanité : mais ces établissemens fatiguent par l'air de royauté que l'on y rencontre à chaque pas ; et l'éclat du sceptre qui les entoure, y paralyse trop souvent la main généreuse qui voudroit les fonder.

Communément dans les rois l'orgueil fait taire le cœur. Il est malheureux pour Louis XIV, que l'orgueil en lui n'ait pas agi de cette manière ; il eût été assez grand pour le repousser : au contraire,

. . . .

ce fut l'orgueil en lui qui souvent inspira les grands dévouemens du cœur, et alors quel espoir? quand l'orgueil cesse d'être vil, il ressemble à la vertu ; et le monarque et les peuples s'y trompent. Ce ne sont ni les flatteurs ni les courtisans qui seuls ont perdu Louis XIV ; ce sont encore les plus gens de bien de son siècle : je le prouverai ailleurs. Ils croyoient, en le louant, rapporter tout à la magnanimité du cœur : l'orgueil seul s'en applaudissoit et redoubloit encore pour mériter l'éloge ; et monarque et sujets se trompoient réciproquement sur le motif de l'hommage.

La plupart des rois, quand ils commencent à régner, cèdent aux plaisirs de la royauté avant d'essayer d'en connoître les devoirs : Louis XIV est louable en cela qu'il fut roi d'abord pour le travail, avant de l'être pour les plaisirs ; les

premiers jours qui suivirent la mort de Mazarin furent consumés dans les conseils. Ce jeune homme de vingt-trois ans, que l'on avoit cru long-temps destiné à l'asservissement de Louis XIII, déploya tout-à-coup cette énergie de commandement qu'il tenoit de la nature ; ses premiers mots furent la critique de l'administration du cardinal. Il développa ses projets pour la suite, non en homme qui demande des conseils, mais en maître qui porte en lui l'intime confiance que ses vues sont les meilleures. Il pouvoit les croire bonnes, parce qu'il étoit doué d'un génie vaste ; mais sa conduite ici est d'un dangereux exemple. Il est peu de Louis XIV; il est beaucoup de rois à qui les avis sont plus salutaires que l'obéissance. Mais en lui accordant l'éloge qu'il mérite, il faut dire, avec vérité, que s'il

parla pour l'avantage de ses peuples en maître compâtissant et éclairé, il fit également sentir qu'il ne seroit pas sans danger de résister à sa volonté suprême; et la France apprit dès-lors que la monarchie avoit cessé pour elle.

Les finances étoient surtout dans un état déplorable. Le surintendant Fouquet avoit été l'homme qu'il falloit au cardinal, c'est-à-dire, se prêtant aux déprédations du premier ministre, pourvu que l'on fermât les yeux sur les siennes; et les superbes portiques de Vaux reflétoient la misère du royaume, peinte en grand sur la garde pompeuse du cardinal. Colbert, sa créature et son élève, punit Fouquet de l'attachement de leur bienfaiteur commun; et courtisan avant d'être grand homme, fut le persécuteur de celui dont il pouvoit assurer la perte par l'unique secours de ses talens.

Le caprice de Louis XIV pour les grandes choses, fortement prononcé, forma des grands hommes dans tous les genres, dans les affaires, dans la guerre, dans les plaisirs même: mais tous eurent l'adresse de le faire paroître lui-même supérieur à ce qu'ils faisoient pour lui. Ainsi, par exemple, si l'académie des inscriptions se fondoit, c'est qu'un jour la postérité seroit bien aise de retrouver sa gloire dans les médailles destinées à ses grandes actions. Si de grands généraux se formoient dans l'art de vaincre, c'est que la présence de Louis au siége de Stenai avoit promis son sourire aux lauriers qu'on déposeroit à ses pieds. Si dans les cours étrangères ses ambassadeurs se montroient si prompts à repousser les pitoyables insultes de l'étiquette, c'est que cet hommage indirect sembloit dire

à son cœur, que l'Europe le désignoit pour le maître de ses maîtres. Si la pompe des fêtes l'environnoit, c'est qu'on avoit l'art d'en écarter l'objet d'amusement, pour ne laisser percer que le besoin de sa présence pour illustrer les arts. Ainsi, le desir de flatter ses goûts fit naître partout des grands hommes, parce que la nécessité sentie de le mettre au-dessus de ce qu'on lui présentoit, s'opposoit même à la médiocrité des actions qui, dans son esprit, auroient diminué l'estime qu'il se portoit à lui-même.

Cette étude de ses goûts, qui sous son règne mena tant de gens à la fortune et à la gloire, fut précisément ce qui perdit le seul Fouquet. Le Carouzel avoit dévoilé le penchant de Louis pour les fêtes d'éclat, et la fameuse et fatale fête de Vaux fut préparée : mais ici le ministre eut la

maladresse de paroître plus grand que le monarque, et le monarque fut assez petit pour s'en apercevoir. Vainement la flatterie, qui veut qu'un homme couronné soit un dieu de toutes les minutes, prétend que la perte de Fouquet, méditée dans son propre asile par son hôte royal, fut l'effet d'une indignation subite à l'asiatique spectacle de ses profusions. Soyons vrais, et disons que le château de Vaux, plus beau que celui de Saint-Germain, fut alors le seul crime du surintendant, et que son procès ne fut que la suite de cette vanité piquée; disons encore que l'orgueil de Louis XIV pensa lui faire commettre un crime aux tyrans uniquement réservé, le viol de l'hospitalité, et que la honte moins saillante d'un attachement invincible aux plaisirs, lui sauva la honte publique des fers de Fouquet,

dont la catastrophe eût interrompu cette fête dont le cours l'amusoit ; et disons enfin, que la meilleure preuve que l'amour du bien public n'alluma point la vengeance de Louis XIV, c'est qu'il le poursuivit plus en tyran qui se venge, qu'en roi qui protège ses sujets.

Pendant qu'un roi se dégradoit, un simple particulier s'illustroit, et les revers de Fouquet conduisoient Pelisson à l'immortalité. Doux et consolant empire de la vertu, quand tu perces dans les annales du monde, tes tableaux reposent le lecteur fatigué de tant de gloires ou sanglantes ou frivoles ; et la rare amitié de Pelisson pour un maître dans l'infortune, n'a pas besoin, comme les rois, de statue de bronze pour vivre dans le cœur des humains.

Colbert s'assit sur les débris pompeux

de la fortune de Fouquet, et s'y maintint en grand homme. Louvois étoit destiné à partager avec lui la faveur du monarque, mais non celle de la postérité : pourquoi ? c'est que Louvois ne travailla que pour le roi, et Colbert que pour les hommes.

L'humanité eut une grande obligation à Colbert : ce fut d'environner Louis XIV de l'opinion publique ; ce fut de lui persuader qu'il devoit avoir des vertus, parce que toute l'Europe s'occupoit de ses vertus. Il eut l'art inimitable d'enchaîner ses passions en les servant avec éclat. Par le bien qu'il fit au nom de son maître, il lui procura les récompenses du bien qu'il n'avoit pas fait par lui-même ; et le faisant aimer avant qu'il fût aimable, il lui fit naître le desir de la chose par le prix même de la chose.

Louvois au contraire enveloppa l'Europe de l'opinion de Louis XIV; il accoutuma son maître à trouver les peuples trop heureux des larmes qu'il leur coûtoit. Ce fut, si j'ose m'exprimer ainsi, à coups de canon qu'il chassa la sensibilité de son cœur; il usa du fracas de la guerre pour assourdir ses vertus, et les empêcher d'entendre le déraisonnement de sa volonté royale.

Ainsi Colbert subjuguoit le monarque pour attacher le monde à son char, et Louvois déchaînoit l'homme-roi pour enchaîner l'Europe à son trône.

Ainsi Colbert lui présentoit la louange ceinte d'une écharpe de roses, et Louvois la conduisoit à ses pieds en longs habits de deuil.

Ainsi Louvois doit compte à la postérité du bien que Louis XIV n'a pas fait;

fait, et la postérité doit compte à Colbert du mal que *Dieu-donné* n'a pas fait.

Il est assez singulier que cette antithèse des esprits se retrouve dans presque tous les grands hommes de cet âge : il semble qu'alors le génie n'ait voulu s'attacher qu'à deux caractères entièrement distincts, ou l'extrême douceur, ou l'extrême inflexibilité. Cette bizarrerie se remarque dans tous les états ; dans le ministère, dans l'armée, dans la robe, dans l'église, dans les lettres, dans les femmes même.

Dans l'armée, Turenne, le plus doux des humains, et Luxembourg, le plus opiniâtre ; Catinat, le plus paisible des mortels, et Villars, le plus impérieux.

Dans la robe, Lamoignon, le plus humain des juges, et Voisin, le plus austère.

Dans l'église, Bossuet, le plus irascible des prélats, et Fénélon, le plus

évangélique ; Bourdaloue, le plus âpre des orateurs, et Massillon, le plus flexible.

Dans les lettres, Racine le plus compâtissant des écrivains, et Boileau, le plus intolérant des poëtes ; la Fontaine, le plus simple des hommes, et Molière, le moins souple.

Dans les arts, Lebrun le plus fier des peintres, et Mignard, le plus tendre des amis ; le Nôtre, le plus modeste, et Mansard, le plus arrogant des courtisans.

Dans les femmes, Scudéri, la plus douce, et Dacier, la plus fière ; la Vallière, la plus sensible, et Montespan, la plus insolente ; Fontanges, la plus voluptueuse, et Maintenon, la plus prude.

Partout enfin, le génie ajoutant à la roideur, ou prêtant de l'énergie à la douceur, et dédaignant, pour ainsi dire,

d'honorer de sa présence les caractères intermédiaires.

Il est permis de croire aujourd'hui que cette dispensation du génie, contraire en apparence à l'ordre de la nature, fut l'un des moyens moraux dont la providence usa pour amener les jours de la liberté. En rangeant les hommes célèbres de ce temps sous deux enseignes tellement ennemies, il devoit résulter du choc de ces deux armées, des étincelles assez fortes pour allumer le flambeau de la philosophie. Cette philosophie, fille des deux partis, s'est dépouillée des erreurs de ses pères; et ne prenant de l'inflexibilité des uns que le fier amour de la liberté, et de la douceur des autres, que la tendre humanité, elle a conduit insensiblement l'homme à la révision de ses droits, pour circonscrire les pouvoirs,

et à la réédification des pouvoirs, pour protéger les droits de l'homme : et c'est ainsi que les esclaves de Louis XIV, esclaves d'autant plus dangereux que, contre l'ordinaire, ils étoient des gens de bien, ont limé, sans s'en douter, le premier anneau des chaînes de la France.

Le tumulte des affaires et des fêtes, les premiers aiguillons de la gloire, et les charmes de la Vallière livroient à l'inutilité l'emploi religieux du père Ferrier ; et cette charge de confesseur, destinée à devenir par la suite si marquante à la cour, laissoit dans un long repos le jésuite précurseur des la Chaise et des Tellier. Ne pouvant arracher l'ivraie qui se multiplioit dans ce champ, Ferrier, homme quoique prêtre, voulut au moins être utile à son ordre ; et ne pouvant gagner Louis XIV à Dieu, il tenta de

l'arracher au moins aux partisans de Jansénius. Dans ces jours de sagesse, où nous avons appris à dépouiller la sacerdocratie de ce nuage céleste dont elle veut envelopper ses passions, nous voyons que le fameux *Augustinus* de l'évêque d'Ypre, ne fut pas le crime de Jansénius et de ses adhérens, mais la double ambassade dont le chargea l'université de Louvain auprès du roi d'Espagne, pour interdire aux jésuites les chaires de professeurs dans cette ville. L'orgueil outragé se vengea sur le livre, de la démarche de l'auteur; et, selon l'usage, ce fut dans les plaies sanglantes de la religion que l'acier du glaive de la vengeance sacerdotale se trempa. Si l'on examinoit bien, l'on verroit que toutes les disputes religieuses, les sectes, les hérésies même, n'ont jamais eu de fondement plus solide;

. . .

et que l'opiniâtreté de l'erreur, d'un côté, et l'entêtement de la raison, de l'autre, n'ont fait, dans l'église romaine, tant d'ennemis irréconciables, que parce que les deux partis ont aveuglément embrassé la querelle de quelques esprits, ou turbulens ou vindicatifs, dont l'art unique consistoit à bien couvrir le motif secret de leur révolte.

Les batailles du jansénisme et du molinisme heureusement ne furent pas sanglantes ; mais en ont-elles moins fait tort à l'humanité? Si l'infaillibilité des papes étoit une des colonnes nécessaires à la religion romaine, elles ont fait crouler cette colonne ; car dans les jugemens contradictoires que les uns et les autres ont portés dans cette trop longue discussion, il faut bien que les uns ou les autres se soient trompés, à moins, comme il

est permis de le soupçonner, que la chose en elle-même fût d'assez peu d'importance pour que la décision n'influât ni sur leur judiciaire, ni sur leur conscience. Mais le peuple n'approfondit pas ; et il faut cependant, pour l'intérêt même de la religion, que ses dépositaires suprêmes ne prêtent pas un côté foible à la censure de ce peuple, parce que malheureusement ils font partager au culte le ridicule dont ils se couvrent. Cette déplorable dispute divisa les esprits pendant plus de cent ans : elle arma le magistrat contre le lévite, et l'autel contre le trône ; elle fit tort à Bossuet, en mettant trop au grand jour son caractère ; elle commit l'irréparable crime d'empoisonner toutes les heures de Fénélon, dont le nom seul est une leçon d'humanité ; elle fit des ennemis à ces Arnaud, ces Nicole, ces

. . . .

Pascal, dont le destin devoit être de n'avoir que des admirateurs ; elle répandit un air d'importance sur la puérile faveur du père de la Chaise, et les tracasseries du père le Tellier ; elle fut une ressource d'oppression de plus pour la dame de Maintenon, la seule des femmes vraiment pieuses, dont la piété ait ressemblé au bigotisme ; elle arracha les derniers jours de Louis XIV à la sensibilité, cet heureux fruit de l'infortune, le seul espoir de pardon qui reste aux rois quand ils ont lassé leurs peuples de leur puissance ; enfin, dans des jours plus modernes, elle hâta peut-être l'heure suprême de ce bon Clément XIV, le plus saint des philosophes du Vatican.

Et si l'on joint à ces grands traits tous les petits ruisseaux d'erreur qui serpentèrent dans les sociétés privées ; les per-

sécutions du quiétisme ; les fers de madame Guyon, à qui l'on ne devoit que de la pitié ; le scandale assis sur le seuil de Saint-Médar ; des curés tonnant dans leurs petits asyles, et bientôt dispersés comme la feuille de l'automne ; les magistrats arrachés au temple de la loi ; les pères, les enfans, les époux et les femmes, sans cesse aux prises sur des mots qu'ils n'entendoient pas ; les mourans appelant en vain à leur secours le pain consolateur ; le peuple furieux, chargeant d'opprobres le cercueil des morts ; enfin le trouble dans tous les foyers, la confusion dans les rues, l'indécence dans les temples, et Dieu même obligé de se cacher dans ses visites rémunératrices : ne conviendra-t-on pas, qu'aux poignards près, cette guerre sainte a fait autant de mal que ses antiques devancières ?

Jeunes encore, les serpens de ce fanatisme ne siffloient qu'à peine, lorsque les premiers rayons de la gloire de Louis XIV se jouoient à travers l'ombrage de l'olivier de la paix : l'Europe étoit tranquille, et cinq millions avoient attaché à la France Dunkerque, ce port toujours envié par les Anglois, et alors sacrifié aux profusions de Charles II. Tout prenoit un air de grandeur : Paris, en multipliant ses palais, se préparoit à usurper le nom de Babylonne, titre superbe, que l'exil des mœurs devoit sanctionner par la suite. Sous l'ascendant de Colbert, le génie de la France se ceignoit d'une écharpe plus riche : l'agriculture embellissoit les champs ; les arts enrichissoient les villes ; la munificence du Mécène nouveau alloit chercher au loin le savant, dont la paisible retraite est

rarement troublée par le souvenir des rois ; les sapins du Nord, façonnés sous le fer du charpentier françois, attachoient aux rivages du royaume les respects de l'Europe, et l'adulation écrivoit sur le diadème le solécisme latin d'une devise gigantesque et ridicule : *nec pluribus impar.*

Mais si la grandeur de ce règne commençoit, elle étoit déjà flétrie par l'orgueil de Louis XIV ; et (bizarre effet de la destinée, ou, pour mieux dire, éternelle leçon de la Providence !) tandis que la fierté superbe de ce roi s'annonçoit à l'Europe par l'éclatante vengeance de l'insulte faite à Créqui dans Rome, au même instant venoit au monde le plus cruel fléau de cet orgueil, et l'instrument de son humiliation profonde. Eugène voyoit le jour, et le ciel en lui préparoit

aux nations le dernier exemple des maux qu'attirent sur leurs têtes les injustes préventions des ministres: réflexion terrible, mais digne d'être offerte à la France en 1790. Supposons qu'Eugene fût né au sein d'un peuple libre, au milieu d'un empire où le mérite seroit tout, et la faveur rien; parmi ses égaux, dont l'œil perçant auroit pu lire ses destins futurs sur l'audace de son front, ou dont l'ame patriotique auroit au moins regardé la perte d'un de leurs frères comme une calamité publique; Eugène auroit fait l'ornement de sa patrie: il eût attaché la terreur de son nom aux destins de l'état, et la France compteroit un grand homme de plus, et le ressentiment, un grand homme de moins. Mais Eugène naît sous un roi despote, sous un ministre insolent; Eugène est perdu pour lui-même et pour

l'exemple du monde, et le jour qui l'exile est le signal de la mort pour un million d'hommes. O peuple françois! conservez-la donc, cette liberté que vous avez conquise; cette liberté, préservatif unique de ces époques meurtrières: et n'oubliez jamais, vous qui l'avez si patiemment et si long-temps éprouvé, que chaque minute de la vie du despotisme ressemble aux sourcils de Jupiter, dont le mouvement lance les fureurs, les désastres et la mort.

Les Turcs qu'Eugène devoit vaincre par la suite, pour apprendre à vaincre la France, désoloient la Hongrie; et le grand visir Coprogli poussoit ses conquêtes jusqu'aux bords du Raab. Louis XIV, qui ne respecta pas toujours les traités, y satisfit à cette occasion, en envoyant Coligny le battre à Saint-Gothard, et

forcer le sultan à la paix ; tandis que Beaufort, cet homme célèbre par les caresses des femmes de la halle, périssoit en ravageant les champs arides et brûlés d'Alger et de Tunis, et joignoit à sa réputation hasardée la réputation plus fausse encore du *masque de fer*, dont heureusement pour lui l'imagination de la Grange-Chancel l'a seul accablé.

Ces bluettes de guerres extérieures laissoient Louis XIV au repos ; il en usa, mais toujours en roi. L'aristocratie des nobles est aussi gênante pour le despotisme que pour la démocratie ; et sous un prince foible, le serpent de la féodalité auroit rejoint ses tronçons coupés jadis par la main politique de Louis XI. Le plus grand malheur de l'anarchie des lois, c'est que tout le monde veut faire la loi, et que la législature reste au plus fort.

Les temps de troubles sont des temps de paix pour l'ambition des grands : c'est alors qu'elle agit sans obstacle, qu'elle se fait des créatures parce que chacun a besoin d'appui, et qu'elle se crée des sujets parce que personne ne veut de maître ; et dans les jours de discorde, les seigneurs ressemblent aux habitans des rivages des mers, qui construisent leurs cabanes des débris des naufrages. La fronde avoit enfanté un essaim de petits oppresseurs, et les tours des antiques châteaux alloient se relever peut-être à la honte de l'humanité ; pour cette fois, la fierté de Louis fit au peuple le bien que le peuple n'avoit pas encore appris à se procurer lui-même. Il souffla sur ce nuage de petites autorités précaires, et les tyrans s'évanouirent : plus digne de louange dans ce bienfait, s'il ne l'eût pas

administré par des chambres de commission, les plus dangereux des tribunaux, ceux dont Louis XIV usa le plus souvent, et dont les despotes useront toujours, parce qu'ils sacrifient la justice à la certitude d'un jugement à leur choix.

Pour contenir mieux encore la noblesse et diminuer ses ressources, il licencia une partie des soldats, dont l'existence obscure ne l'alarmoit pas ; mais il conserva les officiers, dont l'autorité sur des hommes armés lui paroissoit plus dangereuse, et les incorpora dans sa maison militaire. Ainsi, sa politique y gagna de tenir sous ses yeux des hommes à craindre ; et son goût pour le faste y trouva son compte, en doublant l'éclat des alentours du trône.

Mais un des quart-d'heures de sa vie, où il sut s'élever au dessus de tout reproche, fut l'instant où son œil s'arrêta sur

sur l'administration de la justice, et fut effrayé de la longueur des procès et de la profondeur de ce gouffre de chicane, où le foible succomboit à la longue sous les inévitables coups du riche et du puissant. C'est ici que Louis XIV seroit vraiment grand, lorsqu'animé du désintéressement le plus noble, il s'entoure des magistrats les plus équitables et des jurisconsultes les plus éclairés, pour reviser et refondre les anciennes ordonnances, s'il s'étoit ressouvenu que les rois n'ont pas le droit de se mettre à la place des peuples pour créer les lois. De ce travail sortit l'ordonnance plus sage, mais non parfaite, de 1667.

Toutes les parties de l'administration sembloient en quelque sorte marcher ainsi vers la gloire sous l'ascendant de son génie ; le seul Louvois ne faisoit rien

encore, et l'ambitieux Louvois auroit voulu embraser le monde pour se rendre nécessaire. Anne d'Autriche avoit creusé sa tombe sous le dôme du Val-de-grâce, que sa main avoit bâti; et l'Europe, que son père, son époux et son favori avoient troublée, étoit en paix. Elle meurt; Philippe IV, son frère, la précède au tombeau. L'occasion est belle, et Louvois en profite. Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, pouvoit prétendre par cette mort au duché de Brabant, et aux comtés de Namur et de Hainault: on les réclame avec hauteur. Un accommodement pouvoit parer à tout. La cour d'Espagne, alors embarrassée du règne d'un prince enfant, y eût volontiers donné les mains; mais on ne daigna pas s'y prêter, ni même y entendre, et la guerre ministérielle fut résolue.

Qu'aujourd'hui, où le souvenir des victoires douloureuses de Louis XIV afflige autant notre humanité que notre philosophie ; qu'aujourd'hui, où nous avons vengé l'Europe, en détruisant les injurieux trophées dont cette idole des François esclaves étoit surchargée ; qu'aujourd'hui, enfin, où la nation plus grande que les rois, a délivré le monde de la terreur de sa puissance et de sa gloire, en exilant à jamais le spectre sanglant des conquêtes, en étendant son amour conservateur sur tous les peuples assez grands pour la voir sans jalousie et l'entourer sans la combattre ; on ne s'attende pas à me voir souiller la plume d'un François par le détail de tant de victoires que la justice n'honora point de sa présence. La main de l'homme libre se sècheroit en traçant les conquêtes de Louis XIV ; qui les

décrit de sang-froid, qui les lit avec plaisir, naquit pour servir les tyrans, ou pour l'être soi-même : et si la gloire d'Auguste fut transmise à la postérité, c'est que la liberté de Rome avoit précédé les Césars.

Quarante villes prises dans quelques jours, voilà l'horrible tableau sur lequel l'humanité m'ordonne d'étendre un voile ; voilà les exploits que le nom de Turenne n'excuse pas, et qui donnèrent le jour à ce distique monstrueusement servile, que Tacite et que Pline, s'ils vivoient de nos jours, mettroient en parallèle avec l'inscription de l'affranchi Pallas.

Una dies Lotharos, Burgundos hebdomas una,
Una domat Batavos luna : quid annus erit?

Ah ! la réponse est facile : il fut pendant un jour, pendant une semaine, pendant une lune, le fléau des humains ; s'il

eût complété l'année, il en seroit l'exécration.

L'effroi de l'Europe mit un terme à ces fureurs; la paix d'Aix-la-chapelle rendit sans effet le traité conclu entre la Hollande, la Suède et l'Angleterre, et des objets plus dignes des regards de l'homme s'offrent sur le grand théâtre de la France. Le canal de Languedoc ouvroit au commerce une porte de plus; et par ce projet sublime, que trois rois avoient pour ainsi dire regardé au-dessus de leur puissance; par ce projet, dis-je, aussi sagement conçu qu'incroyablement exécuté, un homme décuploit pour la France la commodité des mers. Riquet osoit plus que la nature; et sa main habile guidoit, à travers les précipices et les montagnes, les ondes de deux océans étonnés de se confondre. Quelle destinée différente!

Louis XIV, tout couvert du sang des Bourguignons, des Lorrains et des Flamands, et Riquet creusant le canal de Languedoc ! que l'homme est grand ! que le monarque est petit !

Je ne puis m'empêcher de me récrier ici contre l'injustice des hommes ; et cette injustice tient de bien près à l'ingratitude. Que l'on parle du canal de Languedoc, que l'on cherche l'époque de cette merveille de l'art, il n'en est pas un seul qui ne vous cite Louis XIV ; et le nom de Riquet ne se présente presque jamais sur les lèvres : quelle est donc cette aveugle manie d'ensevelir presque toujours ainsi la gloire des bienfaiteurs de l'humanité dans la pourpre des monarques de leur temps ? croit-on ajouter quelque lustre à ce monument superbe, en l'associant avec le nom d'un roi ? Ah ! dites simplement ;

c'est un homme qui le conçut, et qui l'exécuta ; et l'on ne pensera plus alors que le titre de roi puisse ajouter quelque chose à sa majesté. Nommez Riquet, et non pas Louis XIV; et songez, humains, que quand il s'agit de l'auteur d'un grand bienfait pour la terre, le nom d'un roi n'est qu'une date.

Je serai plus juste, ô Riquet ! seul, je te présenterai au respect de la postérité. Je dirai aux hommes de mon âge, à mes concitoyens : venez sous les voûtes de Malpas, sur le torrent de Rapduze, aux pieds des écluses de Beziers ; venez, et contemplez le génie de Riquet ; venez dans les magasins de Toulouse, de Montauban, de Bordeaux, et voyez les bienfaits de Riquet; venez dans le fisc public, calculez l'accroissement des deniers de la patrie, et voyez les services de Riquet :

....

et s'ils me demandent quel roi vivoit de ton temps, je leur répondrai, celui dont les armées embrasèrent le Palatinat; et c'est alors qu'ils béniront cet homme de ta race, dont l'éloquence consolida leur liberté, dont la fierté républicaine concourut à circonscrire la désastreuse ambition des rois, et qu'ils concevront qu'il est des hommes sur la terre dont le nom doit avoir le pas sur celui des souverains du monde.

Je n'ôte rien à Louis XIV, en rendant à Riquet tout ce que l'usage ridicule lui auroit ravi par degré; et le monarque, de son côté, s'occupoit alors d'un monument que l'humanité ratifieroit, si la philosophie en eût éclairé le projet. Je crois même que Louis, en fondant les *Invalides,* étoit mu par un fonds de sensibilité estimable. Récompenser de braves guer-

riers ; les arracher à la misère, où l'impossibilité du service et du travail les plongeroit bientôt ; adoucir enfin les derniers jours d'une vie, dont la force fut consacrée au service de la patrie: tel étoit, je veux le croire, le vœu de Louis XIV. Il ne manquoit à la réalisation de ce vœu qu'une direction sage; et dès-lors l'établissement des *Invalides* auroit été le seul où le succès de ce vœu se fût montré invraisemblable : mais Louis XIV ne raisonnoit guère, ou, pour mieux dire, Louis XIV dans tout ce qu'il a fait ne fut jamais occupé que de lui seul.

En effet, depuis quand l'esclavage est-il une récompense? depuis quand est-on à l'abri de la misère, quand l'on n'a que ce qu'il faut pour ne pas mourir? depuis quand enfin la vieillesse est-elle embellie par la privation de toutes les jouissances

de l'ame ? Voilà pourtant le triste sort auquel il condamna les habitans de ce dôme qui couvre les corps mutilés des défenseurs de la patrie.

Quel est le premier bien de l'homme ? la liberté. Quels sont les besoins de sa vieillesse ? la paix, le repos, les tendres soins, les caresses des siens, enfin l'aspect des lieux qui l'ont vu naître. Rien n'est plus honorable que le métier des armes ; mais de tous les états, c'est le plus esclave. Qui supporteroit le joug de fer appesanti sur les guerriers subalternes, si la magie de l'honneur n'engourdissoit les têtes qu'il écrase ? C'est cependant à ce joug insupportable que Louis XIV enchaîne jusqu'à la tombe, l'homme qu'il veut payer du sacrifice de sa jeunesse et de ses membres : nulle garnison plus triste, plus resserrée, plus monotone que cette bril-

lante caserne de la caducité. Ici l'austérité, les devoirs, la discipline, qui fatiguèrent son corps quand il avoit du moins les jouissances des sens pour consoler sa vie, poursuivent encore le soldat, qui n'a plus de l'existence que le sentiment intime de l'approche de la mort. Tout a fui pour lui : jeunesse, santé, plaisirs, illusions même de l'honneur. Ce boulet de canon qu'il affrontoit jadis dans le champ de bataille, n'enflamme plus son imagination; le courage vit, l'émulation est morte. Ses yeux se fixent sur la place qu'occupera son cercueil ; il l'engloutira dans quelques heures : elles sont un supplice ; elles ne lui offriront plus de couronnes.

On a de la peine à secouer l'antique préjugé qui met sur le compte d'une bienfaisance vraiment royale cet établissement si vanté; pourquoi? c'est qu'on ne met

point la vérité à côté de l'objet. Les *Invalides* furent l'ouvrage d'un grand roi ; il n'auroit jamais été celui d'un philosophe sensible : Auguste l'eût bâti, Marc-Aurèle l'eût abattu. Louis XIV fut comme les jolies femmes, coquettes dans leur printemps, dévotes dans leur automne. Un conquérant est dur, un dévot l'est plus encore : Louis XIV, en fondant les *Invalides*, ne fut point compâtissant ; il fut ce qu'il étoit, roi.

Que va-t-on voir aux *Invalides ?* quel objet de curiosité y attire les étrangers ? Sont-ce les généreux défenseurs d'une nation, que l'on y va contempler avec respect ? non ; ce sont ces superbes bâtimens, cette auguste basilique, ces peintures magnifiques, ces marbres précieux, cet air de grandeur enfin, que le génie de Louis XIV imprima sur les arts, que

l'on y vient encenser : il le prévit, et voilà ce dont il fut jaloux. Il connoissoit les hommes ; il savoit que les yeux sont les plus fourbes de tous les sens, et ce roi n'en vouloit qu'à l'imagination.

Avec de la sensibilité dans le cœur, il ne se fût point entouré de ces êtres infortunés, dont l'aspect devoit lui coûter tant de remords ; il n'eût point placé pour ainsi dire à ses côtés le déplorable reste de tant de millions d'hommes sacrifiés à ses guerres ambitieuses ; il n'eût pas enseveli des sommes immenses dans les fondemens de cet édifice, dont le faste orgueilleux contraste monstrueusement avec l'indigence des vieux soldats qui l'habitent : avec de la sensibilité dans le cœur, ces sommes mieux employées auroient doublé leur traitement. Loin de les rassembler en corps, de les attrister par

le spectacle journalier des souffrances de leurs camarades, de les forcer à vivre isolés au milieu de leurs semblables, dans l'âge où le cœur refroidi ne se choisit, ne se fait plus d'ami; il les eût renvoyés dans leurs villages, dans leurs chaumières, riches des trésors qu'il épuisa pour leur bâtir un superbe tombeau. C'est là qu'ils auroient retrouvé des mains caressantes pour les servir, des cœurs pour les aimer, des larmes pour laver leurs blessures; c'est là que leurs travaux passés, que leurs membres tronqués, que leurs cicatrices honorables auroient encore tourné au profit de la patrie, en répandant un enthousiasme sacré dans la jeunesse des campagnes; c'est enfin là qu'ils auroient trouvé tout ce qui fait le charme du vieillard, la douce réminiscence des antiques liaisons, le respect des jeunes gens,

la considération des alentours, et ce besoin de l'âge, de parler et d'être écouté. Quand on a la philosophie de la sensibilité, c'est en embellissant le soir de la vie que l'on récompense l'homme du sacrifice de ses beaux jours. A Rome, on n'incarceroit pas les vétérans ; ils alloient honorer leur berceau du spectacle de leur gloire : mais les récompenses d'un monarque et d'une république ne sont pas dispensées par le même esprit.

Cependant les arts et les sciences marchoient à grands pas vers la perfection. L'observatoire s'élevoit et la méridienne étoit tracée : les jeunes peintres trouvoient un hospice et des modèles à Rome, les grands artistes de l'Europe, des admirateurs à Paris ; les savans, des récompenses près de Colbert ; Boileau, des vers serviles et sonores, pour chanter le passage du

Rhin ; les grecs et les latins, des imprimeries pour les faire revivre, et pour la première fois un dauphin de France, des maîtres dignes de former des rois. Mais en même temps les manœuvres sourdes du despotisme se multiplioient ; la liberté individuelle s'éteignoit par degrés, la bastille se peuploit ; et les vengeances particulières, les haines et les préventions de famille, et plus souvent encore les projets du libertinage effréné, concentroient dans le sein des sociétés privées les scènes d'oppressions que le ministère représentoit en grand ; et les lettres de cachet, comme toutes les denrées d'injustice, commençoient à trouver de ces acheteurs dont l'or d'iniquité devoit depuis imprimer tant d'avilissement sur ces ordres arbitraires, autant inconnus des rois que funestes aux peuples, et dont le seing cessoit

d'être

d'être royal par les mains qui l'apposoient.

C'est ici le lieu de consigner une anecdote peu connue, peu faite peut-être pour la majesté de l'histoire, si l'histoire n'étoit faite pour éclairer les hommes sur les abus des agens du pouvoir ministériel, et pour les prévenir contre le retour des dangers grands et petits de ce pouvoir.

Un jeune homme de qualité (comme on parloit alors) aime la fille d'un riche négociant de Nantes; le père de ce jeune homme, chargé des honneurs militaires, n'a que ce fils, objet de sa tendresse, et ne peut lui laisser après lui que le souvenir de ses vertus et d'un patrimoine honnête dissipé dans les camps. L'alliance du négociant ne révoltoit point ce père sage; mais sa belle-sœur, tante maternelle du jeune homme, maîtresse d'une fortune immense qu'elle destinoit à ce neveu,

dévote, noble, fille et vieille, ne vit pas, comme on le pense bien, par les yeux de l'égalité. Le projet seul de ce mariage lui parut un crime punissable ; et pénitente de l'évêque de Chartres, la proposition de nommer sa nièce, la fille d'un père malheureusement janséniste, lui parut une monstruosité que de longs supplices ne pouvoient expier. L'amour a ses insurrections ; celle du jeune homme fut marquée, et la dévote déclara formellement au père que le don futur de sa fortune étoit attaché à la clôture de son fils.

Le père, foible par bonté même paternelle, se laissa séduire. Madame de Maintenon régnoit alors. La dévote fit retentir à son oreille le nom de jansénisme ; la lettre-de-cachet fut la réponse : la dévote l'obtint, elle en auroit obtenu mille. Elle est remise entre les mains de deux araignées

de la police ; le jeune homme est arrêté, chargé de fers, et l'on chemine vers les îles Sainte-Marguerite.

A Valence en Dauphiné la fatigue arrête les voyageurs ; on se couche, les sbires s'endorment: le jeune homme veille; on dort peu, quand on est persécuté. Il se lève. Le temps presse, celui de s'habiller peut le perdre ; il fuit nu ; laisse, en s'échappant, la porte de la chambre entrouverte; il descend, il est sauvé.

Dans la même nuit un jeune barbier également voyageur, couché dans la chambre voisine, se relève, descend dans la cour pour quelques besoins ; remonte à tâtons : la porte entrouverte le trompe ; il entre, et à moitié endormi se couche par mégarde dans le lit que le jeune homme vient de quitter.

La nuit est près de finir ; les sbires

Universit...

s'éveillent ; quel est leur surprise à l'aspect d'un visage inconnu ! mais leur prisonnier est sauvé ; leur place est perdue : le hasard leur offre un remplacement ; rien de si simple que d'en profiter. Quand on fait ce métier-là, on n'est pas payé pour avoir des notions saines de la justice. On réveille le jeune Barbier ; il croit rêver : ce sont des habits plus riches que les siens qu'on lui présente ; il trouve le rêve agréable, il s'habille. Sa toilette finie, on lui présente des gants un peu durs ; il se réveille alors, veut crier : soin inutile ; un mouchoir lui ferme la bouche. On le porte dans la voiture, et par précaution on ne s'arrête plus jusqu'au fatal château.

Le maître sbire s'offre au gouverneur, lui présente l'ordre : c'est le marquis tel, fils du comte tel ; mais quel malheur, monsieur, la tête lui a tourné en route ;

sa forte manie est d'oublier son nom, son rang, et de se croire barbier. — On en aura soin ; voilà votre décharge. Le malheureux entre ; on le plonge dans un cachot. On le croit fou, on l'y oublie ; c'est dans la règle : mais l'on n'oublie pas de recevoir exactement la forte pension que fait la dévote pour opprimer son neveu ; c'est dans la règle encore.

Les sbires de retour à Paris, pour achever de se mettre à couvert, n'oublient pas de rendre compte au père de la prétendue folie de son fils ; et voilà les jours d'un malheureux père empoisonnés, un innocent dans les fers, des sbires bien payés, une dévote contente. Que de biens procure une lettre-de-cachet !

Cependant le jeune fugitif avoit couru chez le commandant de Valence, dont il étoit connu ; il lui avoit conté son aven-

. . .

ture. Il en avoit été plaint, en avoit reçu de l'argent et des habits, et ne voulant reparoître devant son père que quand il auroit fait quelqu'action digne de le réconcilier avec lui, part pour l'armée alors en Italie, s'engage dans un régiment, s'y distingue par sa conduite, y devient Officier, et au bout de quelques années se fait connoître du maréchal de Villeroi, s'ouvre à lui, l'intéresse, en obtient la promesse de le rétablir dans l'estime de son père, et suit ce général à Paris.

Le lendemain de leur arrivée est le jour que le maréchal choisit pour le conduire à son père. En attendant, le jeune homme va le soir souper avec quelques camarades. En regagnant seul l'hôtel du maréchal à une heure après minuit, il rencontre au carrefour de Bussi un homme vivement pressé par quelques brigands; il met l'épée

à la main, tombe sur ces malheureux, les disperse, se présente à l'homme qu'il vient de délivrer et lui propose son escorte pour l'accompagner: il est accepté autant par reconnoissance, que par curiosité. La nuit étoit sombre. Ils arrivent à la porte d'un hôtel que le jeune homme croit reconnoître. On le presse d'entrer; il s'étoit trop avancé pour refuser: on entre, des flambeaux paroissent; que voit-il? son père; oui, son père qu'il venoit d'arracher à la mort.

Quel moment pour tous les deux! L'explication fut aussi vive que tendre; mais chaque mot qu'ils se disoient étoit une énigme pour eux. Enfin la nuit s'écoule; en pareil cas les heures sont des minutes. La dévote est avertie; elle accourt fort en colère de ce que son neveu a eu l'insolence de ne pas aimer la prison, de pré-

....

férer d'être utile à la patrie et de sauver la vie de son père, à l'honneur d'obéir à une lettre-de-cachet. Le maréchal de Villeroi arrive ; il découvre tout ce que la modestie du jeune homme lui avoit fait taire jusqu'alors : le père enchanté l'embrasse, et la dévote frémit.

Mais quel est donc le prisonnier complaisant qui veut bien figurer ainsi aux îles Sainte-Marguerite ? Les sbires sont appelés : ils veulent nier ; cinq ans s'étoient passés. On les effraie ; ils avouent tout.

On tire enfin le malheureux barbier de son cachot, mourant, brisé des coups qu'on lui distribuoit pour le guérir de sa prétendue folie. Qu'arriva-t-il ? L'histoire fit deux jours l'entretien de Paris. La dévote ne voulut pas donner le moindre dédommagement à cet infortuné, mais le jeune homme s'en chargea ; les sbires

en furent quittes pour la peur ; le gouverneur ne fut pas puni pour ses traitemens injustes envers son prisonnier : on rit de l'aventure, et les lettres-de-cachet pullulèrent.

Les événemens de ce règne qui s'amoncellent et courent comme les eaux d'un torrent, amènent le lecteur à l'époque de cette guerre désastreuse, monument éternel de l'insatiable orgueil de Louis XIV ; je veux dire, la conquête de la Hollande. Au moins cette entreprise, à la mort de Philippe IV, avoit un prétexte ; celle-ci n'en eut point : Louis XIV la commença en pirate, et le prince d'Orange la finit en brigand. Le combat de Saint-Denis est un de ces crimes de lèse-humanité, dont les couronnes ne cachent pas la flétrissure.

On est forcé de faire une réflexion bien

humiliante pour Louis XIV. Il étoit aimable ; il avoit reçu du ciel tout ce qu'il falloit pour plaire, beauté, génie, sagacité d'esprit, bonté, affabilité même, quand il oublioit de faire le roi ; et Louis XIV fit si bien, que toute l'Europe sous son règne, à ses yeux, lui préféra l'homme le plus sombre, le plus farouche, le plus tyrannique peut-être qui jamais ait existé ; ce Guillaume de Nassau, à qui la nature avoit tout refusé, tout, jusqu'à l'amour de la grandeur : et pourquoi ? parce que Louis XIV eut l'air d'être l'oppresseur des hommes, et Guillaume leur vengeur. Et tel est vraiment l'attachement tacite des humains pour la liberté, que l'on préfère le tyran odieux qui venge, au tyran aimable qui opprime.

Ce Guillaume, dont on a loué les défaites comme on loue les victoires, sortoit

d'une maison formée pour être tout ensemble la terreur de la tyrannie des rois, et de la liberté des peuples. Guillaume ne démentit point l'ascendant de son sang; et politique oppresseur de la Hollande et de l'Angleterre, il fut encore le ver rongeur attaché par la providence aux lauriers despotiques de Louis XIV. La haine sépara leurs cœurs comme la fortune sépara leurs succès. Louis XIV, avec toute l'âpreté d'un bonheur insolent, ne se lassa point de le vaincre; Guillaume, avec toute l'opiniâtreté de l'infortune courageuse, ne se lassa point de le poursuivre.

Le site de la Hollande flattoit l'appétit de Louis XIV. Bornée par les deux mers, les Pyrénées et les Alpes, la France sembloit réclamer le cours du Rhin pour parfaire sa vaste ceinture; et cet arran-

gement fortuit de la nature sembloit un droit à Louis XIV pour outrager la nature. La Hollande, par sa liberté même, gênoit son amour-propre ; le voisinage d'un peuple libre est une offense pour les rois ; et l'idée d'humilier ce Batave, dont l'insurrection avoit humilié Philippe II, amusoit sa chimère.

Enfin il partit, et le ravage avec lui. Depuis 1672, jusqu'en 1678, la victoire, à sa voix, couvrit de son aile funèbre les champs fortunés qui séparent l'Escaut des bouches du Texel ; les feux dévorans de la guerre calcinèrent les rives fleuries et du Rhin et du Neker ; le Doubs vit son onde paisible souillée du sang des combattans, et le sable du Roussillon se couvrit des débris des lances espagnoles, tandis que sur les mers et du Quêne et Vivonne ensevelissoient sous les ondes Ruiter et sa fortune.

Que de noms malheureusement célèbres se heurtent dans ce moment dans les fastes de l'Europe ! vous seuls infortunés soldats, plus grands que tous ces hommes, parce que vous vous battez du moins sans ambition, infortunés soldats, vous restez ignorés : on compte vos tombeaux, et non pas vos exploits. Amis, consolez-vous de cette obscurité ; le nom du guerrier que proclame la victoire, est rayé par l'humanité de la liste des hommes.

D'un côté, Turenne, Condé, Luxembourg, d'Orléans, Créqui, Schomberg : de l'autre, ce brave et malheureux Charles V de Lorraine, souverain sans états, mais prince sans défauts, le seul des hommes peut-être digne d'être le père du bon, de l'excellent Léopold ; ce vieux Caprara, qui comptoit ses années par des campagnes, héritier de la gloire de

Piccolomini son oncle; ce fameux Montécuculli, à qui le déplorable boulet de Saltsbac enleva la gloire de se mesurer contre un rival digne de lui.

Et cependant il règne dans cette guerre, dans la manière dont elle est entreprise, dont elle est continuée, dont elle est célébrée, une petitesse incroyable; tout y est ridicule, tout y est spadassin, tout y est matamore : c'est Louis XIV qui rassemble la plus formidable des armées, pour vaincre des bourgeois qui ne pensent point à se défendre; qui traîne après lui une artillerie terrible pour forcer des villes qui n'ont point de murailles; qui accumule un trésor prodigieux pour corrompre des gouverneurs de places qui n'ont point de garnison.

Au milieu de toutes ces forces, il trembloit encore, quoique le perfide

Louvois eût fait acheter par-dessous main toutes les armes des Hollandois, afin de pouvoir les tuer plus à son aise; Louis XIV ne se crut sûr de sa conquête qu'en s'associant l'Angleterre et deux petits évêques d'Allemagne. Une médaille frappée à Amsterdam, un mauvais portrait du frère obscur d'un magistrat hollandois, sont les graves injures qui arment les deux plus puissans empires contre le plus petit état de l'Europe. Ces pauvres Bataves, ils viennent en tremblant lui demander où est le tort qu'ils lui ont fait, quelle réparation il exige. Eh! bonnes gens, vous êtes libres, vous êtes riches; voilà vos torts : Louis XIV est orgueuilleux, et Louvois insolent; voilà leurs droits.

La plus aimable, la plus vertueuse des femmes, porta seule, pour ainsi dire, la punition de cette guerre injuste. Henriette

d'Angleterre, si digne du sang des Stuart, par ses passions douces et sa mort violente, avoit négocié entre son frère et son beau-frère la perte de la Hollande. Les pas mystérieux de cette séduisante ambassadrice s'étoient dérobés à la politique curiosité des cours, dans le nuage de pourpre et d'or, dont l'environna Louis XIV, en l'accompagnant jusqu'à Calais. La magnificence, la sumptuosité, le luxe le plus désordonné marquèrent ce voyage célèbre ; et c'étoit par les fêtes et les plaisirs qu'il se préparoit à désoler le monde. Henriette revint en France avec le traité, et malheureusement avec ses charmes. Ces charmes vraiment immortels, parce que l'esprit les empêchoit de vieillir, et que la vertu les empêchoit de se flétrir, avoient-ils trop fortement intéressé Louis? Philippe d'Orléans avoit-il

toute

toute l'atrocité de la jalousie, ou le chevalier de Lorraine avoit-il toute la scélératesse d'un courtisan ? Ces trois points d'histoire sont encore un problème : mais une vérité cruelle, c'est qu'Henriette périt en peu d'heures, de la mort la plus douloureuse. A son instant suprême, tout ce qui l'entouroit oublia la fille et la sœur des rois, pour ne pleurer en elle que la plus digne des femmes. On n'envia point à la mort cette beauté qu'elle détruisoit, cette grandeur qu'elle brisoit ; il est juste que souvent elle donne de ces leçons : ce n'étoit point la princesse, c'étoit Henriette qu'on lui redemandoit.

Enfin la guerre, ou, pour parler plus raisonnablement, le voyage de Louis XIV en Hollande commença. Dans cette entreprise, il n'y eut de réel que le faste de Darius et la folie d'Alexandre. Ce passage

du Rhin, si fort au-dessus, disoit-on, du passage du Granique ; ce passage du Rhin, éternelle flétrissure des vers de Boileau, est de tous les mensonges de la gloire le plus inepte et le plus insolent. Quels énormes dangers à vaincre ! quels terribles hasards à affronter ! un fleuve presqu'à sec, que cent mille hommes passent au gué, et deux mauvais régimens sans canons, sans armes et peut-être sans courage, pour les en empêcher ! et voilà pourtant, quand on est entouré de flatteurs, comme on remplit l'univers de sa gloire.

Dans une guerre où l'on n'a personne à combattre, il ne se trouve point de fautes à faire ; mais il s'y rencontre souvent des cruautés à commettre, quand les grands n'ont pas l'humanité d'être sobres. Le Rhin se traverse ; le malheureux petit groupe de Hollandois posté sur le rivage,

met bas les armes et demande la vie ; et le duc de Longueville à moitié ivre leur répond par un coup de pistolet. Le ciel fut juste : c'est un assassinat ; les bourreaux ne l'eussent pas vengé, et c'est lui qui s'en charge. Les Hollandois reprennent leurs armes, font une décharge, et Longueville est tué. Ils passèrent presque tous au fil de l'épée, et la brutalité d'un grand coûta la vie à quelques centaines d'infortunés.

On pénètre enfin jusqu'aux portes d'Amsterdam. Louis XIV jusque-là n'a vaincu que des fuyards : il rencontre deux hommes ; et Louis XIV et ses cent mille soldats vont fuir à leur tour.

Ici se présente pour un peuple libre la plus profonde des leçons ; le peuple hollandois poignardant, par amour de la liberté, l'unique défenseur de sa liberté,

le grand pensionnaire de With. Louis XIV étoit aux portes d'Amsterdam ; et le plus grand ennemi de la Hollande n'étoit pas Louis XIV. Jean de With avoit le caractère républicain, propre à sa patrie, c'est-à-dire, la haine des maîtres et l'amour de la paix. Il avoit tout osé pour éteindre le stathouderat, et la jeunesse de Nassau le favorisoit ; il avoit tout tenté pour décider à la paix, et les succès de Louis en démontroient la nécessité. Sans doute il importoit plus à la Hollande d'acheter l'extinction du stathouderat par une paix onéreuse avec la France, que de repousser la France en se soumettant au stathouderat. On prit le plus mauvais de tous les partis. Quand le peuple tremble pour sa liberté, le véritable républicain est souvent celui qu'il abandonne pour l'homme ambitieux. Pourquoi ? parce que celui-ci,

sous des paroles flatteuses, lui montre des ressources qu'il n'a pas ; et que celui-là, sous des vérités dures, lui cache les ressources qu'il a. La paix sauvoit la liberté, quelque intolérables que fussent les conditions de Louis XIV ; de With, qui la conseilloit, fut massacré. La guerre étouffoit la liberté, parce qu'il falloit un stathouder pour la soutenir, et Guillaume en obtint la place : aussi, depuis cette faute, la Hollande n'a-t-elle joui que d'une liberté morcelée. Peuples libres, qui que vous soyez, si vous voulez en pareil cas sauver votre liberté menacée, suivez toujours les conseils des hommes qui flatteront le moins votre enthousiasme.

Quand on lit les détails de cette paix entamée et rompue sous les murs d'Amsterdam, on ne sait ce qui mérite le plus d'indignation, ou de l'insolence de Lou-

...

vois, ou de l'extravagante ivresse de la prospérité de Louis XIV. Les députés se présentent, long-temps éconduits, long-temps repoussés. Louvois ose leur faire acheter par le mépris de l'attente, l'outrage et la lâche raillerie que sa bouche leur prépare ; il les fait gravir sous le poids de l'insulte, jusqu'au trône du conquérant qui les opprime. Là, c'est vingt millions qu'on leur demande ; c'est la majeure partie de leurs places que l'on veut qu'ils cèdent ; c'est leur religion qu'il leur faut abandonner ; c'est enfin leurs mains chargées de fers que l'on veut forcer à graver sur le métal, l'image de leur oppresseur, comme le restaurateur de leur liberté : le courage du désespoir devoit être leur unique réponse ; elle la fut. Guillaume est l'astre tutélaire vers lequel tous les regards se tournent ; il est nommé général

de la république. Les digues sont rompues ; les flots de l'océan volent au secours des humains outragés ; et pour la seconde fois, les mers vengent le Batave de l'arrogance des rois.

Il fallut fuir, pour n'avoir su ni vaincre ni faire la paix ; et Louis XIV eut bientôt pour ennemis tous ses voisins : car on peut mettre de ce nombre les peuples qu'on soudoie pour les empêcher de combattre ; tels étoient l'Angleterre et la Suisse. Les profusions de Charles II vendoient à la France la neutralité de Londres, et l'avarice des Suisses écartoit les secours nécessaires à la Franche-comté. Quatre armées à stipendier, des peuples à acheter, des monumens menteurs à édifier, et les faveurs de Montespan à salarier ; voilà ce que *Dieu-donné* coûtoit à son peuple, tandis que les plaines de Senef se cou-

....

vroient de morts, que les murailles de Besançon s'écrouloient, et que le Palatinat, l'Alsace et la Lorraine étoient la proie des flammes.

C'est ainsi cependant que Turenne désignoit sa place parmi les mausolées des rois ; il s'en approchoit à travers les incendies que sa tranquillité guerrière croyoit sans doute utiles. On a loué Turenne d'avoir été le plus grand capitaine de son siècle ; il faudroit le louer plutôt d'avoir eu le cœur assez bon pour qu'on lui pardonnât sa gloire. Ce fut un héros ; Louvois le haït, et les peuples le pleurèrent : voilà l'éloge de Turenne, et l'épitaphe qu'il falloit mettre sur sa tombe.

Le marbre de Saint-Denis la couvre : sa cendre confondue parmi les ossemens des rois, en a contracté l'inutile majesté. Les siècles s'écrouleront en silence sur ces

trophées pompeux, funèbres dais de quelques grains de poussière, et l'humanité n'aura rien acquis au frottement des âges sur tant d'urnes orgueilleuses. Un simple gazon couvre les dépouilles de Jean-Jacques, et de ce sarcophage agreste s'est élancé sur le globe le génie de la liberté. Les peupliers d'Ermenonville ont desséché les lauriers de Louis XIV, et le deuil de Franklin s'est étendu sur les champs ravagés par Turenne. Ils ont, pendant leur vie, appris à leur cercueil l'art de parler aux humains ; et quand le temps aura détruit Saint-Denis et ses pompes, la félicité de l'univers sera la tombe auguste où l'humanité viendra révérer encore les restes de Rousseau.

Les ennemis de Louis XIV se multiplioient : c'étoit peu d'en avoir aux champs de Mars, le sort lui en réservoit aussi

dans ses opinions ; le fier Odescalchi montoit sur le trône de Saint-Pierre, et préparoit à son esprit entier l'épreuve des contradictions. Les grands hommes de l'Italie moderne semblent n'avoir hérité des antiques Romains que le goût de la domination ; un prêtre assis au capitole croit que le sceptre du monde est encore appendu contre ses murs, et, sans se souvenir que l'ombre de Caton l'environne, marche au despotisme, sinon par l'oubli des vertus, au moins par le vieux secours de la politique. On s'étonne souvent que la religion chrétienne se soit dégradée dans les pontifes, à mesure qu'elle s'éloigne de son berceau ; mais c'est que les pontifes, en descendant les siècles, s'éloignent d'autant de l'esprit de Rome ancienne. La morale de l'évangile, inculquée dans le cœur d'un Romain généreux,

devoit en faire le premier des humains, et l'influence de la grandeur romaine n'est point indifférente à la grandeur céleste que l'on reconnoît dans les Paul, les Augustin, etc. Si l'ambition, l'orgueil, la ruse, la politique et le fanatisme se gravent insensiblement sur le front du Vatican, c'est que le temps, par degrés, efface également dans Rome les images des Ciceron et des Thraséas. Les Romains, en se laissant glisser du faîte de leur antique splendeur, dégradés d'abord par les vices, humiliés ensuite par vingt nations, dont la barbarie brisoit avec fracas les fers dont ces superbes vainqueurs avoient surchargé le monde ; ces Romains contractèrent à la longue le caractère des peuples foibles, la profonde dissimulation. Il ne reste plus rien de ce peuple-roi : le fer en moissonna la majeure partie ; le

croisement des races a peu à peu effacé le reste, et dans le vrai, les Italiens de nos jours sont un peuple nouveau, né du mélange de tous les sangs de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; et ce mélange, qui par degrés dénatura chez eux le caractère primitif, composa le leur de cette finesse, de cette duplicité, de cette défiance, de cette jalousie, de cette vindication, qui les distinguent.

Que l'on jette un coup-d'œil sur l'univers, on verra que partout les grandes révolutions chez les peuples, ou les fortunes étonnantes de quelques individus, ont été l'effet de quelque passion de l'ame; c'est ou la générosité, ou l'amour de la gloire, ou celui de la patrie, ou plus souvent encore les crimes d'éclat, qui tirèrent ou les nations ou les héros de la poussière. Au contraire, dans l'Italie moderne,

où les calculs de l'esprit, où les crimes obscurs amenèrent seuls les changemens, c'est le sol des conjurations. La ruse et l'astuce sont les bases des constitutions de tous les états ultramontains : c'est à la ruse que les Médicis ont dû les rênes de la Toscane. Venise est en grand ce qu'un Italien est en petit. Le gouvernement de Saint-Marc aime sa république, comme un Napolitain aime sa maîtresse ; il l'entoure d'argus, d'espions, de délateurs, et c'est à coups de stilet qu'il écarte les téméraires qui l'osent fixer.

Ce goût de politique devint un besoin pour le siége de Rome plus qu'ailleurs. La permanence de la chaire de Pierre n'étonne pas ; Dieu n'a pu nous tromper : mais ce qui étonne, est la longue durée d'un empire qui n'a pour fondement que l'opinion. Les papes ont eu l'art de rendre

le culte le point central de toutes les passions humaines ; pendant sept à huit cents ans, il n'en est pas un seul qui n'ait joint par un chaînon de plus, le temporel au spirituel. Cela n'a pu se faire que par une progression de politique incroyable ; et cela ne peut durer que par une continuité possible de politique : et voilà pourquoi l'on verra toujours plus de pontifes italiens que d'étrangers. Le sacré collége le sent à merveille : il ne faudroit peut-être que cinq ou six papes françois de suite, pour que l'empire des clefs fût réduit à sa véritable essence.

Odescalchi eut la finesse de sentir que le seul moyen de garantir la thiare de l'ascendant de Louis XIV, étoit de l'irriter : en obéissant à toutes ses volontés, c'étoit faire à Louis XIV autant de serviteurs qu'il y avoit de prêtres en France ;

mais en lui résistant, c'étoit lui faire, dans son royaume, autant d'ennemis qu'il y auroit de prêtres enchaînés par la force de l'opinion au trône de Rome. Nulle cour n'a mieux connu l'axiome de diviser pour régner, et l'art de flatter les passions de certains hommes pour s'en faire des appuis ; et je ne serois point surpris que par la suite peut-être, les papes n'affectassent la philosophie, pour reconquérir ceux-là même, que la philosophie leur auroit arrachés.

Le droit de régale fut l'armée d'Innocent XI pour combattre Louis XIV. Rien n'est si comique que cette manière de batailler : les évêques excommunient de leur côté, et le pape de l'autre ; et comme les uns et les autres se disent le droit d'excommunier, on ne sait pas trop dans tout cela quelle est la bonne excommunication.

Le parlement rend des arrêts, le pape les fait brûler par l'inquisition. Au milieu de ces troubles, on parle d'un patriarche; on s'imagine qu'Innocent XI doit trembler. On agite de ne plus porter les annates à Rome; l'assemblée du clergé promulgue quatre propositions qui anéantissent l'infaillibilité du vicaire de Jésus-Christ: on le croit perdu. Eh! pauvres humains, vous vous briserez toujours contre l'homme artificieux. On le croit perdu : il caresse les jansénistes, et le voilà plus puissant que ses ennemis. Ses successeurs, suivant leurs intérêts, flatteront le parti contraire, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les peuples soient devenus assez nerveux, pour que les pouvoirs qu'ils placent à leur tête puissent se passer, ou, ce qui vaudroit mieux encore, se rire de ces petits manèges.

Si l'on plaint Louis XIV d'avoir pris parti dans des querelles de théologie qu'il n'entendoit pas ; si, avec plus de raison encore, on le blâme d'avoir mis toute l'Europe en feu, et d'avoir doublé les moyens de destruction, en hérissant les armes de bayonnettes meurtrières et les villes de fortifications formidables ; si on lui reproche, avec justice, d'avoir enseveli le fruit des sueurs de son peuple, dans cette foule de palais inutiles, honte éternelle des souverains du monde, et dont les murs épais les séparent du cœur de leurs sujets, sans les séparer du jugement des hommes ; si, prouvant par la suppression des charges de connétable et de colonel-général de l'infanterie, combien la tyrannie lui paroissoit odieuse quant à lui-même, on le haït encore plus d'avoir été despote pour les autres ; si, fondateur

du luxe en France, par sa manie de protéger toutes les branches de commerce relatives au faste, la compagnie des Indes, les Gobelins, les glaces, les carosses, il prépara la destruction des mœurs: l'humanité lui rend tout son amour quand elle le voit poursuivre le duel avec rigueur; et comme le duel, qui faussement se décore du nom d'honneur, n'est fondé que sur la fierté et l'orgueil, le nom du monarque le plus fier et le plus orgueilleux ajoute un poids de plus à la proscription de ce monstre.

On enchaîne les hommes, souvent on étouffe leurs vertus; mais les vices sont indomptables, quand les préjugés les défendent. Le duel existe encore; il existera long-temps; et chez les François ce monstre le plus vivace de tous, succombera le dernier sous les efforts de la phi-

losophie et de la liberté réunies. Il naquit avec les lois antiques, et ne périra point avec elles.

Qui le croiroit ? dans ce siècle de lumières, où nous comptons avec joie tous les degrés qui nous éloignent des préjugés honteux tant reprochés aux âges d'ignorance, le duel nous a fait faire à lui seul un pas de plus vers la barbarie ; à son égard la pointilleuse et grossière susceptibilité de nos ancêtres, étoit plus éclairée que la nôtre. Le duel sans doute étoit toujours un crime, parce que rien ne peut changer la loi de la nature ; mais du moins ce crime étoit revêtu pour nos aïeux d'une sorte de consécration auguste, et contractoit toute la solidité de la justice aux regards de gens peu faits à distinguer la raison d'avec la force. Il falloit réclamer la loi ; seule elle avoit le droit d'accorder le

champ : il étoit possible que la flétrissure qu'elle attachoit au vaincu, retînt, effrayât l'homme assez pervers pour méditer une prétention injuste ou un outrage sans fondement. L'attache du monarque étoit nécessaire aux combattans, et sa présence ennoblissoit leur aveugle fureur. Ils n'avoient pas même en apparence à redouter l'indignation du ciel, puisque les ministres des autels s'asservissoient à la règle générale. Qu'à l'égard du duel, on compare maintenant nos pères avec nous : frein aux projets des méchans, soumission à la loi, respect au monarque, tranquillité envers Dieu, voilà pour eux ; qu'exigeroit-on de plus du peuple le plus instruit? Mais nous, la philosophie nous a appris que le duel est un monstre dans la nature ; ils ne s'en doutoient pas, et nous le savons : les lois le proscrivent, et nous

bravons les loix : le monarque jure de le punir, et nous rions de son serment. Loin que la flétrissure s'attache au vaincu, l'estime publique est le partage égal et du vainqueur et de celui qui succombe. Tel qui commet et tel qui reçoit l'outrage, dès qu'ils se sont battus, rentrent au même degré dans la faveur de l'opinion. Ainsi dérision de la loi, insulte au prince, confusion du juste et de l'injuste ; voilà pour nous : et n'est-ce pas ainsi que l'on se représente les peuples ignorans et barbares ?

Lorsque malheureusement un préjugé résiste à la loi et à la nature qui parle plus haut qu'elle, il faut peut-être armer un préjugé nouveau contre un préjugé antique. C'est dans le militaire surtout que l'abus du duel révolte plus, parce qu'un préjugé n'excite jamais tant d'indignation, que quand il se glisse à côté de grandes

vertus. Le moment est venu de commencer à le déraciner. Que l'on apprenne aux jeunes militaires, qu'ils se doivent tout entiers à la Nation, à la Loi et au Roi ; que, dès-lors leurs bras et leur vie cessent de leur appartenir ; qu'en entrant dans un corps, l'honneur de leurs camarades est un dépôt sacré qu'on leur confie, et qu'ils ne peuvent garder que par les mœurs et les égards ; que le champ de Mars est l'unique théâtre où les lauriers se fertilisent et où la gloire se dispense, et que dans tous les temps la renommée ne data les fastes des guerriers, que par les batailles et jamais par les duels. Alors imbu de ces principes, puisés dans l'éducation première, que l'on passe de la théorie à l'application : qu'on leur fasse éprouver que, où les mœurs sont pures, l'insulte n'a point d'accès ; qu'elle n'est la com-

pagne que du jeu, de la débauche et de l'intempérance, et que l'honnêteté personnelle est la sauve-garde qui défend à l'outrage d'approcher. Prouvez-leur ensuite que, forcés de vivre ensemble sous les drapeaux qui les enchaînent, trop nombreux pour n'être pas divisés par la diversité des caractères, c'est au respect réciproque à remplacer l'amitié qui ne peut joindre ; et que la jalousie, l'envie, la prééminence s'enfuient facilement devant l'amour du devoir, seul maître des révoltes du cœur. Qu'on les accoutume insensiblement à se regarder comme une famille de frères, qui se doivent protection, secours, estime et déférence ; et non comme un troupeau de tigres toujours prêts à se déchirer, et dont l'œil sanglant se mesure et se désigne l'un à l'autre comme autant de victimes.

. . . .

Peut-être, et dans les commencemens surtout, se trouvera-t-il encore quelqu'infracteur à la loi, quelque perturbateur de l'honneur de ses camarades: alors qu'on soit inexorable. Qu'on le retranche de la liste des guerriers; qu'il aille loin d'eux chercher dans les salles d'escrime, ou dans les infames divans de la débauche, des plastrons à son humeur assassine; que l'estime s'attache toute entière à celui dont le mépris a repoussé l'outrage: mais qu'alors, à la face de ses compagnons d'armes, on lui montre la couronne qui l'attend dans les alarmes de la guerre, et qu'il apprenne que s'il est de la gloire de tous d'y prétendre, lui seul a contracté, par l'injure qu'il reçut, l'obligation de la conquérir.

Cependant, pour un beau mouvement de l'ame dans Louis XIV, on y en dé-

couvre malheureusement mille petits et puériles. La Bastille retentissoit sous les gonds de ses portes honteusement et trop souvent entr'ouvertes : là, le duc de Lauzun et Bussi alloient, l'un expier le dangereux amour d'une princesse, et l'autre le trait aigu d'une chanson mordante ; là, une lettre de cachet alloit ouvrir la source des poisons qui coulèrent pendant quelques années, à grands flots, dans Paris. Sainte-Croix aime la marquise de Brinvillers ; le père de cette femme fait enfermer l'amant : le voilà tête à tête avec l'italien *exilé* et son art funeste. Il sort de la Bastille ; l'épouvantable amour de la vengeance en sort avec lui, et les suites déplorables en sont connues.

Il ne faut malheureusement que la certitude d'un grand crime pour amener le soupçon des crimes. Le siècle de Locuste

sembla revivre ; et la crédulité, cette amante du merveilleux, remplaça la faulx de la mort par la coupe des venins. Le trépas le plus naturel réveilloit l'idée des poisons, et l'effroi procuroit à l'erreur toute la consistance de la vérité. On vit les plus grands noms compromis, et des démarches inconséquentes de femmes de la cour, examinées, épluchées, comme des forfaits. Le supplice de la Voisin et de ses complices mit fin à cette tragédie, plus effrayante par l'importance de son appareil, que par ses détails.

Loin de ces inquiétudes imaginaires, qu'alimente dans les grandes cités le besoin de discourir, unique occupation des oisifs, l'humanité gémissoit sous des coups plus réels ; la guerre se continuoit avec fureur. De Lorge, après la mort de Turenne, avoit fait tout ce que l'on

pouvoit attendre du dangereux honneur de succéder à ce capitaine : il ne battit pas les ennemis, mais les éloigna d'Haguenau et de Saverne, qu'ils assiégeoient. Bientôt la défaite de Créqui, sa captivité, et la prise de Trêves honorèrent les derniers jours de Charles IV de Lorraine, ce prince aventurier, oncle de ce Charles V dont nous avons parlé plus haut. Sa destinée fut bizarre: il fit toujours la guerre sans être en guerre contre personne; il eut sans cesse une armée sans avoir des états à défendre. Amateur des combats, plus par goût pour le tumulte des camps que par amour de la gloire, il vint au secours de tous ceux qui payèrent ses services, et n'eut jamais l'art de se secourir lui-même; et l'on pourroit dire qu'il n'eut le titre de prince, que pour apprendre au monde qu'il ne l'étoit pas.

Il expiroit à Locbach, et son neveu, secondé du margrave de Baden, prenoit Philisbourg. Tout étoit en feu; Aires, Condé, Bouchain, Valenciennes et Cambrai succomboient sous Louis XIV. Le nom de Philippe fixoit la victoire à Cassel; Créqui effaçoit à Fribourg le souvenir de Trêves; d'Humière soumettoit Saint-Guillain; Luxembourg chassoit le stathouder loin des murs de Charleroi; Navailles battoit le viceroi de Catalogne; Duquêne brûloit à Palerme les flottes combinées d'Espagne et de Hollande, et d'Estrées, en Amérique, ravageoit Cayenne et Tabago: enfin, la prise des villes de Puicerda, d'Ypres et de Gand, amena le jour de la paix, souillé par la férocité et la honte de Guillaume d'Orange, combattant et défait à Saint-Denis, et par l'insigne flatterie des historiens, qui presque

tous ont osé dire que Louis XIV, au milieu de ses prospérités, voulut bien donner la paix à l'Europe. Ne sembleroit-il pas que c'est une grâce qu'il fait à l'humanité ?

Le traité de Nimègue valut à la France la Franche-comté, le Cambresis et l'Artois, mais rendit à l'Espagne une partie des villes que Louis XIV avoit conquises ; et c'est ainsi que les princes perdent ou gagnent des cités dont la paix seule décidera le sort, et ne se souviennent pas que ces amas de pierre, inondés du sang de leurs sujets, font de tous ces traités le livre où l'homme apprend à s'ennuyer de son obéissance.

La mort de la reine suivit de près cette paix, que j'appellerai glorieuse, non dans le sens que les écrivains y attachent, mais parce qu'elle sembloit annoncer que

l'ambition de Louis XIV se lassoit. On devoit au moins présumer qu'un homme de quarante ans alloit cesser de voir par les yeux de l'illusion ; mais il eut le sort de tous les conquérans, dont une moitié de la vie se passe à faire la guerre à des ennemis qu'ils n'avoient pas, et l'autre, à se défendre contre les ennemis qu'ils se sont faits. Son épouse Marie-Thérèse d'Autriche n'en eut point d'autres dans une cour galante, que ses vertus, qui la condamnèrent à l'oubli. Sa mort ne laissa point de vide : née pour le cloître bien plus que pour le trône, sa dévotion, moyen infaillible d'éloigner les courtisans, lui fit une solitude du palais des rois, et couvrit ses bonnes actions du mystère si précieux à la véritable charité chrétienne. Fille d'un roi d'Espagne, et reine de France, sa grandeur lui pesoit : elle étoit

lasse de ses titres, comme une autre l'est de son obscurité; elle fut assez pieuse pour aimer madame de la Vallière, et assez grande pour ne pas haïr madame de Montespan. Ce n'est pas que la fierté autrichienne ne perçât quelquefois à travers cette abnégation religieuse. Une carmélite qu'elle admettoit à sa confiance, lui demandoit un jour, si, parmi les jeunes seigneurs de la cour d'Espagne, aucun n'avoit parlé à son imagination? non, lui répondit-elle, il n'y avoit point de rois parmi eux.

Elle avoit la qualité des belles ames, l'art de donner, et de donner à propos. L'abandon de la cour concouroit à l'exercice de cette vertu, en lui laissant la facilité de sortir sans être observée. Un soir elle avoit été voir une de ces filles de l'institut de Saint-Vincent-de-Paul, qu'elle

aimoit beaucoup. Elle se promenoit avec elle dans l'une des salles de l'hôpital confiée à ses soins. On appelle cette sœur; elle quitte un instant la reine. Dans ce moment arrive le chirurgien de service; c'étoit l'heure des pansemens. Le premier lit qu'il aborde contient un soldat mourant de la suite des blessures qu'il avoit reçues au siége de Condé. Il étoit tard, le chirurgien y voyoit à peine pour opérer; il demande de la lumière. Personne ne l'entend; la reine s'approche, allume le bougeoir que le chirurgien, sans la connoître, lui désigne, et le tient pendant tout le pansement. Il s'achève; le chirurgien passe plus loin, et prend brusquement le bougeoir des mains de la reine. Il falloit rétablir le malade dans son lit, c'est l'ouvrage des sœurs : nulle n'étoit là, Marie-Thérèse y supplée; et le malade

est

est soigné. Louis XIV, commandant au siége de Condé, auroit regardé bien au-dessous de sa grandeur peut-être, d'adresser un regard à ce malheureux qui s'exposoit pour son ambition, et ne présumoit guère qu'un jour ce soldat seroit servi par Marie-Thérèse. Ces rapprochemens ne déplaisent point à la philosophie; ils sont la meilleure preuve que l'inégalité n'est que dans l'opinion. La religieuse rentra, et son étonnement décéla Marie-Thérèse. Le soldat en réchappa; elle lui fit une pension pour le récompenser d'avoir été servi par une reine; et, ce qui est plus beau peut-être, elle donna cent louis au chirurgien, pour lui imposer silence sur cette aventure.

Elle avoit dans Paris une petite maison où elle se rendoit deux fois par semaine, et ces sortes de voyages furent presque

toujours ignorés, par la diversité qu'elle avoit l'art de mettre dans les prétextes. Là, l'on rassembloit quelques centaines de ces indigens en qui l'honneur contrarie la nécessité d'exposer leurs besoins; elle s'y transportoit, et son attentive vigilance prévenoit leurs desirs. Elle avoit ce tact de l'humanité qui apprend à les deviner. Elle appeloit cela donner son audience: et c'est peut-être l'unique des cours, dont tout le monde soit sorti content.

Quand Louis XIV la perdit, il s'écria: voilà le seul chagrin qu'elle m'ait donné. Marie-Thérèse n'auroit pas pu en dire autant; ses galanteries l'affectoient quelquefois un peu trop. Elle disoit: les vertus d'une reine sont un brevet d'infidélité pour son époux. Elle mourut en reine, c'est-à-dire, en femme dont l'emploi est de donner de grands exemples. C'est la seule

personne dont le rang approchoit le plus près de Louis XIV, et la seule sur qui son éclat ne se reflèta point.

Grâce à ce lustre, les sciences commençoient à prendre un certain essor: L'académie des belles-lettres approfondissoit l'étude de l'histoire; service plus important pour l'humanité que le puérile emploi de préparer des devises à Louis XIV: la géographie se développoit: Huygens prescrivoit au temps des mesures certaines: Cassini lisoit dans les cieux; et les observateurs envoyés à Cayenne, ouvroient le livre des lois de la nature, que Newton devoit commenter.

Descartes étoit mort; Malebranche vivoit, et guidé plus par le flambeau du génie que celui de la raison, cherchoit à pénétrer dans les abymes inconnus, où Dieu, seul avec lui-même, a forgé les ames

des humains. Cependant la philosophie ne paroissoit point encore ; Corneille mouroit sans statue, et Molière sans sépulture ; et Racine, si digne d'ouvrir les sentiers de la sagesse, Racine, ébloui par les faveurs d'un roi, et frémissant de les perdre, oublioit que l'homme de lettres ne doit redouter que la perte de la vertu. La comète de 1680, qui depuis César peut-être n'avoit pas revu la terre, trouva la France rivale de Rome, mais, comme elle, assez superstitieuse pour trembler à sa vue.

Cette comète, dont la chevelure ni la queue n'annonçoient la colère divine ; cette comète n'apportoit que des bienfaits, puisqu'elle donna naissance à la plume de Bayle. Trop décrié, parce qu'il brisa beaucoup d'idoles, il eût mieux valu, je le crois, que ce philosophe n'abandonnât

pas si souvent la créature, pour chercher le créateur ; mais Bayle, en jugeant les hommes, en les dépouillant des ornemens de l'adulation, en les offrant tout nus aux regards de la terre, a fait sentir le premier combien la liberté de penser et d'écrire ajoute à l'empire de la vérité. Si tous les hommes avoient l'amour de la vertu, Bayle n'eût jamais écrit ; si tous les hommes sentoient le besoin de la vertu, les écrits de Bayle seroient plus estimés.

Il vécut persécuté, c'est-à-dire, qu'il vécut estimable. Son testament, attaqué après sa mort, éprouva le premier les effets heureux de l'influence de cette philosophie dont il avoit jeté les fondemens. Senaux le défendit, et entraîna les juges. On prétendoit que Bayle fugitif étoit mort civilement. L'homme de lettres est de

...

tous les pays, dit Senaux ; Bayle est-il mort civilement, quand toute l'Europe retentit de son nom ? Avant Bayle, un juge ne se fût pas exprimé de la sorte.

Mais, hélas ! cette philosophie étoit encore trop foible pour empêcher la révocation de l'édit de Nantes, l'un des plus grands malheurs que l'abus de l'autorité, l'impolitique orgueil de Louvois, et la haute intolérance de quelques prêtres, attirèrent sur la France. Soyons justes, cette révocation est un des plus grands monumens du despotisme de Louis XIV; ce fut le crime de ses alentours, plus que le sien : il signa, et le poids de cette accusation est assez lourd sans l'aggraver.

Le chancelier Tellier, ce père de Louvois, dont le comte de Grammont disoit, en le voyant sortir d'un entretien secret avec le roi : « je crois voir une

» fouine qui vient d'égorger des poulets, » en se léchant le museau teint de leur » sang » ; Tellier et son fils hâtèrent le coup affreux qui devoit chasser un dixième des François de leur patrie.

L'édit de Nantes, ouvrage du bon et populaire Henri IV, émané de la générosité d'un cœur qui donnoit peut-être encore quelques soupirs à la religion de son berceau, avoit échappé au despotisme de Richelieu et de Mazarin ; mais c'étoit un vieil édifice dont chaque jour on arrachoit quelque pierre, et qu'insensiblement ainsi l'on faisoit pencher vers sa ruine. La démocratie de la religion calviniste, que Voltaire a dévoilée, étoit plus odieuse à l'aristocratie des évêques et des grands, que l'intérêt de Dieu ne leur étoit cher. Le gouvernement populaire, comme il le remarque, avoit pénétré

....

partout où le calvinisme s'étoit introduit; en falloit-il davantage pour chercher à l'extirper à jamais de la France, où si long-temps on regarda le peuple nul, et les grands tout? L'édit de Nantes existoit, mais chaque jour on le violoit : ce qui, en apparence moins révoltant, est cependant plus injuste dans le fonds que de le révoquer; car un édit subsistant, et que l'on ne suit pas, n'est autre chose que l'opium que l'on fait prendre pour vous empêcher de crier quand on vous coupe une jambe.

Colbert, ami des arts, protégeoit ceux que l'on appeloit et que l'on appelle encore vulgairement huguenots; il voyoit en eux des sujets utiles, dont l'industrie accroissoit les revenus du royaume; et la bienveillance de Colbert étoit un aliment de plus à la haine des deux Louvois. «Vous

» êtes roi pour le bonheur du monde, » disoit Colbert à Louis XIV, et non pour » juger le culte. — Vous êtes roi pour » faire ce que vous voulez », lui disoit Louvois; et Louvois étoit écouté, parce qu'il parloit au caractère, et que Colbert ne parloit qu'à l'esprit.

Tantôt c'étoit un de leurs temples qu'on détruisoit; tantôt des alliances qu'on leur défendoit avec des catholiques : on les éloignoit des charges anoblissantes, des emplois lucratifs; on leur fermoit même les ateliers des arts et des métiers. Il n'y eut que l'état militaire qu'on ne leur interdit pas. On leur laissoit l'honneur de se faire tuer pour un gouvernement qui les détestoit, et pour une patrie qui ne les défendoit pas; et parmi ces vexations, on rendoit des arrêts pour défendre toute violence contr'eux, comme si le

déni de toute justice n'étoit pas la plus atroce des violences.

Pelisson, qu'on avoit converti par des abbayes, croyoit ce moyen irrésistible, et par quelqu'argent distribué à des malheureux, que la misère empêche d'avoir une volonté, grossissoit la liste des convertis, dont il caressoit l'orgueil de Louis XIV, amusé par cet apparent pouvoir sur les pensées; et Pelisson, que la Bastille avoit honoré quand il étoit calviniste, se déshonoroit, depuis qu'il étoit prêtre, par ce manège ridicule d'une flatterie servile.

Mais l'autorité arbitraire ne s'arrête pas long-temps à des moyens injustes sans éclat; il lui faut de grands coups, et elle en porta bientôt. Dans un état où la loi n'accordoit alors la majorité qu'à vingt-cinq ans, on eut l'audace de déclarer que les enfans des protestans seroient reçus

à renoncer à leur religion à l'âge de sept ans, c'est-à-dire, de prononcer sur l'acte le plus important de leur vie, dans l'âge où leur foible raison ne leur laisse pas encore apercevoir le grès contre lequel ils vont se heurter; et comme l'on sentit bien que, plus occupés alors des jouets de l'enfance que de l'importance du culte, ils ne s'empresseroient pas à profiter des faveurs ministérielles, on eut soin de les arracher du sein des mères que la nature leur avoit données, pour leur ouvrir de force les portes du ciel, où leur innocence leur donnoit un droit que leurs ravisseurs perdoient peut-être pour jamais.

Ce fut là le signal de la désertion; elle est dans la nature: ôtez à l'oiseau timide les petits que sa tendresse fait éclore, il fuit à tire d'aile la forêt insensible, témoin de son outrage et de sa douleur.

Les cours, qui s'observent sans cesse pour profiter mutuellement de leurs fautes réciproques, et dont la politique ne voit le bonheur que dans la ruine de ses rivaux, ne laissèrent pas échapper cet instant d'atténuer les forces de la France ; et la Hollande, l'Angleterre et les royaumes du Nord ouvrirent leur sein aux infortunés fugitifs.

Le moyen de retenir les pères fut aussi équitable que la conversion des enfans : on soumit à la confiscation tous les biens de ceux qui essaieroient de les vendre, et on promulgua la peine des galères contre ceux qui tenteroient à s'échapper. Ils avoient tort en effet ; n'étoit-il pas juste qu'il restassent pour procurer au ministre Louvois le plaisir de les tourmenter ?

On est saisi d'une indignation profonde,

quand l'œil s'arrête sur ce tissu d'iniquités. Non, il semble qu'alors tout principe de justice fût anéanti. Cette conduite de perversité réfléchie, jette dans l'ame une terreur qu'aucune époque de l'histoire n'offre peut-être : le roi qui s'y prête, le ministre qui le conçoit, les prêtres qui le sollicitent, le peuple qui le souffre, ne laissent pas même à la pensée un nom à leur trouver ; les prêtres surtout, ces ministres d'un Dieu de paix. Ah ! lorsqu'à l'origine des siècles chrétiens, les malheureux martyrs tomboient sous le fer des bourreaux, comme les épis de l'été sous la faulx du moissonneur, que faisoient de plus les prêtres de Jupiter auprès des Dioclétiens et des Décie ?

Les fouets de l'injustice réveillèrent enfin les serpens de la discorde, et les persécutés s'armèrent dans les montagnes

du Vivarais et du Dauphiné. Il ne fut pas difficile aux troupes aguerries de l'homme qui auroit voulu conquérir l'univers, de disperser une poignée de malheureux. On ne s'en tint pas là : les supplices s'attachèrent sur les vaincus ; l'horrible et flétrissante mort de la roue fut la punition d'un crime qu'on leur avoit fait commettre. Voltaire n'avoit pas encore écrit ce vers :

L'injustice, à la fin, produit l'indépendance.

Mais la nature, avant lui, l'avoit gravé dans le cœur de l'homme, et la vengeance des droits de la nature étoit le forfait poursuivi sur les déplorables calvinistes.

Des dragons commandés, guidés par des prêtres, se répandirent dans toutes les habitations de ces infortunés ; les lettres de Louvois les précédoient, et c'est ainsi que la terreur précède la déesse de

la guerre. Tout étoit permis à ces soldats, excepté de tuer; et cette restriction faite à des troupes avilies sous la gloire d'un conquérant, et dont l'ame également dépouillée de civisme et d'humanité, n'a, de tous les sentimens, conservé que celui de la férocité guerrière; cette restriction étoit l'ordre de massacrer membre par membre le malheureux qui tomboit entre leurs mains. Ils ne l'exécutèrent que trop bien: des femmes moururent de désespoir, à l'aspect de leurs enfans arrachés de leurs seins; des hommes expirèrent à côté de leurs épouses flétries par la brutalité du soldat; des pères de famille succombèrent sous les débris fumans de leurs chaumières embrasées. Spectacle affreux! honte éternelle du théâtre de tant de fureurs! Un roi plongé dans les voluptés, tandis qu'on égorge ses sujets! un ministre

de sang, qui prostitue le nom de son maître, pour assouvir sa propre rage; des prêtres qui l'irritent, des soldats qui la servent! Eh! quelle main effacera ces mots, que l'humanité fuyante grava sur le sol de la France : *C'est ici qu'au nom de Dieu l'on égorgea les hommes?*

Enfin, l'édit fut révoqué; et le chancelier Tellier, en le signant, s'écria : *nunc dimittis servum tuum, domine, etc.* Quel cadeau pour la divinité que l'ame du chancelier Tellier!

Tout se disperse; cinq cent mille fugitifs se répandent sur la terre, et vont porter, depuis l'extrémité de l'Afrique jusqu'aux mers du Sund, le tableau de leurs malheurs, la ressource de leurs talens et la haine du nom françois.

Et, contradiction incroyable dans la marche de l'esprit humain, c'est à l'instant même

même où se consomment ces horreurs, que paroissent les orateurs sacrés les plus célèbres. Quel rapprochement! la dragonade dans les Cévennes, et Bourdaloue prêchant à Versailles la paix chrétienne.

Et déplorable uniformité dans la politique des cours! c'est à l'instant même où Louis XIV signe le bannissement d'un million de protestans françois, qu'il protège les protestans de Hongrie, soulevés contre leur roi l'empereur Léopold: ainsi donc les hommes entre les mains des souverains, deviennent ou criminels ou vertueux au gré de leurs caprices.

Au milieu d'un goût de destruction si fortement prononcé, on s'étonne peu de voir paroître et réussir des inventions funestes à l'humanité; et, ce qui étonne moins encore, c'est de retrouver toujours l'ignorance dédaigneuse des grands pour

toutes les découvertes, même celles les plus flatteuses à leur penchant. Un nommé Renaud conçoit la possibilité des galiotes à bombes, il en propose l'essai au conseil; on rit au nez d'un géomètre, d'un ingénieur célèbre, dont la vie s'est consumée dans l'étude de son art. Pourquoi? Richelieu voulut bien décider du mérite du Cid. Malgré le rire impéritieux des membres du conseil, et les sarcasmes plus ineptes encore des courtisans, le projet réussit; et les Algériens et Gênes en firent la triste épreuve.

Gênes, toute commerçante, et qui ne devoit rien à Louis XIV, avoit vendu de la poudre et des bombes aux Algériens, sans s'inquiéter, ou sans prévoir peut-être même, s'ils en feroient usage contre le roi de France; elle n'avoit fait en cela que ce que fait un armurier, en vendant une

épée à un homme, sans être tenu sans doute de rendre le moindre compte à l'adversaire de l'acheteur, que cette épée a blessé. Mais Louis XIV ne raisonnoit pas ainsi : depuis long-temps il se croyoit plutôt le dieu de la terre que le roi des François. Il fait demander réparation à ces commerçans étrangers : on en rit ; cela devoit être. Aussitôt une flotte nombreuse sort de la rade de Toulon ; du Quêne, septuagénaire, la commande : elle mouille devant Gênes, et dans l'espace de quelques jours, cette ville superbe n'est qu'un monceau de ruines. Ainsi jadis Genseric se vengeoit sur les arts des prétendues insultes des hommes. Ce ne fut point assez aux yeux de Louis XIV; il voulut humilier ce peuple désolé jusques dans ses chefs, et le doge *Imperiale Lescaro* fut assez grand pour venir jusqu'à Ver-

sailles lui faire satisfaction. Je dis assez grand, c'est trop peu ; le doge à Versailles est plus grand que Louis XIV : c'est à l'amour de la patrie que ce Gênois immole la répugnance qu'il dut ressentir pour souscrire à son humiliation ; c'est pour sauver son peuple qu'il s'abbaisse jusque-là. Louis XIV, en pareil cas, en eût-il fait autant ? non, il se fût enseveli sous les ruines de son état ; c'étoit-là sa ressource dans l'infortune. *Imperiale* est donc bien plus grand que Louis aux yeux de l'humanité. C'est dans les conditions qu'imposent les conquérans que les vaincus trouvent leur vengeance. Le maire de Calais, en paroissant devant Edouard, auroit pu lui dire : voilà des fers que tu n'aurois jamais eu le courage de porter.

A une cérémonie d'orgueil en succéda une de ridicule. Ici l'on croit voir l'am-

bassade turque chez le bourgeois gentilhomme. Un intrigant s'enfonce dans les Indes, et fuyant de la taverne de son père, va chercher la fortune aux pieds du trône de Siam ; il la trouve et craint de ne la pas fixer. La jactance de Louis XIV a percé jusqu'à lui ; il sent tout le parti que l'on peut tirer de cette petitesse. C'est un appui qu'il veut : mais comment l'obtenir à quelques milliers de lieues ? Cependant seul, dans un pays étranger, entouré de gens jaloux de sa grandeur, comment s'y soutenir ? comment enfin monter au trône où son ambition tendoit? Rien de plus simple ; en flattant l'ostentation de Louis XIV : est-il des piéges que l'orgueil sache éviter? L'ambassade part ; après quelques années de marche, elle arrive à Versailles, et Louis a la bonté de se croire un Salomon nouveau, dont le nom a percé jusqu'aux extré-

mités de l'Orient. Tout le faste royal se déploie. On dépense quelques millions pour cette comédie. Louis XIV, gravement chargé de diamans, donne audience au milieu de sa cour, aux agens de Constance, qui, de leur côté, lui proposent avec tout le sérieux possible un traité de commerce avec leur pays qui ne fournit rien, et la conversion de leur roi qui n'a jamais entendu parler de la religion chrétienne. Louis eut la bonté de croire à tous ces mensonges. Le chevalier de Chaumont fut expédié à Siam avec deux frégates. Le traité ne se fit point, parce qu'il n'y en avoit point à faire. Le roi de Siam ne fut point chrétien. Constance fut renversé par un autre ambitieux, nommé Pitracha. Il en coûta quelques millions, en présens pour les ambassadeurs et pour l'armement; et Louis XIV, en sortant de ce rêve, fut

tout étonné de trouver un roi de France, dupe d'un aventurier: et voilà cependant ce que tout un siècle a qualifié de grandeur.

Louis XIV ainsi marchoit au despotisme, et en frayoit la route à ses successeurs. Sa manière d'y parvenir étoit la plus infaillible sans doute, mais en même temps la plus dangereuse pour la France. Il faut en convenir, on sert sans peine, avec plaisir peut-être, l'homme que l'on admire. Il semble alors que l'esclavage s'ennoblit; on s'accoutume insensiblement à ne plus rien trouver d'injuste dans un pouvoir dont la gloire apparente engourdit les membres qu'il blesse; et c'est à l'instant où l'homme se croit le plus d'énergie, qu'il a cependant en effet perdu toute son énergie. Alors les représentations les plus justes, fondées sur l'intérêt de la nation, paroissent au gros de la nation même, une insulte à l'idole

....

qu'elle s'est choisie. Les lois se violent, les finances s'épuisent, les vexations se multiplient, sans qu'il vienne même dans l'idée que le monarque puisse avoir tort. Dans la balance où l'on juge les rois, qui n'est autre chose que la comparaison des idées, il eut l'art de mettre une masse d'opinion plus pesante que le sentiment des maux; et l'on en vient ainsi dans l'esclavage jusqu'à ce point de dégradation, de bénir ses souffrances que l'on croit justes par le degré d'élévation où l'on place, dans son imagination, l'homme qui vous les fait éprouver. Il a donc ainsi trouvé le moyen le plus infaillible de vous asservir, mais en même temps le plus dangereux: pourquoi? parce qu'il n'a pu grossir aux yeux de son peuple, ce volume de grandeur par lequel il le retient dans sa chaîne, qu'en frappant au-dehors ces grands coups

dont le succès attire sur son état l'inimitié de tous ses voisins. Qu'arrive-t-il ? L'admiration que vous lui portez, efface à vos yeux la solidité des ressentimens des ennemis qu'il vous a faits, pour soutenir sa cause dont il eut l'art de faire la vôtre. Vous vous immolez pour lui ; vous croyez, en périssant pour soutenir sa gloire, être des héros, tandis qu'aux yeux des nations vous n'êtes vraiment que les derniers des esclaves, qui mettent toute leur force à conserver les fers honteux dont vous êtes chargés. J'ose le dire, le françois ne fut jamais si petit, si peu digne du nom d'homme, que dans ce siècle si vanté ; et si Louis XIV eût succédé à Louis XIV, ou la France aujourd'hui seroit rayée de la liste des nations, ou le morne silence des plaines de l'Asie se seroit étendu sur ses champs fortunés.

La tranquillité intérieure du royaume, pendant son règne, est la preuve la plus certaine de cet esclavage. Jamais la France n'offrit plus d'hommes ambitieux; et jamais il ne s'y en présenta moins, mus par cette passion. On n'aperçoit dans tout ce règne que le pitoyable complot de la Truaumont. Etoit-ce en effet que l'on distinguât mieux la noble ambition de la fausse ? point du tout ; c'est que le nom même de Louis XIV étoit un despotisme.

Il fut tenté de faire grâce au chevalier de Rohan, que son inconduite avoit entraîné dans cette conjuration mal ourdie. Une représentation de Cinna lui en fit naître l'idée ; il ne céda pas. Quel jugement en porter ? Y avoit-il moins de grandeur à imiter Auguste dans sa clémence, qu'Octave à Actium ?

Malheureusement pour l'Auguste de la

France, son éternel concurrent n'avoit pas les défauts d'Antoine. Guillaume plus politique que Louis, et surtout moins aveuglé par la fortune, réparoit le défaut de victoires par l'étonnante profondeur du génie; et tandis que son rival sembloit faire les destins de l'Europe, lui seul les tenoit dans sa main: il la souleva toute entière contre lui. Les ducs de Lorraine et de Savoie, la Hollande, les princes de l'Empire, le roi d'Espagne, l'empereur, en secret excités par lui, s'étoient unis; Venise par-dessous main fournissoit de l'argent, le pape des conseils violens et des bénédictions, et le ciel, le ressentiment et la valeur d'Eugène. L'inutile et voluptueux Charles II d'Angleterre étoit mort; et Jacques son frère, plus fait pour le cloître que pour le trône, mais comme tous les Stuart né pour l'infortune, régnoit

dans Londres avec ses préjugés. Ami de Louis, et par cela même odieux à Guillaume, le stathouder aima mieux s'en défaire par un crime, que de perdre le temps à le persuader par le langage de la politique. Grâce à Colbert, la France pouvoit faire face à tout. Brest et Toulon étoient parvenues au plus haut degré de splendeur. Rochefort étoit sorti du sein des marais ; prés de deux cents vaisseaux de ligne garnissoient ses ports, dont les arsenaux annonçoient la vigueur. On comptoit cent soixante et quelques mille hommes attachés au service de la marine ; tandis que cinq armées menaçoient en Flandre, en Allemagne, en Piémont, ceux qui voudroient attaquer la France.

Il ne restoit à Louis XIV l'espoir d'aucune diversion à susciter, pour occuper du moins quelques-uns de ses enne-

mis dans leurs propres foyers. Le Turc, qu'il avoit long-temps animé contre l'empereur, s'étoit lassé d'une guerre heureuse d'abord, mais dont le grand Sobieski avoit interrompu les succès ; et Léopold devoit aux armes de ce général roi, son retour dans Vienne qu'il avoit inconsidérément abandonnée.

La guerre s'ouvrit par le siége de Philisbourg. Le dauphin en Allemagne, ayant sous lui le maréchal de Duras et Vauban; éclairé par deux armées d'observation, commandées par d'Humières et Boufflers: Catinat en Italie; Luxembourg en Flandres: tels étoient les boucliers dont Louis XIV couvrit un empire que son orgueil avoit mis en butte aux ressentimens de toute l'Europe. Les guerriers célèbres qu'il employoit, avoient en tête des rivaux dignes d'eux : en Allemagne, Charles V de

Lorraine, nouvellement vainqueur des Hongrois et des Turcs, et l'électeur de Brandebourg, l'aïeul du premier philosophe que le sceptre se réservoit ; en Italie, Eugène, et ce Victor-Amédée si célèbre, sage, quoique prince, malheureux, quoique grand, maladroit, quoique général ; en Flandres, Waldeck, et bientôt après, Guillaume, le mobile secret de tous ces grands événemens.

Les affreuses scènes du Palatinat se renouvelèrent, et d'une manière plus honteuse pour la France, parce que le nom de Turenne n'étoit plus là. Toutes les villes de ce beau pays s'étoient soumises en peu de jours, et Louvois conseilla à Louis XIV de ne faire qu'un bûcher de sa conquête, sous le prétexte aussi frivole qu'inhumain, de la rendre par la disette, un boulevard impénétrable aux ennemis.

On étoit au sein de l'hiver. Mollement étendu sur les roses des voluptés, le monarque signa l'ordre de mort qu'avoit dressé l'ame de fer du ministre, plus que jamais bronzée par le marteau des ans; il falloit qu'il fût affreux, puisque les guerriers qui le reçurent en frémirent. Les habitans furent dispersés; les flammes qui dévorèrent les cités, s'étendirent jusqu'aux hameaux; les arbres furent desséchés, consumés jusques dans leurs racines; on ne légua à la sève du printemps que des cendres à humecter; et lorsque la vie fut entièrement exilée de ces champs malheureux, on descendit jusques dans les tombeaux, pour y profaner encore le souvenir de l'existence. Louis XIV jusqu'alors n'avoit excité que l'effroi; la haine de l'univers fit asseoir l'immortalité sur sa tête.

Il faudroit peut-être, pour l'exemple des rois et la consolation du monde, que de grands revers suivissent ces grandes atrocités ; et l'écrivain rougit de n'avoir que des succès à peindre. Mais le ciel est loin de la terre ; il faut du temps à sa justice pour parcourir l'espace : elle viendra.

Elle frappoit alors Jacques II, qui, sur le trône d'Angleterre, n'avoit à se reprocher que l'opiniâtreté de l'imprudence, et l'ambition de son confesseur Peters. Depuis Henri VIII, deux religions se battoient dans cette île : la catholique, la seule sainte, mais redoutée, parce qu'elle servoit de voile au despotisme ; l'anglicane, fausse, il est vrai, mais séduisante, parce qu'elle marchoit appuyée sur la liberté. Tour-à-tour hérétique et romain, le sceptre anglois sembloit flotter incertain entre

entre les deux autels : Elisabeth l'avoit illustré ; sanglant, il avoit roulé de l'échafaud de Charles I, et Cromwel, en le ramassant, l'avoit couvert d'un voile, de crainte que sa vue n'attestât ses forfaits. La foible main de Charles II l'avoit enfoui sous les plaisirs, pour le dérober aux regards inquiets d'un peuple jaloux. Mais cette mobilité du diadème entre deux partis, ne pouvoit durer long-temps ; il falloit ou de grandes vertus, ou un grand crime, pour le fixer. Jacques n'eut pas les unes, et Guillaume commit l'autre ; l'ambition qui respecte peu le sang, unie à la politique des états, qui ne le respecte jamais, renversèrent le beau-père par le gendre.

Jacques faisoit, en faveur de la religion catholique, tout ce qu'il n'auroit pas dû faire, et le pape Odescalchi ne faisoit

rien pour elle de ce qu'il auroit dû faire : mais Louis XIV aimoit Jacques II, et Odescalchi haïssoit Louis XIV; voilà le mot de l'énigme. Jacques meubloit sa cour de prêtres, de capucins et de jésuites, et les prisons d'évêques anglicans. Ce spectacle étoit peu du goût des Anglois. Il ne songeoit qu'à couvrir la tête de son confesseur du chapeau de cardinal, et ne s'imaginoit guère que la chute de sa couronne alloit laisser la sienne à découvert. La conjuration se forme ; Guillaume est appelé : le secret se garde ; Jacques s'aperçoit du danger quand il n'est plus temps de le parer. Il a une flotte, elle le trahit ; il a des troupes, il ne sait pas s'en servir ; il a Churchil, le plus grand homme de guerre du siècle, et ne sait pas le conserver. Guillaume arrive, il est vainqueur, il est roi ; et Jacques, les capucins

et le jésuite n'ont de ressource que dans la fuite.

Rattrapé par le peuple, ramené dans Londres, captif dans son propre palais, bientôt chassé des rives de la Tamise qu'il n'avoit pas honorées, enfermé dans Rochester, enfin banni de ses états, il but jusqu'à la lie le calice de douleur que l'ascendant malheureux des destins de Stuart lui avoit préparé. Il vint en France, où l'attendoient des honneurs et des secours aussi stériles qu'eux.

Louis XIV fut au-devant de la reine d'Angleterre; « je vous rends, lui dit-il, » un bien triste service, mais j'espère vous » en rendre bientôt de plus grands et de » plus heureux ». Toujours de la grandeur au-delà du pouvoir.

Vainement Louis XIV arma-t-il de nombreuses flottes pour replacer Jacques

sur le trône ; vainement même lui fournit-il, s'il est permis de parler ainsi, la victoire qui lui étoit fidelle encore : Jacques, avec la lance d'Astolphe, ne put renverser son adversaire ; le protecteur étoit grand, le protégé étoit petit. Louis l'obligeoit, en conquérant accoutumé à vaincre ; Jacques profitoit de ses services en souverain vaincu, et Guillaume les combattoit tous deux en usurpateur habile. Enfin, la défaite de la Boine, et la perte de Limerick scellèrent la ruine de Jacques ; et il ne lui resta que l'odieuse ressource des princes foibles et nonchalans, et dont il usa à sa honte, les conspirations contre son rival.

Ne dérobons rien à la gloire de Louis XIV ; il s'est trop souvent chargé lui-même de ce soin : il étoit beau de voir accueillir ce roi fugitif, dans ces murs de Paris où

jadis le duc de Bedfort avoit si cruellement insulté à la misère du déplorable Charles VI. Louis XIV ne fut point au-dessous de cette époque ; il se montra souvent auprès de Jacques bien plus que roi : il se montra homme ; il donna l'exemple de cette vertu, si rare même dans la société privée, la prospérité consolant l'infortune. Quand Jacques partit pour passer en Irlande, il lui dit : « tout ce » que je peux vous souhaiter de mieux, » c'est de ne jamais vous revoir ». Il règne dans ce propos une sensibilité profonde, dont le charme fait presque oublier la délicatesse de l'esprit qui l'inspire. Louis XIV ne se démentit point : ce ne fut en lui ni l'effervescence d'un attachement passager, ni la fastueuse protection d'un souverain heureux qui tend une main orgueilleuse à son égal humilié ; ce fut

. . .

la généreuse opiniâtreté de l'amitié, que ne rebutent ni les soins, ni les peines, ni les dépenses, ni les fautes même de son ami.

Jacques en avoit commises de grandes sur le trône; il en commit de plus grandes encore dans ses revers : il n'eut ni le courage, ni la fermeté, ni la grandeur nécessaires à un souverain détrôné; et dès-lors il n'inspira point cet intérêt que l'on accorde aux hommes que l'infortune se choisit dans les grandeurs. Objet des railleries des courtisans, et des sarcasmes des prêtres, la religion ne dévoila que ses foiblesses; il n'eut ni la vigoureuse énergie des saints, ni l'adroite hypocrisie des faux dévôts. Haï de ses sujets, persifflé par l'Europe, il n'eut que Louis XIV pour ami. La situation où il se trouvoit rend encore cette amitié plus digne d'estime :

il avoit toute l'Europe sur les bras, et ses victoires même l'accabloient. Catinat, vainqueur à Stafarde et à la Marsaille, et Luxembourg à Fleurus, n'avoient rien avancé pour la paix ; et la France se minoit insensiblement, lorsque Guillaume, affermi dans Londres, vint encore dans le continent ajouter le poids de ses talens au fardeau qui pesoit sur Louis XIV : la prise de Namur, les fameuses batailles de Steinkerque et de Nervinde, les succès de Noailles en Catalogne, les avantages de Delorges en Allemagne, n'abattoient point les alliés. Les soldats et les finances s'épuisoient ; la disette amenée par une saison rigoureuse redoubloit la misère. Il ne manquoit plus à la France que des revers ; elle en éprouva bientôt : Luxembourg meurt, et la fortune de Louis XIV a cessé.

. . . .

Bientôt Saint-Malo, le Havre, Dieppe, Calais et Dunkerque sont bombardés par les flottes angloises; Namur est repris par Guillaume, malgré les efforts de Boufflers et la présence de Villeroi; dans l'Inde, Pondicheri est détruit par les Hollandois, Saint-Domingue est ravagé par les Anglois: telles sont les pertes que les expéditions des armateurs de Saint-Malo sur les côtes de Terre-neuve, le sac de Carthagène par Pointis, et les exploits de Duguai-Trouin ne compensoient que foiblement. Enfin, il fallut penser à la paix, et Victor-Amédée fut le premier convaincu par les négociateurs habiles que Louis XIV employa près de lui. Tessé commença l'ouvrage, et Catinat l'acheva. Heureusement Louvois étoit mort; Odescalchi n'étoit plus: ainsi Louis XIV et l'humanité avoient deux ennemis de moins. L'église,

en changeant de pontife, avoit changé de politique: le bon Pignatelli, Innocent XII, aimoit la paix; il hâta, autant qu'il fut en lui, l'accommodement de Victor-Amédée, pour le délivrer du voisinage des François et de la rapacité des Impériaux. Le mariage de la princesse de Savoie avec le duc de Bourgogne fils du dauphin, la neutralité de l'Italie, une somme donnée par la France, la reddition de tout ce que l'on avoit pris au duc; telles furent les conditions du traité.

Le duc de Savoye s'étoit engagé à obtenir de l'empereur la neutralité de l'Italie. Il s'attendoit bien à un refus; il lui falloit un prétexte pour séparer sa cause des alliés, et ce refus lui en servit. Son exemple ébranla les autres puissances; chacun pencha vers la paix. Riswick fut choisi pour le lieu des conférences; la

médiation du roi de Suède, Charles XI, fut acceptée. On s'attendoit encore à des prétentions impérieuses de la part de Louis XIV; on fut étonné de leur modération. Ainsi, dans un beau jour l'océan roule paisiblement son onde caressante aux pieds de ce rocher, que la veille ses flots, émus par la tempête, ont ébranlé jusqu'en ses fondemens.

Vainement chercheroit-on le sujet de cette guerre ailleurs que dans la haine que se portoient Louis XIV et Guillaume de Nassau; et c'est donc assez que deux hommes, pour faire les destins du quart de la terre. Jamais guerre ne fut plus funeste à l'humanité; je n'en excepte pas même les puniques. Il n'en n'est point qui offre une masse de batailles plus sanglantes. Fleurus, Steinkerque, Nerwinde, Stafarde, Marsaille, ont coûté cent mille

hommes aux deux partis : et ce qui prouve combien les guerres en général sont de peu d'utilité, même en politique, aux peuples qui les soutiennent, c'est que la France toujours victorieuse ne gagna rien à celle-ci ; que l'Espagne, l'Empire, la Hollande, ne firent que rentrer dans les places qu'on leur avoit enlevées ; que Victor-Amédée acheta le mariage de sa fille par des batailles perdues, et qu'un seul homme toujours vaincu fut le seul fortuné. Ainsi le titre de roi, que le traité de Riswick confirma pour jamais à Guillaume de Nassau, est le résultat unique de tant de maux. Quand on voit ainsi les mortels aveugles s'entre-détruire, pour assouvir l'ambition d'un seul homme, et vainqueurs et vaincus également infortunés, tandis que lui seul est heureux, ou croit l'être ; ne se rappelle-t-on pas le chimiste qui verse à

grands flots sa fortune dans un creuset, où son art cherche l'or qu'il ne trouvera pas.

La Lorraine seule fut heureuse de cette paix. Elle y gagna le premier des biens, un bon prince. Léopold rentra dans l'héritage de ses pères ; mais ses villes furent démantelées : précaution inutile du traité de Riswick. Ami, père et camarade de ses sujets, Léopold pouvoit se passer des remparts de ses places. Si les princes sont gardés par l'amour de leurs peuples, les peuples sont gardés par les vertus de leurs princes. Voilà le boulevard que le respect des voisins n'ose attaquer ; et c'est ainsi que Léopold entouré de puissances formidables, fixa dans des cités ouvertes, l'abondance, les richesses, les mœurs et le bonheur qu'elles n'avoient point connu à l'abri de leurs antiques tours. Il fut tout en-

semble et le modèle des rois et le modèle des hommes : qualités toujours si desirées par l'humanité, dans les grands, et que nul autre, jusqu'à lui, n'associa jamais.

Je l'ai vue, cette Lorraine ; et les bontés de ses habitans en ont gravé le nom sur mon cœur en caractères ineffaçables. C'est dans leur sein que j'ai vu tomber les chaînes de la France ; c'est sous leurs drapeaux que, pour la première fois, je portai l'auguste habit de ma nation ; c'est en présence de leurs départemens unis, que je chantai la liberté de ma patrie : voilà leurs bienfaits. Pourquoi n'en parlerois-je pas? La reconnoissance de l'homme de lettres doit être publique, comme ses écrits.

Léopold vit encore dans les monumens de cette contrée, et sa bienfaisance y respire. Ce prince eut de grandes vertus, puisque Stanislas ne l'a pas fait oublier.

Ce Stanislas ne portoit pas encore ses vœux hardis jusqu'au trône, lorsqu'Auguste, son rival, l'emportoit sur le prince de Conti, infructueusement appelé en Pologne par un parti puissant, par l'intérêt de Louis XIV, et par l'adresse de l'abbé de Polignac. Roi sans couronne, Conti revint dans une cour dont les plaisirs avoient fui à l'aspect de l'austère Maintenon. Athénaïs de Rochechouart, duchesse de Montespan, avoit enfin cédé à l'ascendant de sa rivale ; cette favorite célèbre ne connut les vertus que quand elle les eut toutes offensées. Elle emporta dans sa retraite le souvenir d'une vie mal employée ; épouse infidelle, amante impérieuse, mauvaise citoyenne, elle fit le supplice de son époux, de son amant et de la France. Souvent elle fut elle-même sa plus cruelle ennemie ; et son caractère

la fit souffrir autant qu'il étoit insupportable aux autres. Madame de Fontanges, qui ne lui succéda pas, mais qui fit une lacune dans sa faveur, lui rendit au centuple ces humiliations de femmes, qu'elles ressentent entr'elles comme une mortelle injure ; et l'on peut dire que, dans sa passagère grandeur, madame de Fontanges n'en accabla que madame de Montespan, car elle n'avoit point l'esprit d'être méchante.

Athénaïs de Rochechouart ne sut point ensevelir dans l'inutilité d'un cloître les derniers jours qui lui restoient. Rarement une véritable piété a-t-elle conduit dans la retraite les favorites célèbres ; elles s'y enfoncent pour dérober au public le spectacle d'un orgueil humilié. Ce ne sont point les regards de Dieu qu'elles y vont chercher, ce sont ceux des hommes qu'elles y vont

fuir ; et quand on a la connoissance du cœur humain, l'on est difficilement dupe de ces conversions qui succèdent aux grandes chutes. Madame de Montespan fut plus franche, et c'est en cela qu'elle est digne d'estime. Privée du cœur de Louis, elle osa restituer à l'humanité le temps que sa splendeur lui avoit dérobé. Elle vint se montrer en reine dans le sein d'une capitale que le luxe de son désordre avoit souvent irritée, et répandre, au fort de sa disgrace, dans le sein des infortunés, cet or que son royal amant arracha souvent sans pudeur aux infortunés, pour payer ses faveurs ; et c'est ainsi que l'on répare avec honneur, une carrière déshonorante, et madame de Montespan ne fut digne de la grandeur, que quand elle eut quitté le séjour des grandeurs.

Elle avoit approché du cœur de Louis XIV

par

par la beauté ; madame de Maintenon, plus singulière, s'en rendit maîtresse par les contradictions. Elle sut mêler avec adresse tout ce que les refus ont d'agaçant, tout ce que le miéleux langage de la dévotion prête de mollesse aux imperceptibles aveux d'une flamme concentrée, tout ce que l'art d'une coquetterie profonde accorde de force pour étendre la chaîne de l'amour sur son esclave, afin de conduire le roi au terme où son ambition vouloit l'amener. Étonnante maladie que l'ambition ! mademoiselle d'Aubigny, femme indigente de Scarron, étoit, de son aveu, cent fois plus heureuse dans son obscurité ; en mettant Louis XIV dans ses fers, elle se traînoit elle-même accablée sous les chaînes de l'ennui. Pour bien concevoir la possibilité de cette contradiction entre le goût du bonheur si naturel à tout le monde, et

cet éloignement pour le bonheur, si sensible dans madame de Maintenon, il faut connoître ce que peut sur le cœur d'une femme le goût d'abaisser une autre femme, et ce qu'une dévote de profession attache d'importance extérieure au salut de son prochain : alors nul sacrifice ne coûte.

Elle épousa Louis XIV; c'étoit tout ce qu'elle vouloit. C'est une chose plaisante de voir entrer dans le lit d'un roi le rejeton d'une famille dont ce roi a persécuté la croyance, et qui prit le jour dans la prison où son père et sa mère étoient injustement détenus par ce roi : voilà une de ces inconséquences royales qu'il est bon de rappeler. Madame de Maintenon renversa madame de Montespan ; et c'étoit madame de Montespan qui l'avoit tirée de l'indigence, en lui faisant obtenir de Louis XIV cette pension si durement et si long-temps

refusée. Ce fut par une flatterie qu'elle obtint cette grâce de sa bienfaitrice, et elle n'en usa que pour la perdre ; et voilà une de ces ingratitudes si communes dans le monde, et qui ne mériteroit pas d'être relevée, s'il n'étoit de la majesté de la religion de faire souvenir qu'une dévote la commît. Madame de Maintenon n'avoit que la moitié d'une belle ame. Femme de Scarron, jeune, jolie et spirituelle, l'aspect de son mari, et la teinte du malheur étendue sur ses grâces, lui firent des amis ; un jour toute-puissante, elle n'eut que le courage de s'en souvenir, sans avoir l'énergie de les défendre auprès d'un maître impérieux. Elle aimoit le cardinal de Noailles, et l'abandonna toujours, en progression des vertus qu'il acquéroit ; elle aimoit Racine, elle causa sa mort par son indiscrétion : amante de

l'héroïsme, elle n'eut point le tact qui fait deviner les grands hommes, mais elle eut la maladresse qui les perd. Chamillart et Marsin furent des héros de son choix ; Vendôme et Catinat, des infortunés de sa façon. Elle eut l'aristocratie de la charité, et l'indigence sans noblesse avoit peu de droits sur sa sensibilité : d'après ce principe, elle surchargea le champ de l'évangile de l'orgueil de Saint-Cyr, et ravit à l'humanité des filles nobles que l'indigence auroit rappelées aux soins de la nature, pour les rendre à la frivolité du monde par le faste des talens inutiles. Enfin, madame de Maintenon fut ce que sont tous les êtres moyens, au-dessus de sa fortune, tant qu'elle fut obscure, au-dessous, dès qu'elle fut grande. Elle réalisa le système d'Aristote : toujours une vertu entre deux foiblesses.

Rien n'est plus bizarre que la manière dont les prêtres ambitieux font parler la religion, ou plutôt comme ils savent l'accommoder avec leurs intérêts. Louis XIV étoit amoureux de madame Scarron : le père la Chaise cherchoit à plaire à madame de Maintenon, dont il n'étoit pas aimé. Il sentoit que, pour conserver sa place, le directeur de l'esprit doit être bien avec la directrice du cœur ; il savoit aussi que le meilleur moyen de flatter les rois, est de leur conseiller ce qu'ils ont envie de faire, et de mettre sur les lèvres de la raison le langage que les passions font entendre au fond du cœur. Il sut donc éveiller les alarmes dans la conscience du roi, et lui faire des scrupules de ce qu'il avoit fait toute sa vie sans scrupule, c'est-à-dire, de vivre publiquement avec une femme qui n'étoit pas la sienne. Le

...

scandale, ce cri de guerre des bigots, fut mis en avant. Louis donc, pour éviter le scandale, épousa madame de Maintenon ; rien de mieux : mais comme le mariage fut secret, le scandale ne fut pas effacé ; qu'importe ? le mariage étoit fait. Le scandale n'avoit été que l'échafaud dont l'ambition s'étoit servie pour bâtir l'édifice : une fois construit, on le renverse. Ah ! religion ! que vous fûtes souvent une utile ressource pour les intrigans et les prêtres de cour !

L'âge, cependant, commençoit à disputer l'immortalité à Louis XIV ; et sous le coin du voile que sa main soulevoit, on apercevoit déjà ce dernier asyle où la mort présente à la sanction des rois le décret de l'égalité des hommes porté par la nature. Les premiers symptômes de la vieillesse s'annoncèrent par une maladie

d'autant plus dangereuse qu'elle étoit peu soumise à l'adresse de la chirurgie ; c'étoit la fistule. Le chirurgien Felix courut surprendre, parmi les infortunés attaqués de ce mal, l'art de le guérir ; et par les souffrances inséparables des essais, conquérir, aux dépens de l'humanité, la gloire de sauver un roi. Il en vint à bout, et son nom devint célèbre.

Cette maladie jeta le royaume dans les plus vives alarmes ; et par une bizarre singularité de l'esprit humain, à peine fut-il regretté quand il mourut en 1715. Cependant en 1686, époque de sa maladie, sa mort eût entraîné des conséquences bien moins funestes ; il avoit alors une postérité nombreuse, et il ne se présentoit point de régence à craindre. Louis, dauphin, marié avec Christine de Bavière, déjà père du duc de Bourgogne, du duc

. . . .

d'Anjou et du duc de Berri, étoit fait, par ses vertus, pour tranquilliser le peuple sur la perte du roi. Disons-le à la honte de l'humanité, on regrettoit Louis XIV, parce qu'il n'avoit pas encore été malheureux : l'instant approche cependant, où l'infortune va le réconcilier avec les cœurs sensibles.

La paix de Riswick n'étoit qu'une trêve que la mort de Charles II, roi d'Espagne, alloit rompre ; il ne laissoit point d'enfans, et ce vaste héritage étoit dévoré d'avance par les deux plus grands trônes de l'Europe. L'empereur et le roi de France étoient tous deux au même degré par les femmes, et par conséquent le dauphin et le roi des Romains étoient égaux en droits, à cette différence près que les autrichiennes espagnoles, entrées dans la maison de Bourbon, étoient les

aînées de celles qui étoient montées sur le trône d'Allemagne. Mais Louis XIII et Louis XIV avoient authentiquement renoncé à la succession d'Espagne ; les princes de Vienne avoient en outre et le nom et le sang pour eux ; et l'histoire, faite pour dire la vérité, ne peut taire qu'ils avoient encore pour eux la raison, la nature et la foi des traités. Mais auprès d'un prince ambitieux, qu'est-ce que la raison, la nature et les traités ? rien. Il est unique de voir Louis XIV combattre avec fureur, pour une cause que les principes de la loi la plus antique et la plus sacrée de son royaume rendoient évidemment injuste ; car la grande querelle de la succession des Valois fut semblable, et Louis XIV croyoit pouvoir justement prétendre au trône d'Espagne. La loi salique qui avoit exclu les Edouard du trône de

France, étoit donc injuste. Voilà comme, chez la plupart des grands, les intérêts sont les lois, et les lois, des prétextes.

La position du malheureux Charles II, roi d'Espagne, étoit déplorable; il éprouvoit, de son vivant, l'insulte qu'on ne fait qu'aux morts, je veux dire, le partage de leurs biens par avarice. O rois! applaudissez-vous donc de vos grandeurs: vous êtes solitaires sur votre lit funèbre; vous ne voyez auprès de vous que la politique, dont le clepsydre intéressé mesure vos derniers instans; et quand vous descendez dans la tombe, l'indifférence l'ouvre et l'oubli la referme.

Hélas! dans le moment affreux, où Charles isolé, sans parens, sans amis, voyoit les rois de l'Europe s'agiter pour saisir ses immenses dépouilles, sans songer que sa mort alloit leur apprendre qu'un

jour il ne leur en resteroit que six pieds de terre pour couvrir leur cercueil ; Alvar, mortel obscur, oublié par l'histoire parce qu'il n'eut que des vertus, alloit également s'enfoncer dans la nuit du trépas : Charles ne laissoit qu'un trône, Alvar laissoit un ami. Caché dans les vallons heureux de l'antique Castille, un champ étoit son bien, un seul cœur, ses plaisirs. Il avoit vu dans sa jeunesse les campagnes brûlantes que ceignent les cîmes glacées des orgueilleuses Cordillières ; et loin bientôt de ces éternels et silencieux témoins des sanglantes fureurs de l'Espagnol avare, il étoit venu reposer son ame à l'ombre des forêts qu'honoroit jadis l'aspect de Sertorius. C'étoit là que Pérès, pour la première fois, s'offrit à ses regards. Pérès n'avoit qu'un cœur, Alvar, qu'une chaumière ; mettons nos biens en commun,

se dirent-ils, et la nature ratifia l'acte de société. Trente ans accrurent leur amitié, sans accroître leur fortune : l'or n'est un besoin que pour les cœurs de glace ; chaque jour est un trésor, quand chaque jour ramène la vue de son ami. Ces nœuds, ces nœuds si doux, s'engagèrent enfin dans les ciseaux de la Parque : Alvar succombe ; une fièvre brûlante a desséché son sein, et sa main décharnée n'a plus de force que pour serrer la main du malheureux Pérès. Adieu, je meurs, dit-il ; tu me survis, et toi seul es à plaindre : je te laisse ce toit de chaume ; il te sera peu cher, ton ami n'y sera plus. Ah ! s'écria Pérès, ton compagnon ne sera pas moins généreux que toi : Pérès, vivant, hérite du bien d'Alvar ; Alvar, dans la tombe, héritera du bien du malheureux Pérès. A ces mots, il soulève ses yeux obscurcis

par les larmes; il regarde: Alvar n'est plus, et Pérès expire à ses côtés. O Charles II! Alvar n'avoit pas porté la couronne des Espagnes, mais Pérès meurt près de lui; Alvar est plus heureux que vous.

Guillaume, qui craignoit également de voir le sceptre d'Espagne s'attacher au trône de l'Empire ou au trône de France, chercha le moyen de faire tomber en d'autres mains une grande partie de la monarchie espagnole; et un jeune prince de Bavière, descendant de Philippe IV par sa mère fille de l'empereur Léopold, lui parut propre à mettre à la tête de cette intrigue. Par le plan de ce projet, l'archiduc Charles auroit eu Milan; la France, Naples, la Sicile et la province de Guipuscoa, et le jeune prince de Bavière, le reste de la monarchie espagnole.

Le plan fut agréé par la France, l'Angleterre et la Hollande; et pour l'exécuter, elles s'unirent par un traité. Charles II, qui vivoit encore, déconcerta leurs desseins; et se vengea tout-à-la-fois, et de l'empereur, qui ne s'étoit point opposé à cet accord, et du roi de France, qui y étoit entré, en nommant pour son successeur et l'héritier de tous ses états, ce même jeune prince de Bavière, qu'on avoit voulu enrichir d'une partie de ses possessions. La Providence ne le voulut pas, et le successeur désigné mourut avant le testateur.

Il fallut alors se frayer une autre route; mais les propos indiscrets d'un homme firent plus à eux seuls, que les combinaisons politiques de tous les cabinets de l'Europe. L'archiduc Charles II, fils de l'empereur Léopold, sur qui le roi mou-

rant jetoit les yeux pour l'appeler à la couronne, parla avec mépris des Espagnols; l'ambassadeur de Madrid à Vienne rendit ces propos avec la fierté naturelle à son pays, tandis que le marquis d'Harcourt, ambassadeur de France en Espagne, gagnoit tous les cœurs par ce goût de magnificence, cette douceur et ces charmes de l'esprit, naturels aux François. Cependant Charles II, incertain, ne se décidoit pas encore. Enfin le cardinal Porto-Carrero, le comte de Montérey et quelques autres fixèrent ses irrésolutions; ils applanirent ses scrupules, et le pape, qui n'aimoit pas les Autrichiens, promit à Charles II que Dieu trouveroit bon qu'il frustrât ses véritables héritiers. Le testament fut fait, et le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, appelé à la couronne d'Espagne, que Charles II, un mois après, lui céda en se

couchant dans les tombes de l'Escurial.

Louis XIV avoit vieilli, mais non pas son orgueil ; il ne se démentit point en cette occasion. Le conseil de Versailles agita si l'on s'en tiendroit au traité du partage projeté par le roi d'Angleterre, ou si l'on accepteroit le testament ; Louis, malgré les contradictions, se décida pour ce dernier parti. Il aimoit tant la royauté, qu'il auroit voulu fournir des rois à tous les peuples. Il accepta donc le testament, et avec lui les désastres de la France, l'incendie de l'Europe, et l'infortune de Philippe V.

C'étoit peu de faire des rois en réalité, il voulut encore en faire en idée. Jacques le détrôné venoit de mourir, et ne laissoit à son fils qu'un titre qu'il pouvoit prendre s'il le vouloit, mais que dans une circonstance semblable il étoit de la prudence

de

de ne pas lui déférer authentiquement. Louis XIV fut le seul qui pensa différemment : la flatterie et Voltaire mettent sur le compte de sa bienfaisance cet entêtement, comme s'il y avoit de la bienfaisance à attirer des ennemis à son peuple pour satisfaire une puérile vanité. Les plus gens de bien, le duc de Beauviliers, entr'autres, gouverneur du duc de Bourgogne, parlèrent avec force dans le conseil contre cette résolution du roi. Il se rendit enfin ; mais peut-on compter sur un homme dont les deux oreilles sont vendues, l'une à l'orgueil, l'autre aux femmes ? La reine d'Angleterre pleura, madame de Maintenon en fit semblant, et le prince de Galles fut proclamé roi d'Angleterre le même jour que le conseil de Versailles le découronnoit. On retrouve bien ici le caractère de Louis XIV, mais non assu-

rément ce tact dans les affaires politiques, que tant d'écrivains lui ont généreusement prodigué.

Cette insulte, aussi infructueuse que hors de saison, acheva d'aliéner les Anglois, dont l'incertitude jusques-là avoit rallenti le désir que Guillaume ressentoit de combattre encore Louis XIV. Il avoit promis à l'empereur d'armer l'Angleterre, la Hollande et le Dannemarc en sa faveur; mais le parlement de Londres avoit refusé les subsides. L'imprudence du procédé de Louis XIV, en reconnoissant roi le prince de Galles, le détermina enfin à servir les projets de Guillaume, et la guerre fut résolue.

Louis XIV en redoutoit peu le succès. Tout promettoit à son petit-fils une installation sur le trône d'Espagne, peu contrariée. On étoit sûr de l'électeur de Bavière,

gouverneur des Pays-bas, et père de ce jeune prince de Bavière mort peu de temps après que Charles II l'avoit désigné pour son successeur. On pouvoit compter sur le duc de Savoie, beau-père du duc de Bourgogne et du nouveau roi d'Espagne. Le duc de Mantoue s'étoit vendu ; le Milanois avoit reconnu le duc d'Anjou ; enfin le Portugal même ne lui étoit pas contraire.

En cherchant ainsi l'art d'affermir la puissance nouvelle de son petit-fils, Louis XIV n'usoit que d'une politique saine : mais il comptoit encore sur d'autres moyens que la probité n'avoue pas de même, c'est-à-dire l'argent répandu pour corrompre les sujets d'autrui ; ressource trop communément employée par les rois, et dont ils n'ont pas encore appris à rougir. Il est sûr que dans cette circonstance,

Louis mettoit au nombre de ses motifs de tranquillité, la vénalité de quelques membres du parlement d'Angleterre.

Combien de fois n'a-t-on pas dit que la politique étoit la vertu des grands princes? Plaisante vertu que celle qui se permet des actes dont l'homme privé regarderoit comme un crime d'user dans la société! Qui, de sang-froid, iroit payer les domestiques de son voisin pour lui nuire? Les procès entre particuliers n'excuseroient pas même un crime de cette espèce, et cependant en science diplomatique on agit ainsi tous les jours. Non, je ne croirai point que le salut des empires, que le besoin de leurs intérêts respectifs, exigent dans aucun temps, que les nations dégradent leur majesté jusqu'à descendre à ces moyens honteux : corrompre les membres d'une autre patrie,

c'est ouvrir ses propres foyers à la corruption ; l'injustice achette la trahison, et le salaire de la trahison dévoile le besoin de l'injustice.

Enfin l'orage se forma : la Hollande s'engagea à fournir cent mille hommes ; l'Angleterre, cinquante mille ; l'empereur, quatre-vingt mille. A cet appareil formidable, on joignit les intelligences secrettes en Espagne ; l'intérêt politique du Portugal, qui l'attacheroit bientôt à la maison d'Autriche ; la fidélité de Venise à l'exécution des traités qui la lioient avec la cour de Vienne, et lui ouvroient ainsi les portes de l'Italie ; enfin l'espoir de la jonction des forces de la Savoie, fondé sur la légèreté du caractère d'Amédée, déjà aigri par les hauteurs de ses gendres. Ainsi, la majeure partie des forces de l'Europe ; la décadence du cabinet de

. . .

Versailles, où les grands hommes devenoient de jour en jour plus rares; la longueur même des prospérités dont l'effet le moins dangereux est d'endormir la prudence : tout sembloit annoncer que le jour de l'infortune alloit luire pour Louis XIV; et le seul homme dont la vie se fût consumée à trouver l'art de l'accabler de revers, le seul homme que ses malheurs eussent comblé de joie, fut le seul qui ne fut pas témoin de son adversité. Louis XIV va connoître l'humiliation, et Guillaume meurt.

Guillaume eût été moins grand, si Louis XIV n'eût vécu de son temps : Louis XIV eût été plus grand, si Guillaume n'eût été son contemporain. La haine de Louis XIV développa des vertus dans Guillaume : la haine de Guillaume retrancha des vertus dans Louis XIV.

Mais peut-être ce jugement n'est-il pas exact, parce que quand il s'agit de deux rivaux semblables, on aime moins celui qui fut toujours heureux : la victoire de César fait aimer Pompée. La différence de la destinée de ces deux princes est si marquée, que la seule guerre injuste, entreprise par Guillaume, est la seule où la fortune le servit, et que la seule juste que fit Louis XIV, est la seule où le bonheur l'abandonna. C'en seroit métaphysiquement assez pour croire que Guillaume valoit mieux que Louis XIV. Quoi qu'il en soit, Nassau ne fut vainqueur qu'en détrônant son beau-père, et Bourbon ne fut battu qu'en plaçant son petit-fils sur le trône d'Espagne; et cette observation n'est point indifférente dans le parallèle de ces deux rois fameux.

Le siècle s'ouvroit; siécle étonnant,

....

dont l'auguste destinée devoit être marquée par les travaux des plus grands rois du monde, et par l'effort plus sublime de la volonté des peuples. Ce siècle a pour jamais prouvé que les extrêmes se touchent : jamais l'esclavage ne s'offrit aux regards de l'univers, appuyé sur des racines plus vivaces et plus profondes, et jamais la liberté n'apparut sur la terre sous une forme plus énergique et plus imposante. D'un côté, c'est Louis XIV, soutenant, d'un bras sexagénaire, l'édifice de sa gloire qui s'écroule avec fracas autour de lui, et dont le front marqué par l'adversité, s'élève encore avec fierté sur les débris de sa pompe : c'est Pierre le grand, dont la main fonde sur les glaces du pôle le temple des arts, et change la chaîne de fer que les Russes reçurent de leurs tyrans aussi sauvages que leurs

climats, contre la chaîne d'or qu'il vient chercher chez les nations policées : c'est Charles XII, qui traîne après son char, la fureur, le carnage et la folie ; objet de pitié pour le philosophe, de terreur pour l'humanité, de dérision pour le Turc : c'est Louis XV, endormi par la volupté à l'ombre du joug de plomb dont ses ministres, ses maîtresses et ses favoris l'accablent : c'est Marie-Thérèse, plus despote peut-être par l'appareil de ses vertus, que les tyrans ne le sont par les crimes : c'est Fréderic, ce grand homme, dernier instrument du despotisme, pour affermir à jamais l'esclavage sur la terre, parce que Fréderic étoit assez philosophe pour que l'on oubliât souvent qu'il étoit roi. De l'autre côté, c'est l'Amérique, c'est la France, qui tout-à-coup brisent leurs fers, et rappellent tous les humains

à l'honneur d'être hommes. Siècle mémorable, auguste champ de bataille, où les nations américaines et françoises ont généreusement combattu contre les oppresseurs du monde, et vengé les nations en leur servant d'exemple; siècle superbe, deviens à jamais le livre des destins pour la postérité, et qu'elle y lise et ses droits et ses devoirs !

Louis XIV alloit être obligé de faire une réflexion que les rois ne font jamais; c'est que la perte d'un seul homme peut entraîner celle de leur royaume. Lorsque l'abbé de Savoie avoit quitté la France, Louis avoit dit à ses courtisans, avec cette ironie arrogante, ordinaire partage du pouvoir arbitraire : *ne trouvez-vous pas que je fais une grande perte?* et les lâches courtisans avoient répondu à ce propos vraiment inhumain, que n'auroit pas

justifié l'inutilité du dernier des sujets de Louis XIV, par la peinture exagérée des prétendus défauts de l'abbé de Savoie. Eh ! l'on s'étonne quelquefois des fautes des rois ; mais c'est que l'on ne réfléchit pas que l'orgueil des rois et la bassesse de leurs flatteurs se caressent de si près, qu'il est impossible à la vérité de se glisser entre deux. Cet abbé de Savoie, si dédaigné, emportoit cependant dans son génie l'énorme masse des désastres de la France ; et le jour de sa vengeance étoit arrivé.

La guerre avoit pris naissance en Italie, et la discipline militaire étoit expirée à Versailles entre les bras de Chamillard ; la vénalité s'étoit glissée jusque sous l'armure des guerriers : époque désastreuse, où commença le malheur du soldat français, malheur toujours inconnu au sein

de la France même, parce que le soldat est le seul être assez courageux pour souffrir sans se plaindre; origine de ces mouvemens, que l'on a traités d'insurrection depuis la conquête de la liberté, parce que le silence du soldat jusqu'alors avoit laissé croire que cette classe étoit celle où il devoit exister moins de réclamations, tandis qu'au contraire c'étoit celle où il se trouvoit un plus grand amas d'injures oppressives à venger : et si nous voulons être justes en France, loin de taxer le militaire subalterne de sédition, pour quelques troubles toujours exagérés, nous lui saurons gré bien plutôt de l'étonnante sagesse qui l'a contenu dans les bornes de la modération, quand l'aurore de la liberté s'est levée sur nous; et n'oublions pas que, si en France on a pu compter un tyran par cent citoyens, on

auroit dû compter de même cent tyrans pour un soldat.

A la fin du dernier siècle, les régimens s'accordèrent avec profusion à l'inexpériente jeunesse, dès qu'elle avoit de l'argent pour les acheter. Dès-lors on vit des enfans de dix-huit ans apporter à la tête des corps qu'on leur confioit pour leur argent, toute l'étourderie de l'âge, tout l'orgueil d'une illustre naissance, tout le dérangement des passions, tout le mauvais exemple des vices de la cour qu'ils habitoient, et souvent toute l'imbécillité d'une éducation négligée. Insensiblement l'armée devint non plus une réunion d'hommes courageux dévoués au service de la patrie, mais une véritable spéculation de commerce ouverte à l'avarice de quelques hommes. Les régimens se décomplétèrent, parce que les appointemens des emplois vacans parmi

les officiers restoient au profit des ministres ; parce que la solde des places de soldat dans les compagnies non occupées, tomboit dans la poche du capitaine : de là l'habillement et l'armure devinrent mauvais, parce que les fournisseurs voulurent l'avoir à vil prix des manufacturiers, pour les revendre à la troupe le prix en usage jusqu'alors ; de là le ministre trompoit le roi, dont on exigeoit toujours les mêmes fonds pour l'armée ; de là les officiers trompoient le ministre ; de là les sergens de détail trompoient les officiers ; de là les malheureux soldats qui n'avoient personne au-dessous d'eux à tromper, étoient les uniques victimes de ces déprédations, qui par tant de bonds descendoient depuis le trône jusqu'à lui.

Nécessairement la discipline devoit en souffrir ; car la discipline n'est fondée que

sur la confiance, et la confiance s'éteint où l'estime cesse. Le point où l'estime s'arrête, est celui où l'intérêt prend la place de la générosité. Le soldat obéit à regret à l'homme qu'il voit chargé de ses dépouilles. En revanche, cet homme qui se sent intérieurement coupable envers le soldat, met l'expression de l'autorité à la place de la voix du devoir; et voilà le principe de l'oppression.

Un second mal fut l'avilissement des récompenses militaires. A peine l'ordre de Saint-Louis sortoit du berceau, qu'il fut mis à l'encan. On achetoit six louis les croix de Saint-Louis dans les bureaux de la guerre, et les mauvais plaisans du temps appeloient ces chevaliers, les chevaliers des onze. Qu'auroient-ils dit, s'ils avoient vu, depuis, ce signe des services guerriers, plaqué sur l'infame poitrine d'un suppôt

de la police? La croix de Saint-Louis à la boutonnière d'un exempt, c'est un lys sur le sein d'une courtisanne.

A tant de symptômes de la décadence de Louis XIV, se joignoit encore l'asservissement où le ministère tenoit les généraux. A cent, deux cents lieues des armées, on vouloit diriger leurs marches, décider des batailles à donner, ou des retraites à faire. Tout le monde vouloit commander, excepté ceux qui en étoient chargés ou en avoient le talent. Ainsi, la cour de Versailles causa seule les fautes que Catinat commit en présence du prince Eugène, et eut de plus la mauvaise foi de l'en rendre responsable.

Eugène pénétra en Italie. L'avis de Catinat étoit de s'opposer à son entrée: la cour pensa différemment. Alors obligé de changer son plan de campagne,

Catinat

Catinat se vit contraint à reculer devant Eugène. Cette retraite, sage aux yeux de tous les gens du métier, étoit encore nécessitée par la négligence du ministre à fournir les magasins de subsistances. A Versailles, elle fut empoisonnée par les courtisans. Villeroi, aussi ignorant guerrier que convive aimable, obtint le commandement de l'armée. Le ministère perdit par cette ineptie la ressource des talens du vainqueur de Marsaille, et l'alliance du duc de Savoie, que les hauteurs du nouveau général alloient bientôt détacher de la France. Il est vrai qu'il y gagna l'avantage de faire sa cour à madame de Maintenon; chose importante.

Il semble que dans cette guerre fameuse, la fortune ait voulu rendre encore les revers plus poignans pour Louis XIV, en la commençant par des apparences de

succès. Villars, ce général dont la fierté plaît à l'ame des honnêtes gens, parce que cette fierté tenoit à la connoissance de son mérite, et à la bassesse de ses ennemis ; Villars, grand par cela même qu'il déplut souvent à Louis XIV, incontestable preuve qu'il ne lui dit jamais que la vérité ; Villars enfin, que la haine de Louvois honore plus aux yeux de la postérité que ses victoires, Villars porta d'abord des coups terribles à l'empereur, en le battant à Freidlinghen et à Donavert : ailleurs, la surprise de Crémone et la captivité de Villeroi ne réparoient point les pertes de Vienne, et ni les combats de détail, aussi multipliés que sanglans, que se livroient Eugène et Vendôme, ni la bataille de Luzara, où la victoire refusa ses palmes à l'un et à l'autre parti, ne faisoient point encore pencher la balance

en faveur des alliés. Marlboroug même, ce grand homme et de guerre et d'état, n'avoit point imprimé son génie sur sa première campagne contre le duc de Bourgogne et Bouflers.

Mais bientôt la défection du duc de Savoie, Eugène et Marlboroug réunis, accablant à Bleinheim l'infortuné Tallard sous le poids de leurs talens et de leur fortune; Gibraltar, Barcelone et une partie de l'Espagne arrachés à Philippe V par Peterboroug; les impuissans et désastreux efforts de Tessé pour les recouvrer; la flotte françoise contrainte à la retraite sous la conduite du comte de Toulouse; la défaite bien méritée de Villeroi dans les plaines de Ramilliers; la Feuillade échouant devant Turin; d'Orléans, forcé dans ses lignes par l'impéritie de Marsin: telles sont les premières et douloureuses

atteintes que l'adversité porte au cœur de Louis XIV. Au milieu de cette foule d'échecs, on se demande : où donc est Villars ? Comment, Villars existe, et ce sont les Villeroi, les Marsin, les la Feuillade que les armées suivent ! Où est Villars ? à soumettre quelques malheureux révoltés dans les Cévennes ; et pourquoi cet abandon ? c'est qu'il n'avoit que des vertus. Haï de madame de Maintenon, trop au-dessus de Chamillard pour en être estimé, peut-être même en butte à la jalousie de Louis, qui ne fut pas toujours exempt de cette petitesse ; on l'avoit éloigné quand il pouvoit être utile, on le rappela quand il ne fut plus temps. On avoit été battu à Oudenarde ; Lille, malgré la généreuse défense de Bouflers, étoit tombée devant Eugène et Marlboroug ; la France ouverte de toutes parts, n'offrant

plus de ressources en hommes, en munitions, en argent, penchoit totalement vers sa ruine, et se trouvoit froissée entre des ennemis vainqueurs et un roi superbe, qui craignoit encore de compromettre son inflexible orgueil.

D'un autre côté, la couronne d'Espagne alloit échapper à Philippe V: les Portugais, les Anglois, les Autrichiens le pressoient de toutes parts; il ne lui restoit plus que le cœur des Castillans, les conseils de Vauban, et les vertus aimables de son épouse.

Qu'on ne s'étonne point que je compte ainsi sa compagne au nombre de ses ressources: l'on n'a peut-être jamais bien conçu combien un diadème porté par les grâces que l'infortune embellit, a de pouvoir sur le cœur des humains. Les idées morales participent de la majesté que

...

l'on accorde aux objets physiques ; ainsi, il est aussi difficile de ne pas attacher l'idée des vertus à un sceptre malheureux, que de refuser l'idée de l'innocence à la jeunesse persécutée. A coup sûr, si dans leurs revers les rois ne subjuguent pas les cœurs, c'est que dans la prospérité ils furent doublement criminels ; et le trône a cela de particulier, que l'infortune qui brouille communément les hommes avec leurs semblables, réconcilie au contraire les rois avec les humains. L'on est d'une indifférence barbare dans le choix des épouses destinées aux monarques ; jamais leur caractère n'est compté pour quelque chose ; et l'on oublie que le sort des nations peut dépendre d'une caresse apprêtée par une femme artificieuse. C'est une remarque digne de l'attention de la politique, que toutes les reines fameuses par

leurs crimes, ont dégradé les vertus de leurs époux, tandis qu'au contraire, les crimes des rois n'ont jamais été contenus par les vertus de leurs épouses.

Tandis que Philippe V combattoit, la reine d'Espagne, jeune, intéressante et sensible, parcouroit seule et sans suite les villes dont la fidélité chancelante annonçoit une défection prochaine; elle pénétroit dans les asyles des particuliers, et là, tête à tête avec eux, elle étaloit à leurs yeux la majesté de ses malheurs et la noblesse de son ame. Chaque toit la recevoit presque en ennemie, et elle ne quittoit chaque toit que comme une divinité qui sort de son temple; tous les cœurs étoient gagnés dès qu'on l'avoit aperçue, tous les trésors étoient ouverts dès qu'on l'avoit entendue. Ainsi, par le pouvoir de ses charmes, elle conquit une

....

moitié de l'Espagne, et fournit à son époux les sommes nécessaires pour conquérir le reste. Mais le temps approchoit où une victoire gagnée alloit affermir Philippe sur son trône, et une victoire perdue, rétablir Louis sur le sien : Almanza et Malplaquet alloient prononcer sur le sort des deux empires.

L'empereur Léopold n'étoit plus, et Joseph son fils lui avoit succédé. L'empire à ce changement n'avoit rien gagné. Jamais prince ne fut plus entreprenant sans rien faire : il n'avoit que l'envie de la fierté et le desir de la politique ; elles furent pour lui deux amantes dont il n'éprouva que les rigueurs, et sans le prince Eugène, ce Joseph seroit oublié dans la foule des rois inutiles.

S'il est des instans où l'indignation de la postérité, si bien due à l'orgueil et au

despotisme de Louis XIV, s'éveille avec force, c'est à l'époque où nous sommes parvenus dans ce tableau de sa vie, quand on songe que le sort de l'Espagne et de la France va dépendre de la fortune des armes de deux hommes qu'il a persécutés: dans l'état d'incertitude où le lecteur se trouve en touchant à ces grands événemens, le François lui-même ne peut s'empêcher de faire des vœux pour les ennemis de Louis, parce que la justice et l'humanité sont de toutes les nations. Eugène, méprisé par la superbe inconséquence de ce roi, va combattre à Malplaquet; Ruvigni, chassé par sa cruelle intolérance, va se mesurer contre l'armée de Philippe à Almanza: quel homme, s'il n'est ni flatteur ni esclave, ne conviendra qu'il fait des vœux pour Eugène et Ruvigni?

Ruvigni, à la tête des Anglois et des Portugais, fut battu, et le fut par un Anglois à la tête des François et des Espagnols, le duc de Berwick. Bâtard d'Angleterre, et fils d'Arabelle Churchil, il étoit neveu du fameux Marlboroug, et relevoit, comme on le voit, la grandeur des Bourbons, tandis qu'ailleurs son oncle employoit toutes les ressources de son génie pour l'abaisser.

Ces ressources étoient terribles ; et la plus puissante étoit sa constante intelligence avec le prince Eugène. Elle étoit loin de régner entre les généraux françois, et l'armée se sentoit de la perplexité de la cour. La présence du duc de Bourgogne, envoyé en Flandres pour relever le courage abattu du soldat, n'avoit au contraire servi qu'à accroître la division entre les chefs qui commandoient sous

lui. Toutes les portes de la France étoient ouvertes : la prise de Landau laissoit libre l'entrée de l'Alsace ; les ennemis avoient pénétré en Provence par le col de Nice ; Toulon étoit bloqué, Marseille menacé. On éprouvoit des obstacles multipliés dans la perception des impôts dont le peuple étoit surchargé, et le peu d'argent qu'ils produisoient s'abymoit dans les coffres des traitans. Les recrues ne pouvoient plus se faire ; et l'affreuse rigueur d'un hiver déplorable, en portant la misère au dernier degré, avoit meublé l'armée des derniers hommes qui restoient à l'agriculture. Louis XIV chancelant enfin sur cet échafaudage de gloire, que la main de l'orgueil lui avoit dressé, et dont l'infortune à chaque minute renversoit quelque arc-boutant, s'humilie parce qu'il ne peut plus opprimer, et fait partir pour la Haye

son ministre Torcy-Colbert, et l'envoie demander une paix honteuse, aux lieux même qu'il avoit outragés jadis par l'ostentation de son insolente prospérité.

Telle est vraiment l'irrésistible indignation que fait éprouver à la philosophie le long cours d'une vie consumée dans les conquêtes, le faste et les voluptés, qu'elle calcule avec plaisir tous les degrés de douleur que l'humiliation fait descendre à ce roi superbe. Pour la première fois, le nuage dont le tribunal de l'humanité se couvrit à ses yeux, se dissipe ; la magique illusion de la royauté disparoît : Louis XIV s'examine ; il ne trouve plus en lui que l'homme, mais l'homme auteur de tous les maux de l'Europe, l'homme poursuivi par les pleurs de son peuple et la haine des nations. Qu'est devenue cette volonté que la guerre et la mort servoient

à genoux? pendant soixante ans, il a tout vaincu, tout soumis, tout écrasé; tout s'est tu devant lui; et dans ce silence universel, le remords seul a conservé la voix.

Le remords et la vieillesse, quel état! le remords qui fait revivre le passé, et la vieillesse qui tue l'avenir! voilà donc, ô rois, ce qui vous reste, quand vous cherchez la grandeur sans l'appui de la vertu. Ah! qui peut, sans frémir, contempler les derniers jours de ce monarque; et quel homme a, jusqu'ici, mesuré l'enfer immense où il est descendu tout vivant? Oui, il respire encore, et il n'existe pas sur la terre un objet qui ne soit un reproche pour son cœur, et un supplice pour son ame. S'il ouvre un livre, qu'y lit-il? ses victoires? elles ont fui; ses louanges? il n'en mérite plus; sa magni-

ficence? elle est tarie. S'il contemple ses palais, qu'y voit-il? ses profusions: sa cour? des courtisans glacés: son conseil? des ministres sans ressources et sans énergie: sa société? les tracasseries des prêtres, et le bigotisme d'une vieille femme: sa famille? la mort qui la moissonne: ses monumens? dans les uns, la fierté à la place de l'utilité, dans les autres, l'insolence dont la voix appelle sur lui la vengeance des nations: son peuple enfin? des fronts vieillis dans la misère; des yeux éteints dans les larmes; des bouches dont le murmure est la seule expression; des poitrines couvertes de cicatrices; des jambes affoiblies par les fatigues de l'indigence; des mains desséchées dans l'attente des secours: et voilà le sort de Louis XIV; chaque objet est son juge, chaque souvenir, sa condamnation, et

chaque pensée, sa furie. Cela vaut bien la peine d'avoir tout fait pour mériter le nom de *grand*, et rien pour mériter celui de *bon*.

C'est une triste condition que celle des rois : ils ne sont que des hommes, et tout en eux participe de la hauteur de leur rang. Jeunes, les passions se centuplent en eux par le pouvoir de les satisfaire, par l'ennui des jouissances, et par la facilité de réveiller les goûts. Vieux, leurs remords sont encore en proportion de leur rang : l'homme n'en éprouve qu'en raison de sa vie ; un roi les ressent en proportion de ses sujets. O ! Louis XIV, monarque tant envié, monarque si vanté, quel homme de bien voudroit échanger sa vieillesse contre la tienne ? Je n'aime point qu'on célèbre sa fermeté dans ses revers : la constance dans les maux que

l'on a mérités, n'est qu'un rôle de théâtre que l'on étudie pendant le changement de décoration; c'est le gladiateur qui cherche encore à provoquer les applaudissemens, en se dessinant dans les bras de la mort qu'il a défiée. Le courage n'est pas toujours une vertu : c'est par orgueil que Louis XIV est ferme dans l'infortune, et non par grandeur d'ame. Il savoit les qualités qui devoient entrer dans la composition d'un bon roi : s'il ne le fut pas, il est coupable; s'il fut malheureux pour ne l'avoir pas été, il n'est pas à plaindre.

Si son orgueil se sentoit profondément blessé par les désastres nombreux qu'il éprouvoit au dehors, son ame étoit déchirée par le spectacle de la mort qui remplissoit son palais. Il sembloit que le ciel, de concert avec ses ennemis, forgeât

chaque

chaque jour de nouveaux traits pour l'accabler. Père d'une postérité nombreuse, il se vit à la veille de ne pas laisser après lui un de ses rejetons sur son trône ; et tandis qu'il avoit donné un roi à l'Espagne, qu'il vouloit que l'Angleterre en eût un de sa main, et qu'il avoit essayé d'en placer un troisième en Pologne, il se voyoit menacé de n'en avoir pas un à donner à ses nombreux états.

La reine, la dauphine moururent les premières ; le dauphin, la duchesse de Bourgogne, le duc de Bourgogne, deux ducs de Bretagne et le duc de Berri les suivirent bientôt après, et Louis XIV resta seul avec un enfant dont la mort menaçoit la foiblesse. Toute la France en deuil regardoit avec effroi ce torrent de calamités qui se débordoit sur elle, excepté les prêtres qui, suivant l'usage,

indifférens pour tous les maux qui ne les affectent pas, disputoient avec acharnement contre les prétendues erreurs de Jansenius. Les deux Port-royal avoient été détruits. On avoit insolemment dispersé les maîtres de Racine; on avoit spirituellement brûlé les *Provinciales* de Pascal. On avoit de part et d'autre fait des miracles, cette ressource que l'on substitue toujours à la raison: une fille avoit été guérie d'un mal à l'œil, et une autre, d'un mal à la jambe. Les jésuites marchoient d'inepties en inepties au pouvoir universel, seul but de leurs travaux, et le seul qu'ils cachoient avec soin; et la foule des oisifs, celle des cagots, plus grande encore, au milieu des désordres de l'état, s'occupoient à ergoter sur des mots aussi indifférens à la probité de l'homme qu'à son salut, et qui ne se trouvoient point

dans un livre que personne n'avoit lu, ni n'avoit le temps ni l'envie de lire. Au milieu de ces troubles, les excommunications réciproques se croisoient; le refus des sacremens à l'heure de la mort étoit l'arme la plus usitée, et les gens bien portans vouloient à toute force damner les mourans qui ne pensoient pas comme eux. Les chefs même des différens partis ne s'accordoient pas entr'eux; et les uns, par roideur de caractère, les autres, par intérêt, ceux-ci, par l'espoir des dignités ecclésiastiques, ceux-là, par foiblesse d'esprit, se mouvoient assez souvent en sens contraire dans le cercle que sembloit leur tracer le parti qu'ils avoient embrassé. Tels étoient, par exemple, Noailles et Fénélon, les deux hommes les plus doux, les plus vertueux, les plus amis de Dieu, que ce siècle ait produits; et dans ce

labyrinthe de ridicule, madame de Maintenon, souveraine sacerdotale, errante sans fil et sans connoissance, flattant, caressant, menaçant tour-à-tour, voulant décider, et ne décidant jamais, par la raison qu'il ne peut y avoir de décision où il n'y a point de cause, mais saintement glorieuse de pouvoir mystiquement se pavaner auprès des gens mitrés, et toujours prompte à faire céder l'amitié aux préventions, dès que le parti jésuitique lui avoit désigné qui elle devoit haïr : c'est ainsi qu'elle devint l'ennemie de madame Guion qu'elle avoit aimée, persécutrice de l'archevêque de Cambrai qu'elle avoit servi de tout son pouvoir, et perfide envers le cardinal de Noailles qu'elle aima toujours. Pourroit-on blâmer une femme de cette inconséquence ridicule, tandis qu'un pape en donnoit

l'exemple? Clément XI, ce grand admirateur de l'ouvrage de Quênel, ouvrage fait pour ramener la paix et éclairer les deux partis, osa bien condamner le livre des réflexions pieuses sur le texte du nouveau testament.

Mais pourquoi cette étonnante contradiction ? Pourquoi ? parce que le pape n'étoit qu'un homme comme les autres, et que malgré le respect que l'on a depuis si long-temps pour les évêques de Rome, bien est-il cependant qu'en fait de religion aussi-bien que de politique, ils ne se conduisent que par des vues humaines. Clément XI avant son exaltation avoit fait imprimer un ouvrage infecté de toutes les erreurs du molinisme, et composé par un prélat de ses amis. Le cardinal de Noailles avoit dénoncé ce livre. Le moment de se venger de cet affront étoit arrivé: le livre

. . .

de Quênel, dédié à Noailles, avoit été lu, vanté, célébré par ce cardinal; et c'en fut assez pour attirer sur lui la condamnation pontificale. Quand il s'agit de vengeance, la thiare condamneroit l'évangile. Quênel fut obligé de se sauver, et se retira à Amsterdam; et la passion d'un prêtre d'Italie priva la France d'un homme de mérite: triste mais ordinaire fruit de l'imbécille respect que l'on a pour les grands, dont les vices prennent toujours le caractère de la justice aux yeux des peuples esclaves. Quênel va chercher en Hollande la liberté: prérogative des nations libres, que l'on n'apprécie peut-être pas assez dans le nombre des bienfaits de la tolérance; prérogative, ou pour mieux dire, certitude de s'enrichir de la possession des grands hommes que le fanatisme, l'erreur, ou les préjugés chassent de leur patrie.

Des vues purement humaines avoient arraché à Clément XI la condamnation du livre de Quênel, et des vues purement humaines empêchèrent que cette condamnation ne fît grand effet en France. Le pape avoit reconnu l'archiduc pour roi d'Espagne, et c'en fut assez pour que l'on se moquât de son décret : ou le livre étoit bon, et dès-lors le pape étoit coupable de le condamner ; ou le livre étoit mauvais, et dès-lors on devoit respect à la condamnation émanée du pape. C'est un dilemme. On n'est pas fâché de prendre ainsi sur le fait les saltimbanques de la religion. Combien de pharisiens dans la religion catholique ? rien n'est si plaisant que de voir le peuple, ce peuple toujours si crédule parce qu'il est bon, se prosterner devant le pape, et recevoir des bénédictions d'une main qui l'instant d'avant a signé peut-être

. . . .

le plus grand outrage fait à cette religion qui fait fléchir les genoux à ce peuple. Je ne sais pas si les clefs de saint Pierre sont les clefs du paradis pour les papes ; mais elles leur ont tant servi pour ouvrir les portes du monde, qu'elles doivent être furieusement usées aujourd'hui pour ouvrir les portes du ciel.

Le goût de la dispute étoit si fort de mode, que ce n'étoit pas assez de Jansenius pour repaître les amateurs de l'ergotisme. On courut déterrer à la Chine des alimens à la controverse, et l'hommage que Confucius exige de ses disciples pour les morts, excita contre les Chinois l'animadversion d'un peuple et d'une religion qu'ils ne connoissoient ni n'avoient envie de connoître. Les jésuites, en pénétrant à la Chine, étoient bien plus attachés à la propagation de la société de Jésus, qu'à

celle de Jésus. Flatteurs, parce que c'est le vrai rôle pour réussir, ils avoient fait comme tous les êtres foibles qui veulent s'élever; ils n'avoient parlé de leurs opinions religieuses que par aperçu, et avoient approuvé hautement celles du peuple dans le sein duquel ils vouloient s'installer. Si la Chine n'eût rien offert à leur cupidité, ils ne se seroient donné ni la peine d'approuver les dogmes de Confucius, ni celle de parler de la morale de Jésus-Christ. Mais la Chine leur ouvroit une vaste source de richesses, et ils se gardèrent bien de trouver de l'idolâtrie dans le culte que les Chinois rendent dans certains jours de l'année à certaines tablettes où sont inscrits les noms de leurs ancêtres.

Le pape, qui ne trouve pas mauvais que les bonnes femmes aillent se prosterner pendant quelques heures devant la statue

de saint Pancrace, parce qu'elles mettent quelques jules dans le tronc accroché aux pieds du saint de pierre, s'avisa de trouver fort singulier que les Chinois fissent des festins dans les tombeaux de leurs aïeux : en conséquence il décoche un vice-légat à l'empereur de la Chine, pour lui demander compte de sa conduite. Cet empereur d'un peuple qui regarde la terre comme quarrée, qui se croit le centre du quarré, et considère toutes les autres nations comme autant de barbares, ou tout au moins de singes habitans des fauxbourgs de son empire, trouva très-plaisant que le pontif des singes s'avisât de l'interpeler sur sa croyance, et pensa lui répondre par une bastonnade. Il est fâcheux que l'empereur de la Chine n'ait pas été un peu plus au fait de nos usages ; car alors il auroit sans doute envoyé au pape quelque

prêtre de Foë, pour demander au vicaire de Jésus-Christ, pourquoi il souffre dans les temples de sa loi l'usage des oraisons funèbres, et s'il est plus ridicule d'honorer les manes de ses ancêtres, que de permettre à un juré-crieur en éloquence de célébrer des hommes dont la plupart n'ont jamais fait de bien.

Ces disputes chinoises, dont le puéril entêtement couvroit Rome de ridicule, et amusoit les jours oisifs des êtres inutiles dont les cafés de Paris abondent, devinrent fatales aux jansénistes. Le père Tellier, successeur du père de la Chaise, avoit vu un de ses ouvrages sur les cérémonies chinoises, condamné à Rome, à la poursuite des disciples de Jansénius : le cardinal de Noailles l'avoit assez mal mené jadis, pour quelqu'intrigue scandaleuse. Il approcha donc du trône, ayant à venger les deux in-

sultes les plus poignantes pour un prêtre, l'affront fait à sa réputation savante et à sa réputation morale. Son caractère ajoutoit encore aux alarmes de l'amour-propre, communes à tous les hommes. Il avoit toutes les qualités des persécuteurs du grand genre, sombre, bilieux, farouche, atrabilaire, fourbe et cruel; il avoit été pétri de cette boue dont les puissances infernales se servent ailleurs pour composer un grand inquisiteur. Tel étoit l'homme que les jésuites avoient choisi pour éclairer Louis XIV, aux bords de sa tombe, sur les désordres de sa vie, et le préparer à ce compte formidable que les rois doivent à ce Dieu dont ils tiennent, disent-ils, leur couronne.

Un pareil choix n'est-il pas vraiment une dérision de la divinité? toujours n'en est-il pas de moins conforme à l'esprit de l'évangile. Quel roi plus que Louis

XIV eut besoin dans ses derniers jours d'un homme, d'un confident éclairé, dépouillé de toutes passions, étranger à tous les intérêts, sourd à tout esprit de parti, assez instruit, assez courageux pour dérouler devant lui le tableau d'une vie si funeste à l'humanité; pour disséquer sous ses yeux cet orgueil dont les caresses l'avoient perdu; lui montrer, à l'aide du scalpel de la vérité, les muscles odieux de ce monstre, dont les ressorts cachés jusqu'alors sous une enveloppe enchanteresse, l'avoient si cruellement séduit; le désabuser de tant d'illusions dont la magie l'avoit conduit de précipices en précipices, et l'amener enfin, par le repentir, à la compassion des hommes qu'il avoit accablés de sa gloire, et à la miséricorde de ce Dieu qu'il avoit aliéné par son esprit superbe. Mais, non, c'est une furie qu'ils

attachent à ses flancs : il ne lui reste que quelques jours à vivre, il faut qu'ils s'en emparent pour les rendre les instrumens de leur partialité ; et c'est celui qui doit le réconcilier avec la terre et le ciel, dont la main va mettre le dernier sceau à la haine de l'une, et à l'indignation de l'autre.

En effet, le père Tellier ne fut pas plus tôt en possession de la confiance de Louis XIV, qu'il souleva tout le royaume clérical contre le cardinal de Noailles, le seul prélat assez vertueux pour apprécier le jésuite à sa juste valeur, pour ne voir en lui que l'être le plus dangereux, et pour résister à la volonté de Louis, dès-lors assez vieux pour n'avoir plus que celle des bigots qui le subjuguoient : heureux si M. de Noailles eût poussé la fermeté jusqu'à ôter au jésuite le droit de

confesser le roi, comme il en avoit le pouvoir et l'envie, ainsi qu'il s'en explique dans ses lettres à madame de Maintenon.

L'esprit remuant du confesseur, l'ambition des prêtres mitrés, la foiblesse de Noailles, le goût que Louis XIV avoit de se mêler de tout ce qui ne le regardoit pas, cette pente éternelle à voir, dans tout ce qui s'opposoit à ses desirs ou à ceux de ses favoris, une atteinte à son autorité, amenèrent enfin le coup funeste, dont l'effet devoit être de rendre à jamais irréconciliables les deux partis. On envoya à Rome une liste de propositions, prétendues extraites du livre de Jansénius, pour en demander la condamnation; le saint-office, le moins saint, comme le plus inepte des tribunaux, en proscrivit cent une sur cent trois; et la chaire de saint

Pierre accoucha de cette bulle si fameuse, dont l'effet fut de troubler la raison de toute la France. Prêtres, moines, religieux, évêques, archevêques, cardinaux, tant ceux qui l'avoient sollicitée, que ceux qui la redoutoient, s'élevèrent contre : on s'assembla, l'on délibéra, l'on cria ; c'est l'usage. La bulle étoit révoltante : la plupart protestèrent contre elle ; les plus soumis l'acceptèrent purement et simplement, mais en altérèrent le sens pour la rendre supportable aux peuples. Mais le plus fou fut Louis XIV, qui certainement n'entendoit rien ni aux ouvrages de Jansenius, ni aux livres de Quênel, ni au latin de la bulle *Unigenitus;* mais qui, bon gré malgré, vouloit, entendoit et ordonnoit, que tout le monde crût que les propositions les plus raisonnables étoient des impiétés, parce que le saint-office l'avoit

l'avoit décidé, et que son confesseur le vouloit comme cela : et comme rien n'est si tyrannique que la volonté d'un roi, quand elle est dépouillée de raison, il voulut bien forcer le parlement à enregistrer une loi qui obligeât les évêques à accepter purement et simplement la bulle telle qu'elle étoit venue de Rome.

Mais alors s'élevoit un de ces hommes que la nature forge de temps en temps pour réprimer les rois, quand les peuples sont assez foibles pour se soumettre à leurs caprices. D'Aguesseau, philosophe et magistrat, à la gloire duquel il ne manqua peut-être que d'avoir vécu du temps de la révolution ; d'Aguesseau refusa constamment de proposer l'édit au parlement, et brava sans crainte l'ignorance d'un roi qui décidoit d'une chose à laquelle il n'entendoit rien, l'arrogance

du chancelier Voisin qui attachoit beaucoup plus de prix à la rédaction de son édit qu'à la chose même, et la rage du confesseur qui perdoit un moyen de tourmenter le cardinal de Noailles et les évêques de son parti.

Rien n'est plus bizarre que ces sortes de brigandages de religion : quoi de plus ridicule que de voir des gens se batailler, non pas sur ce qu'ils croiront, mais sur ce qu'ils feront croire aux autres ? Telle fut, par exemple, l'origine de la division de Bossuet et de Fénélon : Bossuet se révolta contre les rêveries de madame Guion et le livre des *maximes des saints*, non pas pour l'intérêt de la cause de Dieu, car assurément Dieu ne peut avoir de meilleurs serviteurs que ceux qui sont toujours en contemplation devant lui ; mais parce que les prédications de la

dame Guion, soutenues par les talens de Fénélon, diminuoient d'autant cette prééminence qu'il s'étoit acquise dans le clergé de France et dans l'opinion publique. Il y a beaucoup de gens qui regardent comme une injure les talens d'autrui.

La pauvre madame Guion fut persécutée; une lettre de cachet lui prouva que sa doctrine étoit mauvaise. Madame de Maintenon, en digne femme de cour, abandonna cette infortunée; M. de Fénélon paya par l'exil, le vertueux crime de l'avoir défendue; et ce furent Bossuet et Gaudet-Desmarais, ces deux hommes que l'on a presque mis au rang des saints, dont l'art conduisit à fin cette intrigue si chrétienne. Cela n'est point étonnant sous un roi despote; les tyrans en tout genre sont bien sûrs d'avoir raison.

Mais la véritable cause de la persécution soufferte par M. de Cambrai, étoit, que sa vertu, fondée sur la douceur et la véritable charité chrétienne, faisoient la censure de l'amer bigotisme de toute la race sacerdotale dont Louis XIV étoit entouré; et si les Bossuet et consorts avoient pu se venger de sa glorieuse modération, ils l'eussent bien plus cruellement tourmenté, pour avoir eu la grandeur d'ame de publier lui-même la condamnation de son livre, que pour l'avoir composé. Un autre grief bien plus grand encore aux yeux de madame de Maintenon, c'étoit la désaprobation que ce prélat donnoit à son mariage avec le roi. Voltaire nie ce désaveu, et Voltaire nie une vérité. Dès qu'on a quelque connoissance des principes de Fénélon, on n'est point surpris qu'il ait pensé de la sorte. Mais le

seigneur de Ferney a toujours une pente secrette à révoquer en doute dans les autres les vertus qui contredisent les volontés des rois ; et c'est ainsi, par exemple, qu'en rapportant un entretien que le roi voulut avoir avec M. de Fénélon, alors précepteur du duc de Bourgogne, sur ses opinions en politique, après avoir dit qu'il lui étala la plupart des maximes d'état renfermées depuis dans son *Télémaque*, il ajoute que ces maximes approchent plus de la république de Platon, que de la manière dont il faut gouverner les hommes : réflexion aussi servile que honteuse, et qui range le prétendu philosophe dans la classe des esclaves.

En sortant de cet entretien, Louis XIV dit qu'il venoit d'entendre le plus bel esprit mais le plus chimérique de son royaume : voilà le plus sublime éloge qu'ait

...

pu recevoir Fénélon ; assurément des vues politiques qui paroissoient un être de raison à Louis XIV, devoient être fondées sur la nature et les droits imprescriptibles de l'humanité. La France s'est honorée de Fénélon, elle lui a donné le nom de *grand;* mais c'est en Angleterre qu'il faut aller pour apprendre que Fénélon étoit le premier des humains : il le sera désormais aussi pour nous, parce que nous avons appris à compter le peuple pour quelque chose, ou pour mieux dire, que le peuple a appris à se placer au rang qui lui appartenoit, et que Fénélon connoissoit mieux que Voltaire.

Il étoit tranquille dans son exil, et Marlboroug, dont les troupes inondoient les environs de Cambrai, lui rendoit par ses égards, l'hommage que ses ingrats compatriotes lui refusoient. La guerre se

continuoit toujours, et vainement Louis XIV avoit avalé toutes les humiliations dont les Hollandois se plaisoient à l'abreuver. D'Huxelles et Polignac n'avoient été à Gertrudenberg que pour convaincre l'Europe de la haine que l'on portoit à leur maître, et de l'état de foiblesse où la France étoit réduite par l'orgueil d'un seul homme; ils avoient poussé la bassesse jusqu'à promettre que Louis XIV fourniroit de l'argent pour détrôner son petit-fils, et n'avoient pas été écoutés. Toute ressource paroissoit perdue; et si l'on en avoit cru milord Stairs, des partis ennemis se fussent fait voir jusqu'aux portes de Paris. Ce fut alors qu'il dit: « puisqu'il faut faire » la guerre, j'aime mieux la faire à mes » ennemis qu'à mes enfans ». Avec quelle inhumanité le peuple est outragé dans ce propos! tout s'est épuisé, tout a péri pour

. . . .

Louis XIV; et les maux de ce peuple n'entrent pour rien dans ses réflexions. Il ne songe qu'à ses enfans; il aime mieux, dit-il, faire la guerre à ses ennemis: et avec qui la fait-il? aux dépens de qui la fait-il? Eh! quel bien revient-il à l'humanité, que le petit-fils de Louis XIV soit ou non roi d'Espagne? Ainsi donc, l'ambition d'une famille, la querelle d'un seul homme doivent être servies et embrassées par vingt millions d'hommes; et le titre de roi est le droit incontestable qui autorise une semblable absurdité. Jamais la raison fut-elle plus grièvement insultée? et malgré tout ce qu'un semblable raisonnement a de révoltant, malgré une expérience de six mille ans, que les rois n'ont jamais fait la guerre que pour les intérêts de leur maison ou de leur fausse gloire, nous avons entendu, de nos jours, des

gens soutenir en face de la nation, que le droit de guerre et de paix étoit une prérogative royale. Quelle opinion ces gens-là ont-ils donc des rois, s'ils comptent au nombre de leurs prérogatives le droit d'ordonner à cent mille hommes de se faire tuer au gré de leur caprice ? ils ne s'aperçoivent pas qu'en croyant honorer les rois, ils les ravalent au-dessous de la condition des Cannibales. S'il est possible qu'une guerre soit juste, elle ne peut l'être que pour l'intérêt général d'une nation; et si celle-là seule est juste, il n'y a donc que la nation entière qui puisse en juger, et par conséquent, seule elle a le droit d'en ordonner.

L'état de détresse où se trouvoit Louis XIV, devoit nécessairement hâter la chute de Philippe V : il n'avoit plus de troupes, encore moins d'argent, et pas même de

conseils à lui fournir. Les alliés auroient pu se dispenser de lui prescrire la loi, si dure, d'abandonner son petit-fils; la nécessité parloit plus impérieusement que le congrès de Gertrudenberg. Le roi d'Espagne, de son côté, avoit non-seulement à lutter contre la fortune, mais encore contre la multitude des partis qui lui étoient contraires; il s'en falloit bien que tous les cœurs fussent à lui.

D'abord, il avoit pour ennemis tous les partisans de la maison d'Autriche, et tous ceux qui, sans être vraiment attachés à Charles, avoient vieilli dans l'habitude de se voir gouverner par des princes de son sang: dans la multitude, cette habitude tient lieu de raisons, et transporte, au nom de la race, les droits que la race même a perdus. Il avoit encore à combattre la foule des indifférens à la chose

publique, qui, sans tenir à aucun parti, ne desirent la fin des calamités que par l'intérêt que leurs propriétés les forcent d'y prendre ; espèce d'hommes qu'on ne peut arracher à leur indifférence que par les bienfaits, et Philippe n'étoit pas dans la possibilité d'en répandre. Enfin, un troisième parti, non moins à craindre pour lui, avoit pour chef un prince même de son sang, Philippe d'Orléans, depuis régent de France, dont le vaste génie avoit cru entrevoir la facilité de monter sur le trône d'Espagne.

Ainsi Philippe V, pressé par la maison d'Autriche, par ses propres sujets, par la faction d'Orléans et par la disette de troupes et d'argent, et Louis XIV accablé par l'Angleterre, la Hollande, l'Empire et la Savoie, voyoient pour ainsi dire leur perte écrite sur le front de l'Europe;

et l'humanité payoit l'humiliation de deux hommes couronnés par dix ans de guerres inextricables, dont la fureur s'étoit étendue des bords de la Baltique jusqu'au fond de l'océan atlantique, et par la perte de quelques millions d'hommes : et peut-être jamais les nations n'achetèrent à plus grands frais les leçons que la philosophie leur donne sur le pouvoir qu'elles doivent concéder aux rois. Le talent de deux hommes changea dans un clin d'œil la face des affaires : Vendôme en Espagne, et Villars en France. Louis et Philippe se virent par eux raffermis sur leur trône ; et la paix générale fut le fruit d'une de ces misérables révolutions de cour, dont la puérile origine a tant de fois causé les malheurs des peuples, et qui par hasard leur fut cette fois avantageuse.

La reine Anne n'avoit en Angleterre

que le phantôme de la royauté ; Marlborough en avoit la réalité. Maître de l'opinion, parce qu'il étoit le chef des Wigs dont la faction étoit alors dominante ; maître des finances, dont le beau-père d'une de ses filles étoit ministre ; maître des décisions du cabinet, par un de ses gendres qu'il avoit fait secrétaire d'état ; maître de son armée dont ses talens le rendoient l'idole ; maître en Hollande, où sa politique adroite avoit prévalu sur l'influence du grand pensionnaire ; maître du palais de Saint-James par la duchesse son épouse, qui gouvernoit despotiquement l'esprit de la reine Anne : tout sembloit devoir éterniser la guerre, parce que la guerre importoit à la fortune comme à l'ambition de Marlboroug. Une jalousie de femme renversa tout cet édifice.

La reine Anne long-temps amie et plus

long-temps encore sujette de la duchesse de Marlboroug, s'ennuya d'un despotisme qui chaque jour devenoit plus insupportable ; elle eut enfin le courage de se choisir une nouvelle favorite, lady Marsham. La duchesse piquée se vengea par de nouvelles hauteurs. Quelques insultes maladroites qu'elle fit à la favorite du jour, quelques lettres fières qu'elle écrivit à la reine, achevèrent d'aigrir cette princesse ; la rupture devint publique. Le parti des Torrys, qui desiroit le rappel des Stuart, en profita pour circonscrire la reine. La paix générale fut résolue, non pour la tranquillité des peuples, mais pour rendre Marlboroug moins nécessaire. Quoique disgracié, il étoit encore à craindre ; et ce ne fut d'abord que sourdement que l'on travailla à la pacification de l'Europe. Mais, comme le remarque Voltaire, la mort de

l'empereur Joseph qui laissoit la couronne impériale à ce Charles qui disputoit le trône d'Espagne, hâta bien plus la confection de la paix que les cabales sourdes des Torrys et de la reine Anne, parce qu'elle atténua les préjugés que l'on avoit contre Louis XIV en Angleterre, et que cette nation sentit qu'il étoit également ridicule de dépenser envain ses trésors, pour procurer à la maison d'Autriche le même degré d'élévation qu'elle n'avoit pas voulu souffrir à la maison de France.

Quoi qu'il en soit, ces mouvemens politiques, utiles seulement à quelques têtes qui n'avoient d'autre privilége pour désoler la terre, que la couronne, qui ne fut jamais une propriété, ne se faisoient qu'aux dépens de l'humanité; et l'on peut dire que, quand il s'agit de la paix, chaque instant qui se consume dans les captieuses

rédactions des traités, est un crime dans la vie des rois.

En effet, la bataille si célèbre de Dénain approchoit. Marlboroug ne commandoit plus ; retourné à Londres, il s'étoit vu dépouiller de ses emplois. Eugène restoit seul ; et malgré sa longue réputation il fut vaincu par Villars. Il fallut cette victoire pour déterminer la conclusion de la paix ; c'est-à-dire, qu'il fallut qu'elle coûtât encore la vie à quelques milliers d'hommes. Enfin elle fut signée à Utrecht. L'empereur fut le seul qui n'y souscrivit pas ; mais cette résistance ne fut pas longue, et dépourvu du secours des alliés, il se vit contraint à reconnoître sa foiblesse.

Cette paix ne fut pas aussi humiliante pour Louis XIV que son orgueil avoit semblé le mériter ; mais elle acquit à la reine Anne un titre de gloire que l'on n'a pas

assez

assez senti, et dont la nation angloise même communément si juste, ne lui a pas tenu assez de compte. Elle sut ménager avec adresse, et la grandeur de l'Angleterre et les droits de toutes les puissances. Au milieu de ce grand choc de tant d'intérêts opposés, elle n'oublia pas la cause de l'humanité, et Louis XIV se vit forcé par elle de mettre en liberté tous ceux qu'il retenoit dans les fers pour cause de religion. Enfin pour le bien de sa patrie, elle s'oublia assez elle-même, pour appeler la maison d'Hannovre à la succession du trône d'Angleterre, au détriment de sa propre race ; et pour le dire en deux mots, elle sut être reine et philosophe tout ensemble.

Cette paix célèbre fut signée en 1713 ; et depuis jusqu'en 1715, époque de la mort de Louis XIV, la vie de ce roi n'offre plus rien de remarquable. Il mou-

rut comme il avoit vécu, c'est-à-dire, avec fierté, et sa dernière heure appartint au faste du langage, comme sa vie avoit appartenu à la splendeur de la représentation. L'on cite avec emphase les conseils qu'il donna à son successeur : conseils dont il auroit dû rougir, s'il eût eu la bonne foi de se rappeler qu'il devoit l'exemple des devoirs qu'il lui prescrivoit ; conseils inutiles, puisqu'il les donnoit à un enfant qui ne pouvoit les entendre ; mais conseils qui flattoient son orgueil, parce que les rois en mettent même à parler de leurs fautes. Il mourut le premier septembre, âgé de soixante-et-dix-sept ans, après en avoir régné soixante-treize ; il mourut, et l'humanité respira.

Louis XIV ne fut point un tyran ; il n'aimoit pas le sang : mais il fut le plus absolu des despotes. Il le fut pour ses ministres,

pour ses enfans, pour sa cour, pour ses peuples, pour l'Europe; il le fut même pour ses maîtresses, et madame de Maintenon ne le maîtrisa que parce qu'elle eut l'art de se laisser maîtriser par lui.

Il mit en œuvre ce goût de despotisme avec d'autant plus de succès, qu'il avoit reçu de la nature tous les dons nécessaires pour le faire valoir. La multitude se laisse aisément séduire par les charmes extérieurs; et Louis XIV étoit comme les comédiens, à qui l'on pardonne de grands défauts en faveur d'un beau physique. Il avoit la foiblesse d'être extrêmement jaloux de sa beauté. Rarement pardonnoit-il à l'homme qui lui disputoit cet avantage; et l'on remarqua que ses grâces, comme son amitié, tomboient de préférence sur la laideur. Roquelaure en est un exemple frappant. Louis, dont la

fierté souffroit difficilement les plus légères plaisanteries, ne s'offensa jamais de celles de Roquelaure, souvent marquées au coin du cynisme, et le plaisir d'avoir presque toujours à ses côtés quelqu'un qui lui servoit de lustre, adoucissoit les pointes aiguës des bons mots du favori.

Il s'exprimoit avec facilité, et sans avoir l'esprit cultivé, rarement le mot propre lui échappoit. Mais il avoit le défaut ordinaire à l'ignorance; et quand il avoit trouvé quelque chose bon ou mauvais, il regardoit comme une injure de se voir détrompé. Molière l'éprouva à l'occasion de son misantrope. Louis XIV applaudit au sonnet ridicule d'Oronte; mais la juste critique d'Alceste l'ayant éclairé, il s'offensa de l'ingénieuse supercherie que le poëte avoit faite à son jugement, et long-temps il eut la petitesse d'en bouder Molière.

Ce ressentiment contre ce grand comique ne venoit pas précisément de ce qu'il attachât beaucoup de prix à ses décisions en fait de littérature, mais de ce que son sentiment, comme roi, n'eût pas prévalu, et que le public en sa présence se fût rangé de l'avis de l'auteur; car il aimoit la contradiction, non pour s'éclairer, mais parce qu'il savoit que, tort ou raison, les flatteurs seroient toujours de son côté, et il n'étoit pas fâché qu'on fournît souvent ce plaisir à son orgueil. En conséquence il feignoit d'écouter les avis, mais il ne suivoit jamais que le sien; et quel que fût le succès, il étoit toujours sûr d'être applaudi, parce qu'il connoissoit parfaitement la tactique du despotisme, qui consiste, non pas à dire, je veux que vous approuviez telle chose, parce que je suis roi, mais, comme roi, je vous caresserai, si vous approuvez telle chose. . . .

Madame de la Valière le fatigua bientôt par ses fades déférences. Madame de Montespan le servoit bien mieux suivant son goût. Il disoit : *il est bien cruel que l'on soit toujours obligé de prouver à cette femme que l'on a raison ;* et malgré cet air de mécontentement, les jours de leurs plus vives altercations étoient ceux de la tendresse pour Louis XIV. Il lui payoit par ses faveurs les sourires d'applaudissement qu'il avoit reçus de sa cour pendant leurs disputes.

Madame de Maintenon s'y prit d'une autre manière : elle l'amenoit toujours avec adresse à convenir qu'il avoit mieux pensé que les autres ; et cet aveu étoit une jouissance que personne ne lui avoit fait éprouver. Elle ne lui cédoit pas dans les contradictions qu'elle lui faisoit ; mais elle mettoit avec art, un jour, une nuit, entre

cette contradiction et l'aveu de son erreur: alors elle avoit l'air de ne céder qu'à la réflexion ; et le soin qu'elle avoit pris, d'enraciner dans le cœur de son amant une haute opinion de la profondeur de son jugement, lui donnoit à lui-même une grande estime pour sa propre sagacité, quand il voyoit que le lendemain elle se rangeoit à son avis, qu'elle avoit combattu la veille. Aussi écrivoit-elle à une de ses amies: *je le renvoie toujours mécontent;* et c'étoit là sa politique.

Il laissoit souvent percer l'irritation que lui causoit le manque de déférence à ses vues. Pendant la conquête de la Hollande, le grand Condé ayant fait devant une place, une disposition que Louis XIV n'approuvoit pas et qu'il vouloit remplacer par une autre, le général, fort de sa glorieuse expérience, tint ferme et ne

....

céda pas. *Je voudrois bien qu'il fût battu*, dit Louis XIV avec humeur.

Il dut l'une de ses guerres les plus désastreuses à cette opiniâtreté dans son sentiment. On bâtissoit Trianon. Louis XIV s'y rend un jour, accompagné de Louvois. Il aperçoit une fenêtre qu'il présume n'être pas dans les proportions, et le dit à Louvois. Le ministre impérieux et dur, et plus entêté que son maître, lui soutient qu'elle est bien; Louis XIV s'emporte, et Louvois ne cède pas. Ils reviennent à Versailles. Un jour se passe; et Louis, dont une misère pareille n'auroit pas dû sans doute occuper la mémoire, attache une grande importance à prouver qu'il avoit raison. Le lendemain il prend le célèbre Lenôtre dans son carosse, et se fait accompagner de Louvois. Arrivés à Trianon, il ordonne à Lenôtre de prendre

les dimensions de cette fenêtre, et de décider si elles sont d'accord avec celles des autres. Lenôtre obéit, et prononce en faveur du roi. Loin de rire de la confusion du ministre, il eut l'absurdité de conserver une morgue ridicule d'une aussi futile victoire, et revint sans ouvrir la bouche à Louvois. Le ministre se crut perdu; et ne trouvant pas d'autre moyen d'échapper à sa disgrace qu'en suscitant une guerre qui le rendît nécessaire, il eut recours à cet affreux moyen : la guerre eut lieu. Quelques centaines de milliers d'hommes périrent, parce que Louis XIV avoit voulu l'emporter dans la frivole contestation d'une fenêtre bien ou mal percée; et voilà, peuples de la terre, comme on se joue de votre sang!

Au reste, ce défaut, qui caractérisoit en lui son despotisme sur la pensée

d'autrui, étoit fomenté par la bassesse des courtisans. Trouvoit-il une allée d'arbres, un bois, mal séans dans quelque lieu? un duc d'Antin les faisoit abattre dans une nuit. Trouvoit-il un endroit inculte, d'un aspect repoussant, d'un site mal sain et sans ressources? c'étoit-là qu'il vouloit élever des palais. Les arts flatteurs se courboient sous son génie; et l'on rendoit la nature complice des bassesses d'un peuple esclave.

Qui croiroit que cette dégradation du peuple françois ait trouvé un apologiste dans M. de Voltaire, et que les viles et ingénieuses souplesses du duc d'Antin aient été peintes comme des vertus par un philosophe? Qui croiroit que ce philosophe ait excusé les insolens trophées de la place des Victoires? Ce ne sont pas, dit-il, les nations que l'on voit enchaînées

aux pieds de la statue de Louis XIV, ce sont les vices. Il devroit nous apprendre au moins quels sont les vices que Louis XIV extirpa : ah ! que nous sommes loin aujourd'hui de Voltaire ! et la main qui vengea l'outrage fait à la terre, en brisant ces indignes monumens, et de l'orgueil du maître, et de la servitude de la Feuillade, a donné au monde une leçon bien plus importante que les cent volumes des œuvres du philosophe de Ferney.

Jeunes encore dans la liberté, notre esprit flotte incertain entre les écrivains dont le génie prépara la révolution ; un jour, plus mûrs, et tenant d'un bras plus nerveux la balance où les nations doivent peser la reconnoissance qu'elles doivent à leurs grands hommes, le bandeau qui nous cache l'aristocratie de Voltaire tombera. Nous rougirons d'avoir souffert qu'en un

même jour son *Brutus* ait reçu l'apothéose, et que le *Contrat social* de Rousseau fût commenté par un prêtre ; et plus justes alors, nous dirons : c'est le *Contrat social* qui mérite l'immortalité, et le *Brutus*, des commentaires ; et nous reconnoîtrons que Rousseau avoit une ame libre, en écrivant un livre que des esclaves devoient lire, et que Voltaire avoit une ame esclave, en écrivant une tragédie faite pour un peuple libre.

Voltaire, en effet, n'eut jamais une idée saine sur la liberté des nations. L'écrivain assez puérile pour s'étonner que des *marchands* hollandois, députés par leur république à l'armée des alliés, nomment simplement, par leur nom de famille, quelques princes à qui ils avoient à faire ; qu'ils disent, *faites venir Holstein, qu'on dise à Hesse de venir nous*

parler etc. : qui croit devoir s'appuyer de vingt autorités pour faire croire ce fait, qui ne doit paroître étrange qu'à des esclaves ; qui y attache assez d'insolence pour se croire en droit de l'excuser sur le laconisme usité dans les armées : un tel écrivain, je le dis, a travaillé soixante ans sans connoître la dignité et les droits de l'homme. Voltaire auroit eu grand besoin d'assister à l'école de notre révolution : mais notre révolution eût trouvé en lui un disciple rébelle ; il eût ri de l'abaissement du clergé, non par vertu, mais par haine du culte ; il eût gémi de l'extinction de la noblesse, non par sensibilité, mais par orgueil. Rousseau eût été bien plus grand dans le jeu de paume de Versailles ; Voltaire y eût été bien petit.

Ce sont des écrivains de ce genre qu'il falloit à Louis XIV, et Voltaire auroit dû

naître cent ans plus tôt ; ce sont aussi les écrivains flatteurs de son siècle qui achevèrent de le perdre. Son siècle, dit-on, fut fertile en grands hommes ; qu'on ne s'en étonne pas : quand l'excès de l'esclavage naît de l'excès de l'admiration pour le despote, il a connu l'enthousiasme de la liberté, ses grands dévouemens, ses grandes conceptions, sa grande éloquence. La vérité n'est nulle part, parce que la vérité ne se trouve qu'avec la liberté ; mais les charmes de la vraisemblance sont partout. Le philosophe en gémit, et ne s'y trompe pas ; l'ignorance s'y trompe et applaudit ; et le siècle usurpe, avec audace, un titre de gloire dont il ne se voit dépouillé que lorsque l'homme, rendu à la plénitude de ses droits, dégage l'or de la véritable grandeur, de l'alliage impur de la flatterie et de l'orgueil.

Le siècle de Louis XIV, loin d'être, comme on l'a toujours dit, l'âge de la gloire pour la France, fut plutôt le siècle de sa honte; car c'est le dernier degré d'avilissement pour une nation, que de rapporter à un seul homme tous les genres de talent qu'elle voit éclore dans son sein; et c'est le dernier degré de la bassesse, que de prétendre qu'elle les dut à l'influence d'un seul homme. Ce n'est pas pour les rois que le créateur a donné le génie à l'homme; ce n'est pas pour échauffer le génie de l'homme que le créateur a permis qu'il y eût des rois sur la terre. Ils n'ont de droit aux conceptions de l'homme de génie, que par la place qu'ils tiennent dans la classe de l'humanité; ils ne peuvent influer sur ces conceptions, que par le besoin qu'ils ont des leçons de l'homme de génie : au-delà, tout ce

que les arts font pour eux, est flatterie.

Ce principe une fois posé, que de suppressions à faire dans les chef-d'œuvres si vantés du règne de Louis XIV ! Otez la flatterie délayée dans les couleurs de tous ces tableaux, ôtez l'adulation dont toutes ces statues sont drapées, ôtez l'esclavage empreint sur les colonnes de tous les monumens; que restera-t-il aux arts de ce siècle, puisqu'il est de fait que les tableaux ne doivent représenter que les vertus, les statues, que les hommes qui en ont donné l'exemple, et les monumens, que les asyles de l'utilité publique ?

Otez la flatterie incrustée dans toutes les pages de la littérature de ce siècle; ôtez à Melpomène le manteau dont l'adulation l'affubloit; ôtez aux sciences la chaîne d'or qu'elles attachoient aux parois du trône: que restera-t-il à la philosophie ? Fénélon

qui

qui mourut dans l'exil, Corneille qui périt dans l'obsurité, et personne pour les sciences. Depuis le texte du prédicateur, jusqu'au chou planté par Lenôtre, tout dans ce siècle est marqué du sceau de l'esclavage ; et voilà l'époque mémorable dont la France s'est enorgueillie si long-temps.

L'Europe ne fut pas exempte de cette flétrissure ; et les savans que la prétendue bienfaisance de Louis XIV alloit chercher au loin, communiquèrent à leurs climats l'espèce d'idolâtrie que ce monarque revendiquoit de tous les hommes. Le frontispice de la maison de Viviani à Florence, portoit ces mots en lettres d'or *ædes à deo datæ.* Quel Dieu que celui qui signa la révocation de l'édit de Nantes, qui alloit mendier l'argent à la main l'encens des étrangers, et chassoit six cent mille hommes de ses états, pour plaire à quelques

prêtres fanatiques ! quel Dieu que celui dont le sourire alloit caresser les artistes loin de son empire, et dont l'impolitique et religieuse proscription fit perdre à la France la possession future de l'immortel Garrich ! sans Louis XIV, il nous eût appartenu, ce Garrich ; son grand-père fut obligé de fuir notre terre, où la liberté d'adorer Dieu étoit devenue un privilége exclusif pour une compagnie d'accapareurs de culte.

On ne se fait point d'idée jusqu'à quel point les louanges que les cagots, les prêtres, les moines, etc. avoient prodiguées à Louis XIV pour la révocation de l'édit de Nantes, avoient éteint en lui les lumières de la saine raison. Un comte de Lastic, dans un instant de familiarité, lui dit : *quel mal vous avoient donc fait les protestans, pour les chasser ? Aucun,*

répondit le roi, *mais je suis catholique, et je ne dois pas souffrir qu'il y ait d'autre religion que la mienne dans mes états.* Je ne crois pas que l'imbécillité ou le despotisme puissent aller plus loin. Parce que tu es roi, il faudra que je pense comme toi! Que font à un monarque, en effet, les diverses religions que professent les peuples? Il n'a pas plus le droit de s'offenser de ma manière d'adorer Dieu, qu'il n'auroit le droit de se fâcher si je trouvois sa maîtresse laide. Le serment que les prêtres exigeoient des rois à leur sacre, de maintenir la religion chrétienne, étoit le plus impie des sermens. Ils juroient à Dieu de persécuter par conséquent tout ce qui ne seroit pas de la religion chrétienne ; et l'on peut dire que d'après cela il n'est pas un roi des François qui n'ait commencé son règne par jurer de commettre un crime, et de

protéger tous ceux qui lui conseilleroient ce crime.

Il règne au reste une odieuse fausseté dans la conduite que tint Louis XIV, lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'édit de révocation accordoit à tous la liberté de conscience, et dans le même instant il écrivoit sous main à tous les commandans de province, pour gêner et même s'opposer à cette liberté de conscience. On ne peut pas agir d'une manière plus cruellement tyrannique; car il ne devoit pas douter que les protestans s'appuieroient des termes de l'édit, et qu'en conséquence, sans s'en douter, ils attireroient sur leurs têtes toutes les persécutions des bourreaux que Louis XIV dirigeoit secrétement contre eux. Il n'étoit donc ni religieux, ni même aveuglé sur le compte d'une religion que les prêtres, ses flatteurs et les

sangsues publiques lui peignoient comme dangereuse, pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui la professoient. Il étoit cruel, voilà tout; et dans cette circonstance, il ne lui manqua que de repaître ses yeux des supplices de ses victimes, pour être en tout comparable à Néron : et l'on ne trouvera point cette comparaison hors de mesure, quand on réfléchira que l'on traînoit sur la claie les cadavres des malheureux qui n'avoient pas voulu recevoir les sacremens à la mort; qu'on détruisoit, qu'on incendioit leurs asiles ; que leurs enfans étoient arrachés de leurs bras, pour les élever dans une religion dont les ministres leur faisoient tant de mal; et qu'enfin la fuite, unique et naturelle ressource dans une oppression aussi injuste, étoit punie comme un forfait sur ceux qui malheureusement étoient surpris dans leur évasion.

Et tout cela se passoit sous la bigotte influence d'une femme dont tous les ancêtres avoient professé la religion proscrite ; tant il est vrai que le fanatisme de certains prêtres étouffe dans ceux dont ils captivent l'esprit, non-seulement toute espèce de raison, mais même encore tous les sentimens de la nature : et, comme le remarque fort bien la Beaumèle, cette religion si indignement persécutée étoit celle cependant à qui la maison de Bourbon devoit sa gloire, et la France sa tranquillité, puisqu'elle avoit placé sur le trône la dynastie régnante, qu'elle avoit réprimé l'ambition des Guises, qu'elle avoit inspiré de l'horreur contre l'inquisition, et enfin forcé le clergé à sortir de l'ignorance et du vice.

Nous nous sommes appesantis un peu plus sur cette époque de la vie de Louis XIV, que sur toute autre, parce que c'est vrai-

ment celle où l'on peut le mieux juger de son caractère. Partout ailleurs on ne voit que l'homme absolu, ivre de sa grandeur, et dont l'avide amour de gouverner paralyse toute la sensibilité ; mais ici c'est un tyran véritable, et nulle différence n'existe entre les Dioclétiens et lui.

Ce génie despotique lui inspiroit entre autres maximes que c'étoient les combats qui faisoient les traités ; c'est ainsi qu'il s'en explique avec Philippe V, dans une lettre du 21 juin 1702 : donc suivant lui la splendeur d'un monarque ne s'acquiert que par le plus ou moins de sang qu'il verse. Le peuple étoit si peu pour lui, qu'il mandoit quelque temps après à ce même roi : *traitez bien la noblesse, faites espérer du soulagement aux peuples lorsque les affaires le permettront.* Arrogante indifférence, qui croit que le peuple est

....

encore trop honoré quand on le berce d'espérances ! Mais, où l'on rougit d'indignation, c'est à la lecture d'une lettre dans laquelle il rend compte à sa mère Anne d'Autriche, de la conduite qu'il a tenue dans l'arrestation de Fouquet : on y retrouve tous ces petits détours, toutes ces petites finesses, toutes ces filouteries d'une ame mesquine, et surtout cette épouvantable astuce, cette détestable fausseté, que les honnêtes gens ne supposent possibles que dans les exempts de police. Le surintendant est entré chez moi, dit-il ; je l'ai entretenu de choses et d'autres jusqu'à ce que j'aie vu d'Artaignan dans ma cour. Ce d'Artaignan étoit le porteur de la lettre de cachet. Enfin, il voit que sa proie ne lui peut échapper ; il congédie alors le surintendant. Il se félicite du zèle de ses mousquetaires, qu'il a envoyés sur

le chemin de Paris, pour arrêter tous les couriers afin que le sien arrive le premier. Il envoie le surintendant à Saumur, sa femme à Limoges, et Pelisson à la Bastille. Il parle avec le plus grand sang-froid du désastre d'un ministre, dont le plus grand crime étoit peut-être d'avoir, dans ses goûts, trop d'analogie avec ceux de Louis XIV; du désespoir d'une femme infortunée, et du revers de Pelisson, le plus honnête homme de son royaume. Enfin cette lettre respire d'un bout à l'autre un esprit de tyrannie si dégoûtant, qu'il fait perdre de vue le bien même de l'état, qui peut-être étoit intéressé à cet acte de rigueur. En lisant la lettre de Louis XIV, Fouquet est disculpé; et, ce qui mérite bien d'être remarqué, c'est qu'il étoit jeune quand il l'écrivit.

Il arracha les finances à Fouquet pour

les livrer à Colbert. Le ministère de cet homme réalisa la fable de Pénélope : ce que le ministre édifioit d'une main, le roi le détruisoit de l'autre. Fouquet avoit dépensé pour son propre faste, et Colbert fut contraint de dépenser pour celui de Louis XIV. Avoit-il posé les bases d'une économie? soudain une fête insolente et ridicule renversoit dans une heure l'espoir que le ministre avoit conçu dans ses veilles. Avoit-il épuisé son génie pour vivifier le trésor royal? soudain une guerre d'orgueil ou d'ambition desséchoit les canaux qu'il avoit ouverts à l'abondance. Colbert est le ministre qui travailla le plus peut-être au bien public, et celui qui le procura le moins : il comptoit trop sur la raison de Louis XIV, et Louis XIV trop sur le génie du ministre. Pendant vingt ans que ces deux hommes ont vécu ensemble, ils ne

se sont pas connus ; l'enthousiasme réciproque qui s'étoit placé entr'eux, les empêcha constamment de se voir. Ainsi, loin d'alléger les impôts, ils se trouvèrent, à la mort de Colbert, non-seulement plus enracinés que jamais, mais encore doublés par d'autres, dont les noms avoient été jusqu'alors inconnus ; et les finances tombant alors dans des mains moins exercées et moins fidelles, le mal fut porté à son comble. On en vint à la ressource de porter la vaisselle à la monnoie ; pitoyable moyen, qui ressemble aux affaires que font les jeunes gens, en achetant des bijoux bien chers, pour les revendre, un quart d'heure après, à trois quarts de perte. Tous les meubles d'argent massif, qu'un goût pour le luxe asiatique avoit introduits dans le palais de Versailles, furent fondus : ils avoient coûté dix mil-

lions ; on en retira trois. Les contrôleurs généraux, Pontchartrain, Chamillard, Desmarets ne firent qu'accroître le mal en voulant le pallier, parce qu'ils n'avoient que des vues étroites, et qu'ils eurent tous affaire à un homme prodigue qui, en mourant, laissa à la nation un éternel et triste monument de sa fausse grandeur, dans une dette de deux milliards six cents millions de livres.

L'humanité s'en souviendra long-temps, de ce règne que l'on a tant comparé aux beaux jours d'Auguste : ils sont cependant si différens entr'eux, que l'un fut, pour le peuple romain, la transition de la liberté à l'esclavage, et l'autre, pour le peuple françois, la transition de l'esclavage à la liberté. Par conséquent, Auguste fut bien plus grand que Louis XIV, car il faut de grandes vertus pour affoiblir l'opinion de

la liberté dans un peuple qui long-temps en goûta les douceurs : par conséquent, Louis XIV fut bien plus méchant qu'Auguste, car il faut de profondes ressources d'oppression dans un homme couronné, pour faire naître l'idée de la liberté dans un peuple esclave ; et quoi qu'en puissent dire les partisans de Louis XIV, c'est à son époque que l'on peut faire remonter la sourde fermentation du génie de la liberté dans la nation françoise. Le règne sardanapalisé de Louis XV, a pu hâter l'explosion du volcan ; mais un homme tel que Louis XII eût-il succédé à Louis XIV, la révolution se seroit faite également. Quand le peuple est une fois parvenu à calculer la somme de mépris dont les rois lui paient la rente sans retenue, qu'il apprend une fois à comparer le peu de bien que peut lui faire le meilleur des

rois, avec les maux énormes qu'un mauvais peut faire fondre sur sa tête; il sent alors qu'il y aura toujours lésion pour lui, quand même le hasard ne lui donneroit que des princes vertueux, ce qui est impossible. L'expérience a toujours prouvé qu'un an d'un méchant règne suffit pour effacer cent ans de règnes fortunés; et quel seroit l'homme qui, en passant un acte, seroit assez fou pour s'étourdir sur une clause qui peut, au premier moment, lui ravir une propriété que toutes les autres clauses de l'acte lui assureroient?

On ne doit rien induire en faveur de Louis XIV, de la multitude d'hommes de génie qui parurent sous son règne, ni du haut degré d'élévation où se portèrent les arts; on les doit non à lui, mais à son argent. Peu de grands hommes sont assez grands pour se passer de l'aisance; l'ar-

gent est le véhicule des littérateurs comme celui des arts : aussi est-il peu de siècles moins philosophes que le sien ; l'opulence des savans n'est pas propre à faire naître la philosophie. Louis XIV n'a donc pas plus de mérite en cela que n'en auroit eu l'imbécille Charles VI si sa démence l'eût porté à prodiguer l'or aux arts et aux sciences, si ce n'est un raffinement de despotisme de salarier tous ceux dont les écrits peuvent influer sur l'opinion des peuples. Il mentoit aux étrangers sur le bonheur de la France par la somptuosité des monumens, et il vouloit mentir à la postérité par la plume vendue des beaux esprits de son âge. Mais les arts ne font rien à la félicité des nations ; et quand une fois elles sont instruites de leurs droits, et qu'elles ont enfin appris à parler la langue de la raison, monumens et

livres rentrent dans la poussière dont les tira la main du despote pour acheter les trompettes de la renommée. Héros célèbres, dont le génie approfondit l'art de la guerre, Turenne, Vendôme, Catinat, Luxembourg, que vous êtes petits, quand on voit votre talent se borner à enchaîner le monde au char d'un homme superbe! Quelle distance entre les Cincinnatus, les Fabricius, rendus après la victoire à leur charrue, et vous, dont l'esclavage va mendier, pour récompense de vos travaux, le sourire de l'homme orgueilleux dont votre sang a consolidé l'insolente gloire! Littérateurs fameux, hommes éloquens de la flatterie, quelle distance entre vous et l'orateur célèbre qui descend de la tribune, où la liberté, par sa voix, a promulgué les droits et de l'homme et du peuple! quelle distance entre le peintre

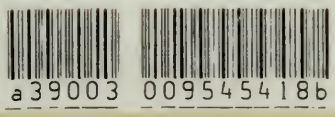
dont

dont la main impie dessine la conquête de la Hollande, et le peintre sublime dont le génie dérobe à l'antiquité le serment des Horace! L'esclavage voit les siècles dans un télescope; la liberté les voit comme l'Eternel les verra, c'est-à-dire sans nuage.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 009545418b